



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

La Bibliotheque Des Predicateurs

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre
alphabétique

P - Z

Houdry, Vincent

Lyon, 1717

Service De Dieu; Sa douceur, ses avantages sur le service du monde;
fidelité au service de Dieu, &c.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75888](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75888)

pher l'autre, & que son cœur en proyé à des passions publiques & connues, laisse un chemin ouvert à tous ceux qui voudront le sembler & le corrompre. Penlez-y serieusement, vous qui tenez quelque rang dans le monde; souvenez-vous que la grandeur de vos crimes est proportionnée à celle de votre condition; que Dieu vengera dans toute sa rigueur les ames que vous scandalisez. *Le même.*

Regle de conduite quand on doute si une action bonne ou indifférente ne causera point de scandale.

Lorsque les obligations essentielles de notre état nous engagent à de certaines choses, ou que l'Eglise en peut tirer de grands avantages, nous devons les entreprendre, à l'exemple du Sauveur & de ses Apôtres, quoi que nous prévoyions bien qu'il se trouvera des esprits mal faits, qui s'en scandaliseront. Mais si la gloire de Dieu, l'utilité de l'Eglise, le soin de notre salut, ou la nécessité qui n'a point de loi, ne justifient point nos actions ou nos entreprises, quelque innocentes, quelque saintes même qu'elles nous paroissent, si nous craignons avec sujet que l'on s'en scandalise, nous devons ménager le salut de nos freres, préferablement aux autres motifs que nous pourrions avoir; parce que malheur à celui par qui vient le scandale, dit Jesus-Christ. *Le même.*

Nous devons en qualité de Chrétiens opposer l'exemple de notre vie aux scandales publics.

On outrage Dieu de toutes parts; une licence effrénée semble avoir ouvert la porte à tous les crimes; à peine paroît-il le moindre vestige de piété dans le monde: ainsi l'Eglise n'a plus d'esperance que dans un petit nombre de gens de probité. Soyons de ce nombre; voici le temps de faire connoître si nous sommes ses véritables enfans; c'est en nos mains qu'elle remet ses interêts: c'est donc à nous à la dédommager, pour ainsi dire, de toutes ses pertes; à soutenir sa gloire par des exemples de vertu aussi publics que les scandales qui la deshonnorent; à nous roidir contre ce torrent d'impieté qui se déborde de tou-

tes parts; à renouveler dans le cœur des libertins le souvenir de ce Dieu dont ils s'efforcent d'effacer entièrement les idées; à condamner ouvertement par une vie qui soit une censure publique de la leur, ce que nous ne pouvons reformer. *Le même.*

Dieu a ses Prédicateurs; mais le monde & le demon ont les leurs: car peut-on appeler autrement ces personnes toutes dévouées à répandre dans les autres les maximes de l'impieté & du vice? Ces libertins, dont la bouche est comme un sepulchre ouvert qui exhale en tous lieux une odeur de mort, de corruption & de scandale: ces femmes mondaines, qui sont comme des amorces publiques propres à nourrir la concupiscence des yeux sensuels & adulteres, & qui portant le brasier allumé de leurs passions dans leur cœur, en semment les fatales étincelles dans tous les lieux où elles passent, par l'immodestie de leur vêtement & l'indécence de leur conduite. Un jour viendra que cette tête, maintenant l'idole du monde, se changera en un crane hideux & décharné. Un jour viendra que ce corps puant & corrompu fera comme une réparation publique à Jesus-Christ crucifié, par la pourriture honteuse dont toute sa délicatesse sera suivie. Un jour viendra où Dieu vous demandera ces ames, le prix de ses sueurs & de son sang, que vous lui avez arrachées des mains; ou, après avoir été les instrumens du demon pour damner les hommes, vous deviendrez les compagnes éternelles des supplices qu'il souffrira pour ce détestable emploi; & où toutes ces victimes infortunées qui auront péri dans les pièges que vous leur avez tendus, s'éleveront ensemble contre vous, pour demander vengeance de leur perte, dont vous aurez été la principale cause. *L'Abbé du Jarry, Panegyrique de S. Dominique.*

Les personnes scandaleuses sont les prédicateurs du demon.

SERVICE DE DIEU;

SA DOUCEUR, SES AVANTAGES
sur le service du monde; Fidelité au service de Dieu, &c.

A VERTISSEMENT.

Nous avons déjà parlé de la ferveur au service de Dieu; de la pratique des bonnes œuvres; de la fidélité dans les petites choses; de la douceur de la Loi de l'Evangile; de l'observation des Commandemens de Dieu; de l'esclavage des serviteurs du monde, & de plusieurs autres sujets, qui ont du rapport, ou quelque liaison avec le sujet que nous traitons ici: mais cela n'empêche pas que le service de Dieu pris en general, & détaché des circonstances ou des moyens particuliers de servir la divine Majesté, ne soit une maniere utile & propre de la Chaire, puisque tous les autres sujets aboutissent là, & que c'est le fruit qu'on doit tirer de tous les autres Sermons.

Il faut pourtant avouer que comme ce sujet comprend toute la Morale Chrétienne, l'observation de tous les préceptes, la pratique de toutes les vertus, & la fuite de tous les vices; un discours sera vague, si l'on ne s'en tient à la these generale, sans s'étendre par de longues inductions sur les états, qui sont plus avantageux pour le service de Dieu; tels que sont l'état Ecclesiastique & l'état Religieux, dont l'obligation est aussi plus indispensable. Mais il faut seulement porter les Chrétiens à servir ce souverain Maître, exposer les motifs qui les y obligent, pris de la qualité de Chrétien; de la profession qu'ils ont faite au Baptême; des bienfaits de Dieu; des recompenses qu'il promet à ses serviteurs, & sur-tout de la grandeur, & de la gloire qu'il y a de le servir.

Il faut encore prendre garde de confondre ce sujet, ainsi distingué & spécifié, avec celui de la devotion, dont nous avons traité en son lieu; car quoi que ces deux sujets semblent n'en faire qu'un, & ne different que dans la maniere de les traiter,

Et que tout ce qui se dit de l'un, puisse se dire de l'autre, nous avons jugé à propos de les separer; parce que l'un & l'autre fournit assez de matiere pour differens des-seins.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce sujet.

OSTENDAM vobis hodie, cui potissimum servire debeatis. Josue 24. L'homme a beau se flater de la qualité de libre: quelque jaloux qu'il soit de sa liberté, qu'il regarde comme un appanage de sa nature; il cherche un maître par tout, & se livre volontiers au premier qui se presente, en s'attachant de cœur & d'affection aux biens de cette vie, dont il se fait l'esclave volontaire; tels que sont les richesses, les honneurs, les plaisirs, & toutes les passions, qui sont autant de maîtres impérieux, à qui nous obéissons lâchement; mais je veux vous faire voir quel est le véritable & légitime, à qui nous devons uniquement consacrer tous nos services: & ce maître n'est autre que Dieu, qui est à la vérité le souverain Seigneur du Ciel & de la terre; mais particulièrement à l'égard de l'homme, le plus grand, & le meilleur de tous les maîtres. Je dis, 1°. le plus grand, dont la grandeur élève à une dignité & à un rang d'honneur incomparable ceux qui sont du nombre de ses serviteurs. 2°. Je dis le meilleur de tous les maîtres; c'est-à-dire, celui, au service duquel on trouve plus de douceur; celui qu'il est plus facile de contenter, & dont on est le mieux recompensé. Ainsi, la grandeur du maître que nous servons fait notre gloire, & nous engage à soutenir la glorieuse qualité de serviteurs d'un si grand maître. Sa bonté & sa douceur nous engagent par nos propres intérêts à le servir fidelement, & par reconnaissance des grands avantages que nous trouvons à son service. En deux mots, sa grandeur, & sa bonté sont les deux motifs, qui nous doivent porter à le choisir pour maître, & à nous declarer ses serviteurs: *Ostendam vobis hodie, cui potissimum servire debeatis.*

Josue 24.

Premiere Partie. Dieu est un grand maître. C'est le premier motif qui nous doit engager à son service. 1°. Sa grandeur; c'est-à-dire, l'excellence de sa nature, & l'élevation de cet Etre souverain au-dessus de tous les êtres, lui donne droit de commander, & impose à toutes les créatures intelligentes une obligation indispensable de le servir; c'est une vérité & un principe qui n'a besoin que des seules lumieres de la raison: & c'est sur ce fondement que le Philosophe établit toute la politique, que ce qui est dans la vie civile, aussi-bien que dans la nature, supérieur par quelque titre d'excellence, de genie, de noblesse, de capacité, a un droit acquis & naturel de commander, & qu'il est du bon ordre que ce qui lui est inférieur, lui soit soumis. Or sur ce principe, quelle est la grandeur, l'excellence de cet Etre souverain au-dessus de nous? Les Anges sont gloire d'être ses ministres pour exécuter ses ordres; toutes les créatures, les cieus, les astres, les éléments lui obéissent à point nommé; & pour le regard des hommes, dont il exige des services volontaires, ne doivent-ils pas se faire honneur d'être serviteurs d'un si grand maître? Ne doivent-ils pas préférer cette qualité à toutes les autres? Doivent-ils rougir d'être à son service, & obliger par là ce divin ma-

tre à rougir de les avoüer pour ses serviteurs? Ne doivent-ils pas plutôt se faire honneur de ce titre, à l'exemple des anciens Patriarches, des Prophetes, des Apôtres, qui n'ont pas crû qu'il y en eût de plus glorieux? Ne doivent-ils pas s'efforcer de le mériter par des services dignes de lui, comme parle Saint Paul: *Ut ambuletis dignè Deo.* 2°. Dieu en consequence de sa souveraine grandeur, a un domaine souverain sur toutes les créatures qui lui sont necessairement soumises; mais à l'égard de l'homme, qu'il considere & qu'il traite avec quelque sorte de respect, comme parle l'Ecriture, il exige une servitude volontaire, il ne veut pas qu'il le serve en esclave; mais de son plein gré, & en qualité d'ami plutôt que de serviteur, comme il dit lui-même: *Non dixi vos servos, sed amicos.* Mais comme l'empire & le domaine qu'il a sur nous est inaliénable, si nous refusons d'être à lui en qualité de serviteurs fideles, nous y serons en qualité d'esclaves rebelles, qui serviront à faire paroître sa justice. 3°. Ajoutez à ces deux titres, qui sont sa grandeur, & le souverain domaine qu'il a sur nous, comme notre Créateur, son troisième droit de nous assujettir à son service, & qu'il n'a pas crû indigne de sa grandeur, c'est de nous avoir achetés, ou plutôt rachetés; parce que nous nous étions livrés à un autre maître par le péché: & par ce moyen nous nous étions soustraits à son domaine & à son service, pour nous rendre esclaves du péché & du demon, comme dit l'Apôtre Saint Pierre. Or après nous avoir délivrés de cet esclavage au prix de sa vie & de son sang, & nous avoir acquis la liberté des enfans de Dieu, nous ne devons vivre que pour lui, & pour son service; c'est la consequence qu'en tire Saint Paul: *Ut jam non sibi vivant, sed ei, qui pro ipsis mortuus est.*

Joan. 15.

2. ad Cor. 5.

Ainsi à moins d'être insensibles à un si grand bienfait, qui renferme tous les autres, nous devons être tout à lui; c'est pourquoi il faut finir ce point par une protestation d'être, avec sa grace, éternellement fideles à son service. Seconde Partie. Dieu est le meilleur de tous les maîtres; ce qui fait qu'il y va de notre intérêt de nous attacher à son service, & d'y perseverer jusqu'à la mort. 1°. C'est un maître commode, qui ne commande rien qui soit au-dessus de nos forces, rien de trop rude ou de trop difficile; qui se contente du peu que nous faisons pour son service, & qui a plus d'égard à l'affection & à la bonne volonté, qu'à la grandeur des services que nous lui rendons. Sur quoi il faut faire un parallele, & voir ce qu'il y a à souffrir au service du monde, & des autres maîtres, dans tous les états & dans toutes les conditions. 2°. C'est un maître plein de bonté & de douceur, qui adoucit par l'onction de sa grace les peines & les travaux de ses serviteurs: d'où vient que c'est avec raison qu'il nous assure que son joug est doux, & le fardeau qu'il nous ordonne de porter, tres-leger. 3°. C'est un maître liberal, qui nous tient compte de tous les services que nous lui rendons, & qui n'attend

pas seulement à les recompenfer dans l'autre vie; mais qui commence dès celle-ci, par les douceurs & les confolations qu'il fait ressentir à ses serviteurs, & qui payent déjà au centuple tous leurs travaux.

II. 1°. LA qualité de Chrétiens que nous portons nous engage à servir Dieu fidelement. 2°. Toute la doctrine chrétienne se réduit à scavoir la maniere dont on doit le servir.

Pour le premier Point. C'est la profession que nous avons faite au Bapême, de renoncer au monde, à ses pompes, & à toutes ses vanitez, pour ne penser qu'à servir Dieu. Secondement. La premiere verité qu'on nous enseigne dans la Religion que nous embrasons, est que nous ne sommes au monde que pour aimer & servir Dieu, & que c'est la fin pour laquelle nous sommes créés, afin de le servir, n'étant créés que pour lui & pour sa gloire. Troisièmement. Parce que tout notre bonheur consiste à l'aimer & à le servir en cette vie, & que nous serons grands dans l'autre, à proportion de nos services.

Pour le second. La Religion Chrétienne nous apprend que pour servir Dieu comme il le souhaite, & comme nous sommes obligés, il faut: 1°. Observer exactement ses loix & ses commandemens. 2°. Rapporter toutes nos actions à sa gloire, & n'avoir en vûe que de travailler pour lui. 3°. Avoir une volonté sincere de n'abandonner jamais son service, & de ne jamais l'offenser.

III. Il y a particulièrement trois choses à considerer dans le service de Dieu. 1°. L'honneur & la gloire qu'il y a d'être au service de ce souverain Seigneur de l'Univers. 2°. Les avantages que nous en recevons dans cette vie: sa protection particuliere; la paix de conscience; la liberté des enfans de Dieu; l'exemption de l'esclavage de nos passions, & de la servitude de ce monde. 3°. Les recompenses que nous esperons dans l'autre vie, & l'heritage de son Royaume qu'il promet à ses serviteurs.

IV. 1°. DIEU a droit d'exiger de nous, que nous lui consacrons tous nos services; en qualité de Créateur qui nous a créés uniquement pour cela; en qualité de souverain Seigneur, qui nous peut commander ce qu'il lui plaît; en qualité de notre dernière fin, qui fera notre souverain bonheur, qu'il veut que nous meritions par les services que nous lui rendons. 2°. Il faut montrer que nous serions heureux, & que Dieu seroit content de nous, si nous faisons pour son service, ce que nous faisons pour le service du monde.

V. Il y a les trois sortes de biens dans le service de Dieu, qui ne se trouvent point dans le service du monde. 1°. Le bien honorable: *servire Deo regnare est.* Au lieu que l'esclavage du monde & de nos passions est honteux. 2°. Le bien utile. Nous y acquérons une infinité de merites pour le Ciel, où nous en recevrons une recompense éternelle. 3°. Le bien agréable & délectable. Nous y trouvons la paix, & nous y goûtons les veritables plaisirs.

VI. 1°. L'OBLIGATION que nous avons de servir Dieu. Nous sommes à lui, puisque nous sommes son ouvrage; il a donc droit de disposer de nous, & d'exiger nos services. De plus, nous sommes pour lui, c'est pour l'honneur & le servir que nous avons reçu l'être. Enfin, tout notre bonheur consiste à être fidele à son service. 2°. Quels sont les servi-

Tome IV.

ces qu'il exige de nous? Ce sont à peu près les mêmes, que ceux que les fideles serviteurs rendent à leurs maîtres. Se mettre en peine de scavoir sa volonté, & ce qu'il souhaite de nous: *Domine quid me vis facere?* comme dit Saint Paul, si-tôt qu'il fut converti. L'exécuter avec promptitude & fidelité; ne jamais rien faire qui lui puisse déplaire. 3°. Comment il le faut servir, & les conditions que Dieu exige de ses serviteurs. Elles ne sont pas trop dures, puisque ce sont les mêmes que Saint Paul demande dans les serviteurs à l'égard de leurs maîtres; scavoir, de le servir avec crainte, mais avec une crainte filiale: *Cum timore & tremore.* Avec simplicité; c'est-à-dire, avec une droite intention de lui plaire: *Cum simplicitate.* Avec une volonté prompte, & avec allegresse: *Cum bona voluntate.* Dieu ne veut point de lâches à son service.

1°. LES motifs qui nous doivent engager au service de Dieu; scavoir, la justice; nous lui devons tout ce que nous sommes, tout ce que nous avons, tout ce que nous faisons. L'interêt; nous y trouvons tous les avantages imaginables. La reconnoissance; que pouvons-nous faire moins pour un Dieu qui nous comble à tous momens de bienfaits? 2°. La maniere dont Dieu veut être servi. Il faut le servir librement: car il rebute les services involontaires, qu'on lui rend par force, & par contrainte. Il veut qu'on le serve avec joye, & non pas avec chagrin & à regret. Il faut le servir avec perseverance: il ne veut point de serviteurs bizarres & inconstans.

VII. SUR la difference qu'il y a entre le service du monde, & le service de Dieu. 1°. Le service du monde est rude & difficile. Il demande des sujétions facheuses, & souvent injustes. Au lieu que le service de Dieu est doux; parce que par le moyen de ses graces, il nous donne le moyen d'accomplir ce qu'il nous commande, & nous y fait trouver de la joye. 2°. Le service du monde est infructueux & sterile: on travaille beaucoup, & le plus ordinairement on ne gagne rien; pour un qui parvient, il y en a mille qui sont frustrés de leur esperance; & le peu qu'on y gagne ne vaut pas la peine qu'on se donne. 3°. Le service du monde est honteux: on s'abaisse à des choses indignes; au lieu que le service de Dieu est infiniment honorable.

VIII. 1°. DE tous les maîtres, Dieu seul est en droit de nous obliger à le servir en esprit & en verité: nous en avons déjà apporté les raisons. C'est la premiere Proposition. 2°. Cependant de tous les maîtres, Dieu est ordinairement le plus mal servi; car qui fait pour lui ce que l'on fait pour le monde, & pour les Souverains de la terre? Seconde Proposition. *Pris du Dictionnaire Moral.*

IX. 1°. IL n'y a rien de plus glorieux que le titre de serviteurs de Dieu, qui nous donne en même temps la qualité de ses amis & de ses enfans; qui nous assure sa protection, & qui nous donne droit à l'heritage du Ciel. 2°. Rien de plus indigne que de lui refuser les services qui lui sont dûs; d'agir contre son service, ou de le servir avec negligence. *Pris du P. Duneau, Tome 1. de sa Dominicale.*

X. *FIDELIS servus, & prudens, quem constituit dominus super familiam suam, &c.* Deux qualitez que doit avoir un veritable serviteur de Dieu. 1°. La fidelité à ménager & à procurer les interêts de ce Maître souverain; à les préférer aux siens propres par un desinte-

Ggg 3

ressément parfait ; à le servir en toutes choses avec soin, avec empressement, & avec ardeur. 2°. La prudence, qui consiste à le servir selon son état ; à ne rien entreprendre qui passe nos forces ; à prendre ses mesures pour venir à bout de ce qu'on entreprend pour le service de ce divin Maître.

XII.

SUR la différence entre le service de Dieu, & le service du monde. 1°. Le monde est un maître cruel & insupportable. Et Dieu est un Maître doux, qui traite ses serviteurs avec une bonté charmante. 2°. Le monde est un maître fantasque & capricieux, qu'on ne peut presque jamais contenter. Et Dieu est un maître condescendant à notre foiblesse, qui se contente de ce que nous pouvons faire pour lui. 3°. Le monde est un maître infidèle, ingrat, qui

promet beaucoup, mais qui frustrer ses serviteurs, & qui les abuse par une fausse espérance ; au lieu que Dieu est fidèle dans ses promesses, & magnifique dans ses récompenses, &c.

ON peut faire voir dans les deux Parties d'un Discours : 1°. Qu'au service de Dieu les peines qu'il y a à souffrir sont infiniment moindres & plus légères, qu'au service du monde. 2°. Qu'au contraire, les joyes qu'on goûte au service de Dieu, sont infiniment plus grandes. Et ainsi l'on compare peines avec peines, joyes avec joyes ; & on conclut de là, que le service de Dieu est préférable à celui du monde. Pris de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, Tome 2. des Sermons particuliers.

XIII.

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Pères.

Saint Augustin, *Tract.* 85. in Joannem, distingue deux sortes de personnes qui servent Dieu, les unes par amour, les autres par crainte ; & explique deux manières de craindre Dieu.

Le même, in *exposit. super Magnificat*, remarque & explique quatre sortes de servitudes que Dieu exige de ses créatures.

Le même, *Tract.* 41. in Joann. parle de la servitude du péché, & de la misère de la servitude du monde.

Le même, *Epist.* aliàs 39. num. 26. exhorte fortement un jeune homme à embrasser le service de Dieu.

S. Jérôme, *Epist.* 13. montre que le nom de Chrétien & de serviteur de Dieu, est quelque chose de grand en soi ; mais n'est rien en effet, quand on sert Dieu d'une manière indigne d'un si beau nom.

Saint Chrysostome, *Epist.* 7. ad Theodorum Monachum, montre que personne ne sera véritablement libre, ni exempt de soins, que celui qui vit pour Jesus-Christ, & qui le sert fidelement.

Le même, Exhortation, sur le chap. 28. de Saint Matthieu, fait voir que ce que Dieu nous commande, est facile à exécuter, & que cette facilité fera un jour notre condamnation, & sera cause que nous serons plus severement punis.

Le même, *Homil.* 11. in 1. ad Corinth. montre que nous ne devons vivre que pour celui qui nous a rachetés ; parce que nous sommes à lui, & que nous lui appartenons par ce titre.

Saint Paulin, *Epist.* 25. montre que nous ne devons préférer le service d'aucun maître à celui de Dieu.

Saint Fulgence, *Epist.* 4. montre qu'un Chrétien doit toujours vivre en Chrétien, en servant le plus grand de tous les maîtres.

S. Chrysologue, Sermon 14. fait une agréable peinture du service du Seigneur.

Saint Bernard, *Serm.* 2. in cap. Jejunii, montre ce qu'il faut faire pour être un véritable serviteur de Dieu.

Le même, *lib. Sentent.* ou celui qui est auteur de ce livre, num. 2. & 5. fait voir qu'il y a quatre maîtres, qui attirent les hommes à leur service par différentes manières.

Cassien, liv. 10. de ses Institutions Monastiques, chap. 1. 2. 3. & 4. donne des règles sur les moyens de rendre à Dieu les services qu'on lui doit, & représente les illusions &

les vices où tombent les prétendus serviteurs de Dieu.

Quelques Saints Peres en parlant de la devotion, qui n'est autre chose que la manière de bien servir Dieu, parlent des conditions nécessaires pour bien servir Dieu. Comme Saint Augustin dans le livre de la vraie Religion. Saint Ambroise sur le Pseaume 118. Saint Anselme dans ses Soliloques. Et nous en avons rapporté d'autres dans les titres, de la Ferveur ; des Commandemens de Dieu ; de la Loi de l'Evangile ; des obligations du Baptême, & du nom de Chrétien. On pourra consulter ces titres, qui ont du rapport à celui-ci.

Hieronymus Platus, de *bono status Religiosi*, l. 1. c. 3. montre que l'homme n'est point à lui-même, mais à Dieu ; & rapporte sept raisons principales, pour lesquelles il est obligé de le servir.

Le P. Louis de Grenade, dans la Guide des Pecheurs, a fait un ample Traité sur ce sujet. Dans le chap. 1. il montre que l'Être souverain de Dieu nous oblige à le servir. Dans le second, que nous y sommes engagés par le titre de création. Dans le troisième, §. 1. combien il est indigne de ne pas servir Dieu. Et dans les chapitres suivans, que nous y sommes obligés par les bienfaits de notre redemption, de notre justification, de notre prédestination.

Cambolas, livre intitulé : *Le modele de la vie Chrétienne*, dans le chap. 5. §. 2. montre que le Chrétien ne doit pas vivre pour soi-même ; mais pour Dieu, & pour son service. Au ch. 6. §. 4. il montre qu'on ne peut faire un accord du monde & de ses maximes avec le service de Dieu. Au chap. 8. §. 8. il montre que l'homme ne doit jamais interrompre le service qu'il doit rendre à Dieu, non plus que le reste des créatures. Et au §. suivant, il montre que toutes les choses de ce monde ont leur temps marqué ; mais que le service de Dieu est de tous les temps ; parce que nous sommes toujours à lui. Et dans le 13. paragraphe du même chapitre, il montre que le Chrétien devrait servir Dieu toute sa vie ; quand même elle seroit éternelle.

Eusebius Nierembegius, Tome de ses Homelies, en a plusieurs sur cette matière, où il traite de l'esclavage de ceux qui sont au service du monde, & de la douceur du joug du Sauveur.

Le P. Croiset, Tome premier de ses Reflexions Chrétiennes, traite des préjugés qui

Les Livres Spirituels & autres.

combattent la douceur de la vertu.

Le Pere Guilleminot, livre intitulé : *La Sageſſe Chrétienne*, chap. 3. montre que nous ne sommes pas à nous, mais à Dieu.

Rodriguez, Liv. 1. Traité 3. ch. 13. où il traite de la pureté d'intention, parle des motifs que nous devons avoir en servant Dieu.

Le Sieur Pean, livre intitulé : *L'Ecole de Jesus-Christ*, chap. 3. montre l'étrouite & indispensible obligation que nous avons de servir Dieu.

M. Boudon, livre intitulé : *Le Chrétien inconnu*, chap. 4. montre que le Chrétien a pour son Seigneur & son Souverain, Dieu, auquel il doit consacrer tous ses services.

Dandinus, in *Ethicis Sacris*, l. 44. c. 6. montre la gloire qu'il y a d'être au service de Dieu, & rapporte le sentiment des Saints Peres sur ce sujet.

Saint François de Sales, dans l'Introduction à la Vie Devote, sous le nom de Devotion, dit tout ce qu'on peut dire de solide sur le service de Dieu. Et nous avons rapporté dans le titre de la Devotion, quantité d'Auteurs qui parlent de cette vertu; & ce qu'ils en disent se peut aisément appliquer au sujet que nous traitons.

Les Prédicateurs modernes.

Outre les Prédicateurs qui ont parlé de la devotion, de la servitude, & de la douceur du joug du Sauveur, voici ceux qui ont plus particulièrement parlé du service de Dieu.

Le P. Texier, dans la Dominicale, troisième Dimanche d'après Pâques, a un Sermon entier sur la douceur du service de Dieu, & sur les joyes des gens de bien.

M. Biroat, troisième Sermon pour le troisième Dimanche de Carême, montre qu'on ne peut partager l'empire que Dieu a sur nous, sans le détruire.

Le P. de la Colombiere, Sermon 48. montre qu'un Chrétien doit toujours vivre en

Chrétien, en servant le plus grand de tous les maîtres.

Le même, Sermon 58. montre qu'on ne peut servir Dieu, & le monde en même temps.

Le P. Duneau, sur le quatorzième Dimanche après la Pentecôte, montre la même chose, & combien c'est un titre glorieux d'être serviteur de Dieu.

Le même, sur l'Evangile : *Reddite quæ sunt Cesaris Cesari, & quæ sunt Dei Deo*, parle du service que nous devons rendre à Dieu.

Dans le Dictionnaire Moral, il y a deux Sermons de suite, l'un sur l'avantage qu'il y a de servir Dieu, & l'autre sur la servitude avec laquelle on le doit servir.

M. Sarazin, dans son Aventure, Sermon qui a pour titre : *Reparation de notre volonté, par la soumission à la sienne*. La seconde partie de ce Sermon est sur la soumission & le service que nous devons à Dieu.

M. Joly, dans ses Oeuvres mêlées, Discours sur les devoirs des peuples envers Dieu, & envers les Rois.

L'Auteur des Discours Chrétiens, Tome 4. Discours pour le 22. Dimanche après la Pentecôte, parle des devoirs de l'homme Chrétien envers Dieu, & envers le Souverain.

Le P. d'Orleans, dans le Sermon sur la sèverité de l'Evangile, dit beaucoup de choses sur le service de Dieu.

L'Auteur des Sermons sur tous les Sujets de la Morale Chrétienne, Sermons particuliers, Tome 2. en a un, où il montre qu'il y a moins de peine, & plus de joye au service de Dieu, qu'au service du monde.

Bulée, in *Viridario*. Titul. *Perfèctio*.

Labatha. Titul. *Servi Dei*.

Spanner, *Poliambæ Sacra*. Titul. *Servus Dei*.

Summa Prædicantium.

Ceux qui ont fait des Recueils sur ce sujet.

PARAGRAPHE TROISIEME.

Passages, exemples, & applications de l'Écriture sur ce sujet.

Dominum Deum tuum adorabis, & illi soli servies. Deuteron. 6. & Matth. 4.

Et nunc Israël, quid Dominus Deus tuus petit à te, nisi ut timeas Dominum Deum tuum, & ambulas in viis ejus, ac servias Domino Deo tuo in toto corde tuo, & in tota anima tua. Deuteron. 10.

Dominum Deum tuum timebis, & ei soli servies, ipsi adharebis. Ibidem.

Time te Dominum, & serve te ei perfectò corde atque verissimo. Jolue 24.

Eligite hodie, cui potissimum servire debeatis. Ibidem.

Servite Domino in omni corde vestro. 1. Reg. c. 12.

Time te Dominum, & serve te ei in veritate, & ex toto corde vestro. Ibidem.

Vade, & loquere ad servum meum David. 2. Regum. c. 7.

Numquid considerasti servum meum Job, quod non sit ei similis, homo simplex, & rectus, ac timens Deum, & recedens à malo? Job. 1.

Servite Domino in timore, & exultate ei cum memore. Psalm. 2.

Prævenisti eum in benedictionibus dulcedinis. Psalm. 20.

Ministri ejus, qui faciunt voluntatem ejus. Psalm. 102.

Mihi autem adharere Deo bonum est. Psalm. 72.

Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, & tu le serviras lui seul.

Maintenant Israël, qu'est-ce que le Seigneur ton Dieu demande de toi, sinon que tu craignes le Seigneur ton Dieu, & que tu marches dans ses voyes, & que tu serves le Seigneur ton Dieu, de tout ton cœur & de toute ton ame.

Tu craindras le Seigneur ton Dieu, tu le serviras, & tu t'attacheras uniquement à son service.

Craignez le Seigneur, & le servez véritablement, & d'un cœur parfaitement soumis.

Choisissez aujourd'hui quel maître vous devez servir par préférence à tous les autres.

Servez le Seigneur de tout votre cœur.

Craignez le Seigneur, & le servez en verité, & de tout votre cœur.

Allez, & parlez à mon serviteur David.

N'as-tu pas considéré mon serviteur Job, & n'as-tu pas reconnu qu'il n'a point son semblable; c'est un homme d'une grande droiture & simplicité, qui craint Dieu, & qui fuit le mal.

Servez le Seigneur avec crainte, & réjouissez-vous en lui avec tremblement.

Vous l'avez prévenu de vos benedictions pleines de douceur.

Anges, ministres du Seigneur, qui exécutez ses volontés.

Il m'est expedient & avantageux de m'attacher à Dieu.

Bonitatem fecisti cum servo tuo Domine.

Pfalm. 118.

Ego servus tuus, & filius ancilla tua. Pfalm.

115.

Servite Domino in veritate. Tob. 14.

Servite Domino in latitia. Pfalm. 99.

Confregisti jugum meum, rupisti vincula

mea, & dixisti: Non serviam. Jerem. 2.

Millia millium ministrabant ei. Daniel. 7.

Si Dominus ego sum, ubi est honor meus?

Malach. 1.

Serve bone, & fidelis, intra in gaudium Do-

mini tui. Matthæi 25.

Quis, putas, est fidelis servus, & prudens, quem constituit dominus suus super familiam suam? Matth. 24.

Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.

Matth. 25.

Jugum meum suave est, & onus meum leve.

Matth. 11.

Tollite jugum meum super vos, & invenietis

requiem animabus vestris. Ibidem.

Nemo potest duobus dominis servire. Matth. 6.

Non potestis Deo servire, & mammona. Ibid.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, & tollat crucem suam, & sequatur me.

Luc. 9.

Reddite qua sunt Cesaris, Cesaris: & qua

sunt Dei, Deo. Matth. 22.

Beati servi illi, quos cum venerit Dominus,

invenerit vigilantes: amen dico vobis, quod

præcinget se, & faciet illos discumbere, &

transiens ministrabit illis. Luc. 12.

Paulus, servus Jesu Christi. Ad Rom. 1.

Jacobus Dei & Domini nostri Jesu Christi

servus. Jacob. 1.

Simon Petrus, servus, & Apostolus Jesu

Christi. 2. Petri 1.

Judas Jesu Christi servus. Judæ 1.

Servire Deo vivo, & vero. 1. ad Thessal. 1.

A quo quis superatus est, hujus & servus

est. 2. Petri 2.

Seigneur, vous avez usé de votre bonté envers votre serviteur.

Je suis votre serviteur, & le fils de votre servante.

Servez le Seigneur en verité.

Servez le Seigneur avec joye.

Vous avez rompu mon joug, & mes liens, & vous

avez dit: Non, je ne servirai pas.

Mille milliers d'Anges le servoient.

Si je suis votre Seigneur, où est l'honneur qui m'est

dû?

Bon & fidele serviteur, entrez dans la joye de votre

Seigneur.

Qui est le serviteur fidele & prudent, que son maître

a établi sur tous ses serviteurs, & sur toute sa famille?

Qu'on jette ce serviteur inutile dans les tenebres ex-

terieures.

Mon joug est doux, & mon fardeau est léger.

Prenez mon joug, & vous trouverez le repos de vos

ames.

Personne ne peut servir deux maîtres à la fois.

Vous ne pouvez servir tout ensemble Dieu & l'ar-

gent.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à

soi-même, qu'il porte sa croix, & me suive.

Rendez à Cesar ce qui est à Cesar, & à Dieu ce qui

lui est dû.

Bienheureux seront les serviteurs, que le maître à

son arrivée trouvera veillans; je vous dis en verité, que

s'étant ceint, il les fera mettre à sa table, & viendra

les servir.

Paul, serviteur de Jesus-Christ.

Jacques, serviteur de Dieu, & de notre Seigneur

Jesus-Christ.

Simon Pierre, serviteur & Apôtre de Jesus-Christ.

Jude serviteur de Jesus-Christ.

Pour servir le Dieu vivant & véritable.

Quiconque est vaincu, est esclave de celui qui l'a

vaincu.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Moïse pré-
fera le ser-
vice de
Dieu, à ce-
lui du mon-
de, & aux
grandeurs
de la Cour.

Ad Hebr.
11.

Ibidem.

L'Apôtre admire le choix que fit Moïse du service de Dieu, & la préférence qu'il lui donna sur celui du monde; car quoi que ce grand Législateur du peuple de Dieu eût été adopté par la fille de Pharaon, & qu'il eût été élevé en Prince à la Cour; lorsqu'il fut devenu grand, éclairé d'une lumière du Ciel, il renonça sagement à la qualité de fils de cette Princesse, & foulant aux pieds toutes les grandeurs qu'il pouvoit attendre, il aimait mieux se joindre aux Israélites ses freres, quoi qu'accablé du joug d'une cruelle servitude, que de prendre plus long-temps part aux delices & aux douceurs qu'il goûtoit en la Cour d'Egypte: *Moïses grandis factus negavit se esse filium filia Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem.* Que ce choix est sage & judicieux! que cet exemple est admirable! Ne devrions-nous pas toujours préférer de tenir compagnie aux gens de bien dans leur pauvreté, dans leurs mépris, & dans leurs souffrances, qu'aux méchans dans leur abondance & dans leur joye? Ne sommes-nous pas mille fois plus heureux d'être au service du Sauveur, en prenant plutôt part à ses douleurs & à ses ignominies, qu'aux grandeurs & aux joyes du monde, en nous en rendant les esclaves? *Majores divitias asstimant thesauro Egiptiorum, improprium Christi.* C'est ce que nous apprend l'exemple de ce grand Législateur. Josué ne trouva pas de meilleur moyen

pour faire sentir aux Juifs leurs prévarications, & les faire rentrer dans leurs devoirs, que de leur dire: C'est à vous-mêmes que je m'adresse; considérez ce que vous avez promis, & ce que vous avez fait: n'avez-vous pas vous-mêmes choisi Dieu pour votre maître; & quand vous l'avez choisi, n'avez-vous pas fait resolution de le bien servir? Il pouvoit (c'est la reflexion de Saint Chrysostome;) il pouvoit leur représenter le souverain domaine de Dieu sur eux; il pouvoit prendre à témoin contre eux les graces qu'ils en avoient reçues; la protection dont il les avoit honorés; les victoires qu'ils n'avoient remportées que par son moyen: mais sans s'arrêter à tout ce détail, il se contenta d'en appeler d'eux-mêmes à eux-mêmes; d'eux-mêmes prévaricateurs, à eux-mêmes engagés par leur choix, & par leur serment; quand tout autre témoignage étranger n'auroit pas sur vos esprits & sur vos cœurs la force qu'il doit avoir, celui de votre conscience ne vous représenterait-il pas vivement ce que vous avez dû faire, & ce que vous n'avez pas fait?

Plusieurs de ceux qui passèrent autrefois la mer rouge avec Moïse, envisageant un grand desert qu'il falloit nécessairement passer, pour arriver à la terre promise, trouverent ce desert si affreux, qu'ils eurent peine à s'y engager. En quelle malheureuse terre nous avez-vous amenés ici, dirent ces mutins à leur conducteur; on n'y voit ni fleuves, ni sources, rouge.

Ce que Josué dit aux enfans d'Israël, pour les faire rentrer dans le service de Dieu.

Les gens du monde regardent le service de Dieu, comme les Israélites regardèrent le desert, après avoir passé la mer

ces, ni arbres, ni moissons, ni troupeaux; de vastes campagnes de sable, un ciel brûlant, un air enflammé, des rochers, où les bêtes farouches à peine osent faire leur demeure: est-ce là un chemin, où sans être ennemis de la nature & d'eux-mêmes, des hommes se puissent engager? Voilà, en figure, le langage des gens du monde, quand on leur parle du service de Dieu. C'est un pays qu'ils regardent comme une espece de desert, où loin du commerce des hommes, on ne peut mener qu'une vie desagréeable & ennuyeuse; car dans ce desert, on ne voit rien, quand on ne le voit que de loia, que ce qui en peut rebuter. Là point de jeu, point de spectacles, point de ces societez frivoles, qui font l'occupation des mondains; là point de passions, point d'intrigues, point de ces atachemens singuliers qu'on y regarde comme des scandales; au lieu de ces vains amusemens on n'y parle que de prieres, on ne s'y occupe que de bonnes œuvres, on n'y pense qu'à bien remplir les devoirs de son état. O l'affreux vie, disent-ils, peut-on se résoudre à servir un tel maître, qui ne promet que des croix, & des souffrances à ses serviteurs? Voilà comme on parle, & la fausse idée qu'on a du service de Dieu.

Tertullien, faisant reflexion sur le premier chapitre de la Genese, remarque que Dieu, qui avoit pris le nom de Dieu, avant la création du premier homme, prit immédiatement après l'avoir formé, celui de Seigneur: *Formavit igitur Dominus Deus hominem de limo terrae*; soit pour nous apprendre que l'homme seul, est de toutes les créatures, celle dont Dieu fait état d'être le Seigneur & le Souverain; ou pour apprendre à l'homme même qu'il n'a point d'autre maître, ni d'autre Seigneur à servir en ce monde que Dieu, qui ne l'eut pas plutôt tiré du néant, qu'il prit sur lui cette qualité glorieuse, qu'il n'avoit pas voulu prendre auparavant sur tous les autres êtres qu'il avoit créés. Ou bien, comme ajoute S. Augustin, Dieu après avoir créé le premier homme, lui donna l'empire sur tous les animaux, comme s'il eût voulu faire connoître par là, que Dieu fait paroître son domaine, d'une maniere bien opposée à celle des Seigneurs de la terre: ceux-ci sont Souverains, en faisant des serviteurs & des esclaves; & Dieu paroît Souverain, en faisant des Seigneurs, & des maîtres. C'est une invention digne de la Sagesse, pour faire éclater la gloire de son Royaume, & la magnificence de sa Cour; n'étant servi que par des Rois, & par des personnes parfaitement libres.

Un témoignage authentique & convaincant, qu'il n'y a point de titre ni plus excellent, ni plus glorieux que celui de serviteur de Dieu, est que Dieu même, parlant des plus grands hommes qui ont été, il s'est contenté de les appeller ses serviteurs; comme n'y ayant point de nom, qui nous fasse mieux connoître leur grandeur & leur sainteté. Dans la Genese, il dit à Isaac: Je suis le Dieu d'Abraham ton Pere, je te benirai, & multiplierai ta posterité à cause d'Abraham mon serviteur: *Genes. 26. Propter servum meum Abraham.* En l'Exode, au Levitique, aux Nombres, au Deuteronomie, au livre de Josué, Moïse est toujours nommé: *Servus Domini, famulus Domini.* Dieu demanda au demon, s'il avoit vû, & attentivement considéré son serviteur Job: *Nunquid considerasti servum meum Job?* Et en par-

lant de David au Prophete Nathan: *Hac dices servo meo David:* Vous direz de ma part à mon serviteur David. Or Abraham, Moïse, Job, David, ne sont-ce pas les plus grands hommes de l'Ancien Testament, sans parler des autres?

Le serviteur de Dieu conserve sa liberté au milieu des cachots, & parmi les chaînes & les fers: nous en avons, dit Saint Ambroise, une preuve en la personne de Joseph. Il fut vendu aux Egyptiens, par la malice de ses freres, pour être serviteur: *In servum vendatus est Joseph*; mais il ne le fut pas pour cela: on chargea le corps de cet innocent de chaînes & de fers; mais on ne pût pas y engager son ame, dit Saint Ambroise: *Humiliaverunt in pedibus pedes ejus, sed non animam ejus.* Et quoi! dit ce Pere, ferez-vous passer pour un esclave, ce Sage qui est consulté comme un Oracle par les Rois de l'Egypte, & qui commande à tout ce peuple? *Quomodo hic servus, qui erudit principes populi, & universum Egypti populum in servitum redegit?* On peut dire la même chose de Saint Jean-Baptiste, dans le Nouveau Testament. Ce grand Précurseur du Messie succombe en apparence sous la cruauté d'Herode, qui le tient en prison. Mais nous pouvons dire de lui, ce que Tertullien disoit de tous les Martyrs: *Est corpus includatur, omnia spiritui parent.* Son corps est enchaîné, mais son esprit est libre.

Le serviteur de Dieu conserve sa liberté même dans les prisons & chargé de fers, comme le fait voir l'exemple de Joseph. Ps. 104.

Nous voyons dans l'Ecriture que les deux plus grands hommes qu'ait eu le peuple de Dieu, Moïse & Josué, n'ont point d'autre éloge après leur mort, que d'être appelez serviteurs de Dieu: *Mortuus est Moyses servus Domini; mortuus est Josue filius Nun servus Domini.* C'a été comme l'Epitaphie de ces deux Heros, distinguez, ce semble, par bien d'autres endroits, que par ce nom de simples serviteurs de Dieu. On eût pû écrire sur le tombeau du premier, que c'étoit le Legislatteur, & le Conducteur de son peuple, le Dieu de Pharaon, le depositaire des secrets du Tres-Haut, l'exécuteur de ses ordres, l'instrument de ses merveilles, & comme le bras de sa puissance. Sur le tombeau de Josué, quelle inscription n'eût-on point pû mettre, après tant de batailles données, de victoires remportées, & tant d'heroïques actions, après avoir commandé au soleil d'arrêter sa course précipitée, & avoir vû le Créateur des astres & des elemens obéir à sa voix? *Obediente Domino voci hominis.* Cependant ces deux hommes si illustres, si distinguez, n'ont point eu d'autre éloge que le titre de serviteurs de Dieu, parce que ce seul titre comprend & surpasse tous les autres.

Moïse & Josué, n'ont point de plus grand éloge dans l'Ecriture que d'être appelez serviteurs de Dieu. Josue 1. Josue 24.

Jonas étoit Prophete, & en cette qualité, serviteur de Dieu, parce que c'étoit le nom que portoient tous ceux que Dieu employoit à cet illustre ministère: mais c'étoit un serviteur rebelle, & fugitif, qui s'étoit embarqué pour aller à Tarfe, & éviter par ce moyen d'exécuter les ordres du Seigneur: cependant poursuivi par la Justice divine, & n'ignorant pas que la tempête qui menaçoit le vaisseau, & tout l'équipage d'un évident naufrage, étoit excitée en punition de sa desobéissance, il crût ne pouvoir mieux calmer les flots de la mer, & ceux de la colere de Dieu, qu'en avouant sa faute, & confessant qu'il adoroit le Dieu du Ciel, dont il étoit le serviteur; mais qu'il meritoit la mort, & d'être jetté dans la mer, pour avoir refusé de lui obéir,

Le Prophete Jonas, ne se qualifie point autrement, que d'être le serviteur & l'adorateur du vrai Dieu.

Dieu n'a pris le nom de Seigneur qu'après avoir formé l'homme dans le Paradis terrestre. Genes. 2.

Ceux que Dieu a appelez ses serviteurs, ont été les plus grands hommes de l'Ancien Testament.

Genes. 26.

Jobi 1.

Ysaïe 1. *Hebraeus ego sum, & Dominum Deum Cæli ego timeo.*

Le premier & le plus parfait modèle d'un véritable serviteur de Dieu est le Fils de Dieu même.

L'un des plus puissans motifs, qui a obligé le Fils de Dieu à se faire homme, & à venir sur la terre, a été pour apprendre aux hommes l'honneur, le culte, & les hommages, qui sont dûs au souverain Seigneur du Ciel & de la terre. Ce que nous appelons servir Dieu, qui est la fin pour laquelle l'homme a été créé. Ce divin maître, à qui l'empire de tout le monde appartenait, a bien voulu prendre le nom & la qualité de serviteur :

Pf. 115.

Ego servus tuus, & filius ancilla tua, dit-il, par son Prophète, à son Pere Eternel. Il a voulu lui obéir en cette qualité dès le premier instant de sa vie ; il a sacrifié à son service sa liberté, son repos, sa gloire, jusqu'à souffrir avec joye la mort de la croix : enfin toute sa vie, depuis le premier moment jusqu'au dernier, n'a été qu'une continuelle obéissance ; il n'a sué & peiné, & ne s'est consumé de travaux que pour exécuter ses ordres ; sa nourriture & son aliment ordinaire, comme il l'assure lui-même, a été de faire sa volonté ; & si l'Apôtre nous assure qu'il a pris la forme de serviteur, en se faisant homme, on peut ajoûter qu'il a rempli tous les devoirs d'un véritable serviteur, n'ayant jamais eu d'autre vûe, ni d'autre dessein, que d'exécuter ses ordres, & d'attirer tout le monde à son service.

L'exemple de la sainte Vierge.

Entre les pures créatures, il est constant que celle qui a servi Dieu le plus fidelement, & pour parler avec les saints Peres, celle qui lui a rendu de plus grands services, c'est la sainte Mere, la bienheureuse Vierge. Il n'est pas nécessaire d'en faire ici le détail, ni d'alleguer qu'elle a contribué de sa propre substance pour former l'humanité sainte du Sauveur, qu'elle l'a allaité, nourri, pourvu à ses besoins, & tout le reste qui est assez connu : mais je dis que pour verifiser le titre qu'elle s'est elle-même donné, de servante du Seigneur, au sens que nous le prenons : *Eccè ancilla Domini* ; personne n'a jamais été plus soumise à ses volontez, personne n'a observé plus exactement, & plus fidelement ses loix, & en un mot, personne n'a jamais comme elle réuni ces deux choses ensemble, sçavoir la plus haute dignité qui fut jamais avec celle de sa plus humble servante, puisqu'elle a rempli les devoirs de l'un & de l'autre dans la dernière perfection.

Les Apôtres ont pris le nom de serviteurs de Dieu, comme le plus glorieux.

Si dans l'Ancien Testament Dieu a honoré les saints Patriarches & les Prophetes du nom de serviteurs du Seigneur ; dans la nouvelle Loi, les Apôtres destinez à publier cette Loi, & à porter le nom & la gloire du Sauveur par toutes les nations, quoi qu'ils fussent les fondemens de l'Eglise, & les Prédicateurs de l'Evangile, qui est la fonction la plus glorieuse qui puisse être, n'ont point pris d'autre titre ni d'autre qualité que celle de serviteurs de celui même qui les avoit asso-

ciés à ce glorieux emploi.

Nous avons une parabole dans l'Evangile qui explique admirablement, quel est le service que Dieu attend de nous. C'est la parabole de la distribution des talens, qu'un pere de famille donne à ses serviteurs, pour les faire profiter par leurs soins, leur diligence, & leur industrie. Le compte exact que ce pere de famille fit rendre à ses serviteurs, fait assez voir celui que Dieu nous demandera des moyens, & des occasions que nous avons eues de faire quelque chose pour son service, dans l'état & dans le rang où il nous a placez. On recompensa celui qui avoit reçu cinq talens, & qui en avoit acquis cinq autres ; & celui, qui de deux en avoit apporté deux autres de surcroît : *Euge serve bone, & fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam.* Mais quel fut le sort du serviteur inutile, qui avoit ensoûlé le talent qu'on lui avoit confié ? Vous sçavez qu'après un sanglant reproche qu'on lui fit, il fut jetté dans les ténèbres extérieures ; je vous en laisse faire l'application.

Le service que Dieu attend de nous, est de faire profiter le talent que nous avons reçu du Ciel.

Matt. 25.

Nous trouvons encore dans l'Evangile trois personnes qui voulurent être de la suite du Fils de Dieu, & du nombre de ses Disciples, mais dont le Sauveur rebuta les services. Le premier lui vint dire avec une audacieuse fierté : Maître je vous suivrai par tout. Le second fut à la verité invité par Jesus-Christ à le suivre : *Sequere me.* Mais il demanda qu'au paravant il lui fût permis d'aller rendre les devoirs funebres à son pere. Le troisième enfin faisant paroître un extrême desir de se dévouer entierement à son service, demanda du temps pour aller mettre ordre à ses affaires. Voilà trois sortes de caracteres qui marquent autant de sortes de personnes, qui ne sont point propres au service de Dieu. Le premier, nous marque les superbes, & les ambitieux, qui ne cherchent dans l'Eglise & dans le service de Dieu, que des préférences, des dignitez, & de la gloire ; comme celui qui se presenta le premier au Sauveur, après avoir vû les miracles que faisoient ses Disciples, & qui esperoit qu'il auroit le même pouvoir, comme a remarqué Saint Augustin, & que par ce moyen il se feroit valoir, & acqueroit un grande reputation. Le refus qui fut fait au second est plus mystérieux : c'étoit un jeune homme, qui vouloit arriver à la perfection, mais qui n'en vouloit pas prendre le moyen ; sçavoir de renoncer à l'attachement qu'il avoit au monde, & à ses proches. Il rebute enfin le troisième par une raison qui n'étoit connue que de lui seul : il vouloit disposer de son bien, & s'en faire des amis, & se ménager par là une ressource en cas de besoin ; ou bien il demandoit du temps ; & il n'eût pas manqué de prétexte pour dégager sa parole, &c.

Trois personnes marquées dans l'Evangile, dont le Sauveur rebuta les services.

Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce sujet.

Combien il est glorieux d'être serviteur de Dieu.

Servus meus es tu Israël, quia in te glorabor. *Ysaïe 49.* Faut-il s'étonner si les serviteurs de Dieu se glorifient de porter ce nom, puis que lui-même se glorifie d'avoir de tels serviteurs ? Il est assez ordinaire dans le monde que ceux qui servent les Rois & les Souverains, se glorifient, & se fassent honneur d'être à leur service, & que ces Rois s'estiment heureux d'avoir de bons & de fideles serviteurs. Mais que Dieu se glorifie d'être servi

par des créatures, qui ne sont que des vers de terre, à comparaison de celui qui est adoré dans le Ciel par une multitude infinie d'esprits celestes, c'est ce qui merite nos admirations ; & néanmoins nous voyons dans le Prophete Ysaïe, que Dieu lui dit : *Servus meus es tu Israël, in te glorabor.* Je mets ma gloire à avoir Israël pour serviteur. Je sçai bien que ces paroles s'adressent principalement au Messie, dont Ysaïe étoit la figure : mais elles ne

laissent

laissent pas de s'adresser & de convenir à Isate même, que Dieu avoit choisi pour reduire le peuple d'Israël à son devoir.

Sor la même vérité.

Si quis mihi ministrat, me sequatur, & ubi sum ego, illic & minister meus erit. Joan. 12. Peut-on concevoir un plus grand honneur, & un avantage plus glorieux, que celui qui est promis aux serviteurs de Dieu par ces paroles, d'être assis auprès de leur maître, & de posséder le même royaume? Le Fils de Dieu promet davantage: *Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus*: Celui qui me servira, sera honoré de mon Pere. Le plus grand honneur qu'un sujet puisse recevoir, c'est d'être honoré de son Roi; que sera-ce donc d'être honoré du Roi des Rois? Mais comment? Ecoutez, & admirez ce qu'a dit le même Sauveur en Saint Luc: *Amen dico vobis, quod prætinget se, & faciet illos discumbere, & transiens ministrabit illis*. A-t-on jamais vu un maître servir à table ses serviteurs? C'est cependant ce que le Fils de Dieu promet aux siens. Qui pourroit se l'imaginer, si lui-même ne les en avoit assuré? Il les traitera comme si de serviteurs ils étoient devenus les maîtres; ce sont les plus fortes expressions dont on puisse se servir, pour signifier l'état que Dieu fait de ses serviteurs. Que les hommes sont aveugles, de ne connoître pas les avantages qu'il y a de servir Dieu!

C'est être libre & regner, que de servir Dieu.

Non dicam vos servos... Vos autem dixi amicos. Joan. 15. C'est avec juste raison que le Sauveur donne le nom & la qualité de ses amis, à ceux qui sont à son service; puisque servir Dieu, à proprement parler, c'est regner: *Servire Deo regnare est*. Il semble d'abord qu'il y ait quelque contrariété dans ces paroles; être ami & être serviteur, servir & regner, commander & obéir. Mais c'est que cette liberté parfaite dans la servitude glorieuse qui nous soumet à Dieu, consiste en ce que le plus noble exercice de notre volonté, & la véritable possession que l'homme peut avoir de soi-même, se trouve dans l'obéissance que nous rendons à Dieu, & aux mouvemens de son esprit. Comme ce n'est point violenter le cours d'une riviere, que de lui dresser son lit, & de creuser son canal; ou comme les astres ne souffrent point de violence par l'impression de l'intelligence qui regle leur cours: ainsi l'homme ne peut se plaindre que Dieu donne quelque atteinte à sa liberté, lorsqu'en le soumettant à ses loix, il le fait agir de la maniere la plus noble, & la plus convenable à sa nature. C'est pour cela que S. Paul dans la seconde Epître aux Corinthiens, assure que par tout où se trouve l'impression & le mouvement de l'esprit de Dieu, il s'y trouve une parfaite liberté: *Ubi spiritus Domini, ibi libertas*. Et dans l'Epître aux Galates, il ajoute ces paroles: Si vous êtes conduits par l'esprit de Dieu dans toutes vos actions, vous n'êtes point sous la Loi de Dieu: *Si spiritu ducimini, non estis sub lege*. Il ne dit pas, vous n'avez point de loi; mais vous n'êtes pas sous la Loi; c'est-à-dire, la Loi de Dieu n'est point pour vous un joug, sous lequel vous avez raison de gemir; ce n'est point un joug de contrainte, mais un joug doux & glorieux. C'est être ami de Dieu plutôt que serviteur, c'est regner en même temps que l'on est soumis & que l'on obéit.

2. ad Cor. 3.

Ad Gal. 5.

Nemo potest duobus dominis servire. Matth. 6. Quoi, Chrétiens, vous sçavez que vous devez être tout à Dieu; & vous vous donnez

On ne peut servir à deux maîtres.

presque tout entiers au monde? Vous sçavez qu'il n'y a que Dieu, qui, par mille titres légitimes, ait droit à votre amour, à vos actions, & à vous ordonner ce qu'il lui plaît, puisque vous n'êtes au monde que pour son service; & vous partagez votre amour, vos soins, vos services avec d'indignes créatures? Vous voudriez accorder vos obligations avec vos complaisances mondaines? Mais sçachez qu'il vous est plus facile de perdre Dieu tout-à-fait, que de l'accorder avec les faux charmes du monde; parvenir jusqu'au libertinage, à l'impieité, à l'athéisme, tout cela est plus aisé, que de joindre l'amour du monde; le service du monde, avec l'amour & le service de Dieu. Dieu ne veut point de serviteurs partagez.

Dedisti lætitiã in corde meo. Psalm. 4. La joye des serviteurs de Dieu est au cœur, & au centre de l'ame, où est proprement le véritable sentiment de la vraie joye; celle des mondains & des esclaves du monde, n'est qu'extérieure, & au corps, qu'elle ruine & détruit par mille desordres, & par des excès que la nature corrige dans les animaux les plus brutaux, & que la raison ne peut pas corriger dans les mondains, & les pecheurs. Saint Augustin, après une triste experience de la joye des méchans, ayant ensuite éprouvé celle des gens de bien, & des serviteurs de Dieu, dit que les pecheurs n'ont aucune véritable joye: *Peccatores non proprie gaudent, sed gestunt*. Il en est en effet de la joye des personnes du monde, comme de la tristesse des véritables serviteurs de Dieu, elle n'est qu'à la superficie. D'où vient qu'ils craignent de rentrer en eux-mêmes, parce qu'ils y trouvent une mer d'amertume, qui noye en un moment tous leurs plaisirs. Ils ont beau feindre un visage gai & riant, & un cœur content; il n'est point d'homme vertueux, qui à travers ces ris, ces épanouïsemens, & ces faux dehors d'une apparence de félicité, ne découvre leurs inquiétudes. Au contraire l'experience nous apprend, qu'il n'est point de véritable joye, point de solides plaisirs, hors du service de Dieu.

La joye des serviteurs de Dieu, est incomparablement plus grande, que celle des mondains.

Ut ambuletis dignè Deo. Ad Coloss. 1. Afin que vous serviez Dieu d'une maniere digne de lui. Mais, grand Apôtre, comment pouvons-nous servir Dieu comme il le merite? Cela est vrai; mais du moins il faut le servir comme il le demande, & autant que nous le pouvons, en satisfaisant à nos devoirs, en faisant avec joye & de grand cœur, ce que nous faisons pour son service, en ne limitant point le temps, ni ne prescrivant point de bornes aux travaux que nous pouvons & devons entreprendre pour son service. C'est de la sorte que l'entendoit le saint Roi Prophete, quand il disoit: Le Seigneur est grand, & parce qu'il est grand, il merite d'être servi avec quelque sorte d'excès: *Magnus Dominus, & laudabilis nimis*. Quand on sert les créatures, l'excès du service qu'on leur rend, peut souvent être vicieux; mais à l'égard du Créateur, l'infinie grandeur du maître donne toujours un nouveau prix, & un nouveau degré de mérite à une ame qui le sert de son mieux, & qui croit ne pouvoir jamais faire assez.

Comment on doit servir Dieu.

Psal. 47.

Si Pater ego sum, ubi est honor meus? Et si Dominus ego sum, ubi est timor meus? Malach. 1. C'est le reproche que Dieu fit autrefois à son peuple par un de ses Prophètes: Si je suis votre Pere & votre maître, où est l'honneur

Il n'y a point de maître si maître que l'est Dieu, pag.

ceux qui
se disent
ses servi-
teurs.

qui m'est dû en cette qualité ? où est le respect & la soumission pour mes ordres, & la crainte de me désobéir ? Est-ce un vain titre d'honneur que vous vous contentez de me donner, sans me rendre aucun service ? Ah ! que ce Dieu de majesté & ce Maître souverain pourroit faire le même reproche en ce temps, à la plupart des hommes ! Puisqu'il n'y a point de maître au monde plus mal servi, pour qui on ait moins de déférence ; le dirai-je ? qui soit plus mal-traité de ses serviteurs mêmes, que Dieu, le souverain Seigneur, l'est de la plupart des Chrétiens. C'est une honte & une indignité qui ne se peut expliquer, de voir le traitement qu'il reçoit des mondains, & des pecheurs. Mais comment est-il traité de ceux qui d'ailleurs font une particulière profession de le servir ? Il leur donne des grâces qu'ils refusent, & auxquelles ils résistent sans cesse : combien de saintes inspirations qu'ils rejettent comme importunes ? Il donne cent ordres, sans qu'ils les exécutent, ou s'ils le font, c'est à regret, & avec chagrin. La plupart pensent avoir beaucoup fait s'ils donnent à son service un peu de temps le soir & le matin, & peut-être quelque demi-heure à assister au divin service. Cependant que diroit-on d'un serviteur qui compteroit avec son maître une heure ou deux par jour, & enco-

re s'il en avoit la commodité, & qui le reste du temps feroit sa volonté, & s'emploieroit à ses propres affaires ? Y a-t-il un maître qui voulût s'en servir à ce prix ? C'est pourtant la manière dont nous traitons Dieu, le Souverain, dont nous faisons profession d'être les serviteurs.

Numquid & vos vultis abire ? Joann. 6. Voulez-vous aussi m'abandonner comme les autres ? C'est ce que le Sauveur se voyant délaissé & abandonné de ceux qui l'avoient suivi, disoit à ses disciples. Hé bien ! mes Apôtres, me voilà réduit à vous seuls, n'êtes-vous point tentés de suivre un autre maître, & de me laisser tout seul ici ? *Numquid & vos vultis abire ?* Chrétiens, nous voyons que notre divin Maître est presque abandonné de tout le monde ; à voir la conduite de la plupart des hommes, il semble qu'il n'y ait plus de Christianisme, plus de Religion, & à en juger par la vie qu'ils mènent, on ne voit par tout que des serviteurs inutiles, ou d'infâmes déser-teurs de ce qu'ils ont promis au Baptême ; l'idole du monde attire tout après soi, tout plie sous le joug de la volupté. Ah ! voulons-nous aussi nous retirer de son service, & ne penchons-nous point à prendre parti contre ce légitime Souverain ? *Numquid & vos vultis abire ?*

Resolution
de ne point
abandonner
le service
de Dieu.

PARAGRAPHÉ QUATRIÈME.

Passages & Pensées des Saints Peres sur ce sujet.

Serviens Deo animus rectè imperat corpori ; hincque ipsi Domino ratio subiecta, rectè imperat libidini, vitiisque cæteris. Augustin. l. 19. de Civit. c. 21.

Ubi homo Deo non servit, nullo modo potest justè animus corpori, aut humana ratio vitiis imperare. Idem, ibidem.

Libera servitus est, ubi non necessitas, sed charitas servit. Idem, in Psalm. 99.

Omnis creatura, velit, nolit, uni Deo & Domino suo subiecta est ; sed hoc admonemur, ut totà voluntate serviamus Domino, quoniam justus liberaliter servit, injustus autem compeditus servit. Idem, l. de agone Christian. c. 7.

Quem regnare delectat, uni omnium regnatori Deo subditus habeat. Idem, l. de vera Relig. c. 48.

Vis ut serviat caro tua anima tue ? Deo serviat anima tua : debes regi, ut possis regere. Idem in Joannem.

Magna felicitas est esse in domo Domini servum, est cum compeditibus. Idem, lib. 1. de moribus Eccles. c. 12.

Subjectione animus Deo propinquat. Ibidem.

Simul & servus es, & liber : servus, quia factus es : liber, quia amaris à Deo, à quo factus es ; animus illo solo dominante liberimus est. Idem, ibidem.

Fecisti nos ad te Deus, & irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te. Idem, in Confess.

Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum ! Et quas amittere metus fuerat, amisisse gaudium fuit. Idem, ibidem.

Dulciores sunt lacryma penitentium quam gaudia theatrorum. Idem.

Grandis dignitatis est & meriti, esse servum Domini. Hieronymus in Psalm. 15.

Si sol & luna, & stella Deo servant, quare ego non serviam ? cælum servit, & terra non servit, & infelix homo non servit ? Idem, in Psalm. 91.

L'Esprit attentif au service de Dieu se rend aisément maître du corps ; ce qui fait que la raison soumise à son Seigneur s'assujettit sans peine les passions & les vices.

Dès-là que l'homme ne sert point Dieu, l'esprit ne peut commander au corps, ni la raison humaine aux vices.

C'est une servitude libre, que de servir plutôt par charité que par nécessité.

Toute créature dépend de gré ou de force de Dieu son Seigneur légitime ; suivons l'avertissement qu'on nous donne de servir le Seigneur de toute notre volonté ; le juste sert Dieu de bon cœur, & le pecheur le sert malgré lui.

Celui qui aime à régner, doit s'attacher avec soumission au service de Dieu qui est le Roi des Rois.

Voulez-vous que votre chair soit soumise à votre âme ? que votre âme le soit à Dieu ; apprenez à obéir pour apprendre à commander.

C'est une grande félicité que d'être esclave dans la maison du Seigneur, dussions-nous y porter des fers.

L'âme se rend en quelque sorte semblable à Dieu par sa soumission.

Vous êtes en même temps esclave & libre : esclave, parce que vous avez été tiré du néant ; libre, parce que Dieu votre Créateur vous aime : c'est la véritable liberté que d'avoir Dieu pour maître.

Vous nous avez créés pour vous, mon Dieu, & notre cœur est dans une continuelle agitation jusqu'à ce qu'il se repose en vous.

Quelle douceur n'ai-je pas ressentie en me privant du plaisir que je trouvois aux bagatelles ! La crainte s'emparoit de mon cœur, quand je voulois les quitter, & la joye bannissoit la crainte quand je les avois quittées.

Les larmes des penitens sont plus douces que les plaisirs enchanteurs des spectacles.

C'est une marque d'une distinction & d'un grand mérite que d'être serviteur du Seigneur.

Si le soleil, la lune & les étoiles servent Dieu, pour-quoi ne le servirai-je pas ? Le Ciel sert Dieu, & la terre ne le sert pas, & l'homme ne le sert pas ?

Nulla

PARAGRAPHE QUATRIÈME. 67

Nulla major est dignitas, quam servire Christo. Ambros. l. de vid.

Servit quicumque vel metu frangitur, vel delectatione irretitur, vel cupiditatibus ducitur, vel amore dejicitur; servilis est enim omnis passio. Idem, de vita beata, l. 2.

Peccator intra se dominos habet, intra se servitutum patitur. Idem.

Nemo potest in una & eadem re omnipotenti Deo servire, atque ejus hostibus gratus existere. Gregor. Homil. super Ezechielem.

Beata voluntas, qua serviendo comparat libertatem: misera servitus, qua generat libertatis excessum. Chrysostom. in illud Isaïæ, si volueritis & audieritis me.

Libertate nobilitior est servitus Christi. Origenes, l. 1. in c. 1. Epist. ad Rom.

Nihil est quod possit aut debeat preferri ei, qui verus est Dominus & verus Pater. S. Paulinus, Epist. 25.

In hoc facti sumus ut boni simus, & nostro serviamus auctori; contra precepta cujus agentes contra naturam agimus. Idem, Epist. 25.

Subiecti sumus Deo, sed non sumus omnino subiecti, quia ex nobis nascitur quod divina renittitur justioni. S. Fulgentius, Epist. 4.

Hec servitus (nempe Dei) non ouerat, sed honorat; abstergit servitutis maculam, non inurit. Chrylog. Sermon. 14.

Dato, non accepto pretio, misera nos vendimus servituti. Idem, Sermon. 1. de Prodigio.

Hec est gloria hominis, perseverare, & manere in Dei servitute. S. Irenæus, l. 4. c. 28.

Creator illi est, tu creatura; tu servus, ille Dominus; ille figulus, tu figmentum: totum ergo quod es, ille debet a quo totum habes, illi precipue Domino, qui & te fecit, & bene fecit tibi. Bernard. Sermon. de quadrupl. debito.

O libera servitus! o servitium supra omnes dominationes eximium! quibus talis lætitia tribuitur, qualis in regnorum gloria non habetur. Cassiodorus, in Psalm. 99. Ubi dicitur, servite Domino in lætitia.

Tunc ero meus, cum fueris tuus, o Domine. Idem.

Juxta rei veritatem servi sumus, licet propter gratiam abundantiam filii Dei nominemur & simus. Rupertus Abbas, in c. 17. Joannis.

Non servi cupiditatis, sed servi per gratiam efficiamur charitatis. August. lib. contra Adimantum, c. 17.

Placet tibi homo servus fidelis, & tu non vis esse Deo fidelis; qui habes servum, attende quia habes Dominum. Idem, in Sermon. Commun. Sermon. 50.

Il n'y a point de dignité pareille à celle de servir Jesus-Christ.

Celui-là est esclave qui se laisse abattre par la crainte ou par le chagrin, ou qui s'abandonne trop à la joye, ou qui se laisse aller au torrent de ses passions: car toute passion déreglée est une marque d'esclavage.

Le pecheur a au dedans de soi des maîtres qui le tyrannisent, & qui le rendent esclave.

Personne ne peut servir Dieu, & être en même temps agréable à ses ennemis.

Heureuse la volonté qui acquiert la liberté par la servitude; malheureuse la servitude qui transgresse les loix de la liberté.

La servitude de Jesus-Christ est préférable à la liberté.

Il n'y a rien qu'on puisse, ou qu'on doive préférer à celui qui est un vrai Maître & un vrai Pere.

Nous sommes faits pour être des Saints, & pour servir notre Créateur; & nous agissons contre la nature, en ne suivant pas ses préceptes.

Nous sommes soumis à Dieu, mais nous ne le sommes pas entierement; parce qu'il sort de nous je ne sçai quoi qui résiste au commandement de Dieu.

Cette servitude, de Dieu n'est point onereuse, mais honorable; elle lave la tache de la servitude; bien loin de la lui imprimer.

Nous nous vendons à la servitude, non pas en recevant; mais en donnant des recompenses.

Il est glorieux à l'homme de perseverer & de demeurer dans le service de Dieu.

Dieu est le Créateur, & vous la créature; Il est le maître, & vous le serviteur; il est l'ouvrier, & vous l'ouvrage: vous lui êtes donc redevable de tout ce que vous êtes; vous tenez donc tout de ce Seigneur, qui vous a donné l'être, & qui vous a comblé de tant de bienfaits.

O servitude libre, o esclavage préférable à tous les royaumes! la joye est votre appanage, on n'en ressent point sur le trône de pareille à celle qui vous accompagne.

Je serai à moi, Seigneur, quand je serai à vous.

Nous ne sommes au fond que des esclaves, quoi qu'à cause de l'abondance de la grace, nous soyons appelés enfans de Dieu, & que nous le soyons en effet.

Nous sommes faits par la grace serviteurs de la charité, & non pas de la cupidité.

O homme, vous aimez à avoir un serviteur fidele, & vous ne voulez pas l'être à votre Dieu; vous qui avez un serviteur, songez que vous avez un maître.

PARAGRAPHE CINQUIÈME.

Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.

Ce que c'est que servir Dieu.

Être serviteur de Dieu, est une dignité glorieuse, qui couvre tout ce qu'il y a de bas & de honteux dans la servitude, à laquelle la condition de notre être, le peché, la naissance, & le droit des gens ont coutume de soumettre les hommes. On peut définir celle que nous devons à Dieu, une dépendance amoureuse de son souverain domaine, & une soumission que nous lui devons par tous les titres imaginables; mais à quoi nous nous assujettissons de bon cœur, par un dévouement entier de notre volonté, de nos actions, & de nos personnes à son service; en sorte que nous soyons tout à lui, tout pour lui, & que nous ne vivions que pour lui, comme parle l'Apôtre. Notre servitude donc est d'appartenir à Dieu d'une façon toute nouvelle, que nous lui avons vouée au Baptême, & à laquelle nous nous sommes

engagés solennellement, qui est de le servir, & d'être tellement tout à lui, que nous n'ayons ni vie, ni pensée, ni actions, ni temps, que pour les lui sacrifier, comme lui appartenans, ainsi qu'un esclave appartient tout à son maître, & qui n'a point de fond, de biens, de fanté, de force, & de vie, qui ne soient tout à lui; c'est de quoi nous faisons profession en prenant la qualité de Chrétiens; laquelle nous arrache, pour ainsi dire, à toutes les créatures, pour être uniquement à Dieu.

C'est le premier principe de notre Religion, & la première instruction que l'on nous y donne; que la fin pour laquelle nous sommes au monde, est pour y servir Dieu, qui nous y a mis; & à qui nous sommes redevables de notre être, & de toutes les créatures, dont il ne nous permet la jouissance, qu'autant qu'elles sont desmoyens de le

Dieu nous créez pour le servir, & nous ne sommes au monde que pour cela.

H h h

Tome IV.

servir. Tellement que lorsque par un déreglement de notre volonté, nous ne nous soumettons pas à ses ordres; non seulement nous abusons de la vie qu'il nous a donnée, nous agissons encore contre la fin & l'inclination de la nature, qui dans toutes ses opérations n'a point d'autre but, que la gloire & le service du Créateur: *Omnis creatura factori deservit.*

Sap. 16. En quoi consisté le service que nous devons rendre à Dieu.

Il faut supposer, en parlant du service de Dieu, que selon le langage de l'Ecriture, louer, honorer, glorifier, adorer Dieu, le servir, & lui faire hommage, ce sont termes synonymes, qui signifient une même chose. Mais parce que nous nous acquittons de ce devoir beaucoup mieux par une bonne & sainte vie, que par les paroles, & que c'est principalement par les œuvres que Dieu est honoré & servi en vérité: de là vient, que notre vie doit être une continuelle adoration, une perpétuelle louange, un culte, un honneur, un hommage, en un mot, un service perpétuel rendu à Dieu.

Toutes les créatures servent Dieu en leur manière, mais elles le font par une nécessité inséparable de leur être; c'est leur nature, leur fin, le dessein de Dieu qui les a créées, auquel elles ne peuvent s'opposer. Il n'en va pas de même de l'homme, dont Dieu exige un service libre; & c'est par devoir, qu'il est obligé de servir son Créateur; & il ne peut se dispenser de ce devoir, à moins que de violer un droit divin plus noble & plus excellent, que tous les droits de la justice, qui est entre les hommes, sont fondées. Par exemple, ce que le fils doit à son père, comme fils, n'est pas proprement un devoir de justice, mais de piété, & néanmoins il lui doit honneur, obéissance, service, & assistance au besoin; en sorte que s'il venoit à y manquer, il passeroit pour plus criminel, que s'il commettoit une injustice contre un autre homme. Ainsi ce que l'homme doit à son Créateur, que ce soit un devoir de justice, ou non, c'est un devoir auquel s'il manque, il se rend plus criminel, que s'il faisoit une injustice à quelqu'un; parce que ce devoir est d'un ordre supérieur à ceux de la justice ordinaire, & qu'il est rendu par une vertu plus excellente, qui est la Religion.

C'est une vérité connue, que toutes les créatures servent Dieu chacune en leur manière; mais elles le font par une nécessité inséparable de leur être; c'est leur nature, leur fin, le dessein de Dieu qui les a créées, auquel elles ne peuvent s'opposer. Il n'en va pas de même de l'homme, dont Dieu exige un service libre; & c'est par devoir, qu'il est obligé de servir son Créateur; & il ne peut se dispenser de ce devoir, à moins que de violer un droit divin plus noble & plus excellent, que tous les droits de la justice, qui est entre les hommes, sont fondées. Par exemple, ce que le fils doit à son père, comme fils, n'est pas proprement un devoir de justice, mais de piété, & néanmoins il lui doit honneur, obéissance, service, & assistance au besoin; en sorte que s'il venoit à y manquer, il passeroit pour plus criminel, que s'il commettoit une injustice contre un autre homme. Ainsi ce que l'homme doit à son Créateur, que ce soit un devoir de justice, ou non, c'est un devoir auquel s'il manque, il se rend plus criminel, que s'il faisoit une injustice à quelqu'un; parce que ce devoir est d'un ordre supérieur à ceux de la justice ordinaire, & qu'il est rendu par une vertu plus excellente, qui est la Religion.

Le service de Dieu nous élève au lieu de nous abaisser.

En nous attachant au service de Dieu, & en nous assujettissant à faire sa volonté en toutes choses, bien loin de nous avilir & de nous abaisser; nous parvenons à la plus haute élévation qui puisse être: parce que notre ame se soumettant entièrement à Dieu, n'a au-dessus de soi, que le premier de tous les êtres, & se rend indépendante de tout le reste. Dans cette élévation, nous trouvons tout le bonheur, dont nous sommes capables, parce que plus une chose est proche du principe de sa perfection, plus elle en reçoit abondamment les communications. Ce qui a fait dire à Saint Augustin, que par la soumission qu'on rend à Dieu, on s'approche de lui: *Subjectione animus Deo propinquat.* Et Saint Irénée ajoute, que c'est le moyen de trouver non seulement la vraie grandeur & le bonheur; mais encore la stabilité de ces biens.

Aug. l. 1. de morib. Eccles. c. 12. Irénée l. 4. contra hérésés. c. 75.

Les serviteurs de Dieu sont aussi ses amis.

C'est une prérogative qui accompagne la noble servitude, dont les véritables Chrétiens font profession, que les serviteurs de Dieu sont en même temps ses amis, quoi qu'il sembleroit qu'il y ait de l'incompatibilité entre l'amitié & la servitude; parce que l'amitié demande de l'égalité, & que les serviteurs parmi les hommes, ne vont pas de pair avec leurs maîtres. Mais Dieu sait bien trouver un tempérament pour accorder ces deux qualités en un même sujet, en élevant celui qui le sert à la participation de sa nature, par la communication de la grace sanctifiante: *Per quam efficiuntur divina consortes natura;* comme parle le Prince des Apôtres. Et il ne faut point dire que le Sauveur lui-même y reconnoît de l'opposition, lorsqu'il dit à ses Apôtres, qu'il ne les appellera pas serviteurs, parce qu'il leur a découvert ses secrets, & qu'un serviteur ne sait pas les desseins de son maître, à qui il ne les manifeste point; & que pour lui, il leur avoit découvert tout ce qu'il avoit appris de son Père. Car il faut savoir que le mot de serviteur signifie quelquefois une servitude basse, qui tient de l'esclavage; & c'est en ce sens que le Fils de Dieu leur disoit: *Je ne vous mettrai plus au rang de ceux qui sont purement serviteurs; mais je vous mettrai au nombre de mes amis.*

En parlant en general, on peut dire que le service de Dieu comprend toute la Morale Chrétienne. Adorer Dieu, le craindre, l'aimer, le servir; c'est en cela que tout l'homme consiste: *Deum time, & mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo.* Les créatures inanimées le servent sans le connoître; les méchans sans savoir qu'ils le servent; les dâmes sans le vouloir servir; les justes & les gens de bien sont les seuls qui le servent avec connoissance, avec joye, & avec amour. Il faut pourtant remarquer que Dieu a des serviteurs de différent rang & de différent mérite; il en a de tous les états, de tous les âges, de tous les sexes, & de toutes les conditions: on les distingue néanmoins plus ordinairement en deux classes; savoir, ceux qui sont consacrés à son service par un titre particulier; tels que sont les Ecclesiastiques dévoués au culte des autels, & les Religieux partagez en differens ordres; mais tous consacrés au culte du Seigneur en differens ministères, qui tendent tous au même but. Les autres sont tous les Chrétiens en general, qui doivent servir Dieu, selon leur vocation, en observant exactement ses commandemens, & en s'acquittant des devoirs de leur état & de leur Religion. Or quand nous parlons du service de Dieu, nous parlons de tous les Chrétiens, sans distinction d'état ni de condition; puis que tous doivent être serviteurs de Dieu, & remplir les devoirs de ce glorieux nom.

Entre ceux qui servent Dieu, & qui se soumettent à ses loix, l'Apôtre dans son Epître aux Romains, en marque de deux sortes, lorsqu'il dit: *Nous n'avons point reçu l'esprit de servitude, pour vivre encore dans la crainte; mais l'esprit d'adoption des enfans de Dieu.* Dans le sentiment de cet Apôtre, l'esprit de servitude est celui qui fait agir par un motif de crainte; & l'esprit d'adoption, qui fait agir par amour. La crainte servile fait les esclaves, & l'amour fait les enfans; les Juifs qui n'agissoient pour l'ordinaire que par la crainte des châtimens, étoient des esclaves; les Chrétiens qui agissent par amour, sont les véritables enfans; sur quoi il faut remarquer avec les Theologiens, que comme toute crainte n'exclut pas l'amour; de même tout amour n'exclut pas la crainte. Il y a, disent-ils, une crainte filiale, telle qu'est celle des

Dient à des serviteurs de différents ordres. & de différents caractères.

De ceux qui servent Dieu par crainte, & de ceux qui sont attachés à son service par amour.

enfants, qui craignent & aiment leurs peres en même temps. Or ce n'est point cette crainte qui fait les esclaves; puisque Dieu la commande & la louë dans la Nouvelle Loi, aussi bien que dans l'Ancienne, & la joint assez ordinairement avec le service qu'il exige de nous. Mais la crainte, qui est propre des esclaves, & qu'il appelle servile, est celle qui non seulement n'est mêlée d'aucun amour de Dieu; mais l'exclut, du moins tacitement, puisqu'on retient l'affection au peché, qu'on voudroit commettre, & qu'on commettrait, si l'on n'appréhendoit le châtement. Ce qu'il est nécessaire de remarquer pour entendre Saint Augustin, qui sur ces paroles du Pleaume 99. *Elegi abjectus esse in domo Domini mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum*, dit que c'est un grand bonheur que d'être serviteur dans la maison de Dieu, quand bien on y seroit retenu par des liens & par des chaînes; c'est-à-dire, par la crainte des châtimens.

Quoi que ce soit un oracle sorti de la bouche de la Verité même, qu'on ne peut servir à deux maîtres, & que de là il s'ensuive nécessairement, que nous devons servir à Dieu seul, puisqu'il est notre souverain Maître, & le seul Seigneur par excellence; ce n'est pas à dire que nous ne devions & que nous ne puissions aussi servir les hommes; mais il faut que ce soit avec dépendance & subordination au service de Dieu, parce que lui-même le veut ainsi, & le commande, & lorsqu'on sert les hommes de la sorte, on sert Dieu, & on ne le serviroit pas, si on faisoit autrement. Sans cet ordre & cette subordination, le pecheur qui veut servir Dieu & le monde, ne sert pas un seul maître, mais plusieurs, & on peut bien lui appliquer ces paroles du Deuteronomie: *Si audire nolueris vocem Domini, servies diis alienis, qui non dabunt tibi requiem die ac nocte*. Or comme ces maîtres & ces dieux, ne sont pas ses maîtres naturels, & des dieux veritables; mais des tyrans & de fausses divinités, ils seront sans pitié & sans compassion pour lui: *Diis alienis*. De plus, ce seront des maîtres insupportables, si bien qu'ils le tourmenteront incessamment, sans lui donner de repos ni jour, ni nuit: *Qui non dabunt tibi requiem die ac nocte*.

La premiere & la plus noble qualité de l'homme, dit Saint Augustin, c'est qu'en servant Dieu fidelement, il est exempt des crimes qui tyrannisent l'ame, & il est maître de ces cruelles passions, qui sont presque autant d'esclaves, qu'il y a d'hommes sur la terre: *Prima libertas est cavere criminibus*, dit S. Augustin. C'est par là que le juste se délivrant de l'esclavage honteux de ses affections déréglées, commence à entrer en possession de la glorieuse liberté des enfans de Dieu, dont parle l'Apôtre.

Nous devons à Dieu un culte qui soit en quelque sorte proportionné à sa grandeur, & qui exprime, autant qu'il est possible, l'excellence & la souveraineté de son domaine. Sans cela, toute la Religion, qui n'est autre chose qu'un aveu public de l'indépendance du Créateur, & de ses perfections infinies; sans cela, dis-je, toute la Religion, bien loin de le glorifier, le deshonne & l'outrage: & c'est pour cela qu'il a toujours eu en horreur les sacrifices imparfaits, parce qu'ils sont mal propres à donner idée du plus parfait de tous les êtres. Si cela est, comme on n'en peut douter, que doit-on penser de la maniere, dont la plupart des Chrétiens servent Dieu?

de la lâcheté avec laquelle ils s'acquittent des devoirs de la Religion; du peu de zele qu'ils ont de le faire servir par ceux qui dépendent d'eux? Avec quelle froideur & quelle indifférence se portent-ils aux actions de pieté? y a-t-il maître qui pût souffrir à son service une personne si lâche, si negligente, & qui prit si peu d'intérêt à tout ce qui le regarde?

L'homme est obligé par la condition de sa nature de reconnoître Dieu pour son souverain & pour son legitime Seigneur, en conséquence de quoi il lui doit faire hommage de tous ses biens & de sa personne, & rapporter toutes ses actions à sa gloire, & c'est ce que nous appellons servir Dieu, c'est la juste idée qu'il faut nous former du service que nous lui devons; la raison est que nous lui appartenons, & que nous sommes plus à lui qu'à nous-mêmes, comme parle S. Augustin, qui declare qu'il est du bien & de l'intérêt de l'homme de reconnoître cette servitude, comme un appanage de sa nature, & une propriété inseparable de son essence; & ce saint Docteur ajoute, que ce fut la cause du commandement que Dieu fit au premier homme, par lequel il usa du droit de sa puissance & de sa souveraineté.

Nous sommes obligés de servir Dieu pour la grandeur & l'excellence de sa nature infiniment élevée au-dessus de tous les êtres créés; & ce motif a d'autant plus de force, qu'il est fondé sur les principes de la nature même, qui nous apprend que ce qui est plus noble, domine naturellement sur ce qui est moins noble; ce que le Philosophe prouve par l'induction de tous les êtres, qui sont dans la nature, dans la police humaine, & dans le gouvernement des Etats; de maniere que sans cet ordre & cette subordination, il n'y auroit par tout que du desordre, & de la confusion. Or pour raisonner sur ce principe, qu'est-ce que l'homme, & même que sont tous les hommes ensemble, si nous les comparons avec Dieu, devant qui tout ce monde, les Anges & les hommes sont moins qu'une goutte d'eau, comparée avec l'ocean, & un atome à comparaison de toute la masse de la terre? ne devons-nous pas par ce titre d'excellence qu'il a sur nous, lui consacrer tous nos services?

Le domaine que Dieu a sur nous n'est pas seulement établi sur l'excellence de son être, il l'est aussi sur la dépendance que nous avons de lui, en qualité de Créateur du nôtre; car si être auteur d'une chose, c'est avoir droit de la posséder, de nous en servir, & d'en faire quel usage il nous plaît; est-il besoin d'un long discours, pour juger que Dieu par ce titre de Créateur, qui renferme tous les autres titres, qui nous rendent maîtres d'une chose, a droit d'exiger tous les services qu'il voudra, & que nous sommes obligés de les lui rendre? Quand un Potier a formé un vase d'argile, n'en peut-il pas disposer comme il lui plaît? Les peres & les meres ne sont-ils pas les Seigneurs naturels de leurs enfans, à qui ils ont donné l'être, & n'ont-ils pas droit d'en tirer tous les services convenables à leurs forces & à leur condition? Or qui ne sçait que Dieu est sans comparaison plus l'auteur de notre être, que ceux dont il s'est servi pour nous le donner, puisqu'ils ne sont que les instrumens dont il s'est servi?

Le quatrième motif est encore plus juste & plus pressant que les autres; il est pris de ce que nous avons été rachetés à grand prix, comme parle l'Apôtre: *Empti estis pretio magno*. Or le

Les motifs qui nous engagent à servir Dieu, avec toute la fidelité & le zele dont nous sommes capables. Premier motif.

Second motif, tiré de la grandeur & de l'excellence de la nature divine.

Arist. 1. I. Ethic. c. 3.

Troisième motif. Nous devons servir Dieu, parce qu'il est Créateur de notre être.

Le quatrième motif, qui est, qu'ayant été rachetés

Être serviteur de Dieu, n'empêche point qu'on ne puisse, & qu'on ne doive servir les hommes.

En quoi consiste la liberté des enfans de Dieu, & de ceux qui le servent fidelement.

Nous devons servir Dieu, d'une maniere proportionnée à sa grandeur.



par le Fils de Dieu, nous devons le servir, & vivre pour lui.

1. Cor. 6.

1. Pet. x.

2. Cor. 5.

prix de ce rachat n'a pas été de l'or ni de l'argent; mais le sang adorable & précieux du Sauveur, qui est un Homme-Dieu, ajoute Saint Pierre; de manière que nous lui appartenons à ce titre d'achat, comme des esclaves rachetés à un si grand prix. Mais que demande-t-il pour cela? Saint Paul nous l'apprend par ces paroles: *Ut qui vivunt, jam non sibi vivunt, sed ei, qui pro ipsis mortuus est.* Il exige après un si grand bienfait que nous ne vivions que pour lui, que toutes nos pensées tendent à lui; que nous le servions fidèlement toute notre vie; que nous lui sacrifions notre vie même, comme il a sacrifié la sienne pour nous.

Le cinquième motif est pris de la grandeur

de la récompense, & de la gloire immortelle qu'il promet à ceux qui l'auront servi fidèlement; car si pour une légère récompense, on donne la liberté, on se gêne, & on se contraint au service d'un Grand, si l'on s'expose à mille dangers de mort pour l'intérêt d'un Prince mortel, qui souvent oublie nos services, & n'en tient compte; avec quelle fidélité, & quelle constance ne devons-nous pas servir le Roi du Ciel, qui nous promet tout son Royaume pour récompense de nos services, & qui ne laissera échapper aucune action faite pour son amour, laquelle ne soit comptée, & ne nous vaille une couronne de gloire, &c.

Le cinquième motif, est la grandeur de la récompense qu'il promet à ses serviteurs.

PARAGRAPHE SIXIÈME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Nous sommes à Dieu, & pour Dieu, & par conséquent obligés de le servir, &c.

CE que je suis, me doit être moins cher, que celui pour qui je suis: il m'a fait pour lui, & non pour moi-même; c'est-à-dire, pour l'aimer, pour l'honorer, pour le servir, & non pour m'aimer moi-même, & n'avoir en vû que mes propres intérêts. Si quelqu'un sent son cœur revolté contre ce sacrifice de nous-mêmes, que nous devons tout entier à celui qui nous a créés, je déplore son aveuglement, j'ai compassion de le voir esclave de lui-même; je prie Dieu de l'en délivrer, & lui enseigner son intérêt même. O mon Dieu! vous n'avez point fait le cœur de l'homme avec cette pente de propriété si monstrueuse. Cette rectitude, où l'Écriture nous apprend que vous l'avez créé, ne consistoit qu'à n'être point à soi, mais à celui qui nous a faits pour lui; mais les hommes veulent s'ériger en maîtres d'eux-mêmes, faire tout pour eux, ou du moins ne se donner à Dieu qu'à certaines conditions. Monstrueuse propriété! droits de Dieu inconnus! ingratitude & insolence de la créature! Misérable néant, qu'as-tu à garder pour toi? qu'as-tu qui t'appartienne? qu'as-tu qui ne vienne d'en haut, & qui n'y doive retourner? Tout ce qui est en toi, crie contre toi pour le Créateur: tais-toi donc créature qui te dérobes à ton Créateur, souviens-toi que tu n'es au monde que pour le servir. Pris d'un écrit attribué à M. de Cambrai.

Dieu même ne peut faire une créature qui soit dispensée de le servir.

La souveraineté absolue, & l'indépendance étant un bien inséparable de la divinité, toutes les créatures lui sont nécessairement soumises; & quoi qu'il ait donné à l'homme la liberté, comme un appanage de sa nature, il ne peut le dispenser de lui être soumis, ni lui prescrire une autre fin, que d'être pour celui qui l'a créé. Il peut bien tirer une créature du néant, & l'élever à un si haut point de grandeur, que son pouvoir s'étendra par tout: il peut bien lui donner une capacité d'entendement si éclairée, qu'elle aura la connoissance d'une infinité d'objets; mais il ne la scauroit faire si grande, qu'elle ne soit toujours dépendante de son Créateur, & ensuite obligée de le servir, comme son souverain Seigneur, à qui elle doit tout ce qu'elle est. C'est donc en vain que les impies secouant le joug honorable & aimable de Dieu, disent qu'ils ne serviront pas: *Confregisti jugum meum, & dixisti: Non serviam.* Ils serviront malgré eux, d'une manière ou d'une autre. Il est moins impossible de voir un ruisseau sans source, qu'une créature indépendante. L'indépendance est une perfection incommunicable: & plus une créature a reçu de perfections de Dieu, plus elle

Jerem. 2.

est obligée d'en dépendre & de le servir, parce que ce sont autant de titres qui l'y engagent. Le P. Texier, dans son Avent, Sermon sur la servitude des passions.

Malheureux mille fois ces Chrétiens, qui charmez par le libertinage du siècle, & sous prétexte de vouloir penser à ce qu'ils veulent, parler comme ils veulent, faire ce qu'il leur plaît, couvrent la plus honteuse servitude d'un voile de malice, dit l'Apôtre Saint Pierre, qu'ils appellent mal à propos du nom de liberté: *Velamen habentes malitia libertatem.* Ils se promettent de vivre libres, c'est-à-dire, selon leur humeur & leur fantaisie; ils veulent suivre leur caprice, & ne faire que leur volonté; & ils ne voyent pas qu'en cela ils deviennent esclaves de la corruption, c'est-à-dire, d'une nature gâtée & corrompue par le péché, & tyrannisée par le démon, dit le même Prince des Apôtres: *Libertatem illis promittentes, cum ipsi servi sint corruptionis.* C'est dans ce malheureux état, où ayant abandonné le service de Dieu, on trouve tout ce qu'on peut imaginer pour faire une véritable servitude: des tyrans sans nombre, des chaînes & des fers tres-pesants, des supplices tres-douloureux. C'est, dit encore Saint Pierre, une maxime reçue parmi tous les peuples, que suivant le droit des armes, celui qui est vaincu doit subir la loi du vainqueur; *A quo quis superatus est, hujus & servus est.* C'est pourquoi le Chrétien se laissant vaincre par le démon, devient en même temps son esclave; & il a autant de maîtres, qu'il y a de démons, qui se servent de ses vices & de ses passions, qui le tiennent dans une honteuse servitude. Le même.

Celui qui n'a pas de son fond ce qu'il doit rendre heureux, se rend dépendant des choses dont il mendie son bonheur; & si ces choses sont moindres que lui, il en est véritablement esclave; parce que toute domination qui n'est point raisonnable, & qui renverse l'ordre des choses inférieures & des supérieures, est tyrannie, & la sujétion, par laquelle on prend la loi, est une servitude & un esclavage; outre que celui qui se captive de la sorte, attire contre soi la puissance de celui qu'il offense par sa rébellion, en se retirant du service du légitime Maître, à qui il appartient: ce maître & ce souverain Seigneur, n'est autre que Dieu, qui lui fait ressentir la force & la justice de sa domination par les châtimens qu'il en prend. C'est pourquoi il faisoit autrefois cette menace à son peuple, par le Prophète Ezechiel: *Et scietis quia ego sum Dominus percussiens.* Vous n'avez pas voulu vous

Notre bonheur ne se trouve que dans le service de Dieu, & dans la soumission qu'on lui rend.

Ezech. 7.

soûmettre à moi, ni m'obéir comme des serviteurs fideles, vous reconnoîtrez que je suis votre maître par la punition éclatante que je ferai de votre rebellion. Je suis le Seigneur qui frappe les rebelles, & qui montre mon pouvoir, en les mettant dans la necessité de rentrer dans leur devoir: de sorte que le bonheur qu'on possède en jouissant de la liberté, ne consiste pas à ne reconnoître aucune domination, ni à n'obéir à aucun maître; mais à n'être sujet qu'à celui-là seul, qui est naturellement, & par toutes sortes de droits, Seigneur de toutes choses, & qui ne demande notre soumission & nos services, que pour nous rendre éternellement heureux. *Livre intitulé: La Sagesse Chrétienne.*

Il y a du plaisir à servir Dieu, ou plutôt on ne goûte de véritable joye que dans son service.

L'ame ne peut se passer de plaisir, & le motif de la joye, si nous en croyons Saint Chrysostome, est le ressort universel qui fait agir tous les hommes. Il faut donc necessairement qu'il y ait du plaisir à servir Dieu. Mais vous me demanderez en quoi consiste ce plaisir? Je dis, Chrétiens, qu'il consiste dans l'amour du plus grand & du plus aimable des objets, qui est Dieu; dans une jouissance delicieuse & continuelle de ce qu'on aime, & dans l'esperance certaine d'en jouir éternellement. Ce n'est pas ici le lieu de vous développer ces trois grandes sources de celestes & d'ineffables delices, outre que nul discours ne peut suffire pour le faire bien comprendre à qui ne l'a jamais expérimenté; mais voici quelques conjectures, qui peuvent faire connoître que les plaisirs des serviteurs de Dieu surpassent de beaucoup ceux des méchans. 1°. Parce qu'on quitte ceux-ci pour les autres. Et qui? Ceux-mêmes qui ont expérimenté les uns & les autres. Il faut donc que dans le service de Dieu, on trouve plus de douceur, que dans le service du monde, & que dans toutes les douceurs de la terre. L'exemple de Saint Augustin en est une preuve sensible, & son témoignage, après une experience de plusieurs années, vaut toutes les preuves que la raison & la lumiere naturelle nous en pourroient fournir: *Nemo dat fontem pro gutta*, dit-il. On ne quitte point une source abondante pour courir après une goutte d'eau. 2°. Nous voyons que ceux qui se plongent davantage dans les plaisirs de la terre, en font sans cesse alterez & affamez, & qu'ils n'en ont jamais assez; mais qu'il reste toujours un vuide dans l'ame, que rien ne sauroit remplir: au lieu qu'un moment de consolation celeste, que l'on goûte au service de Dieu, comble l'ame de douceurs, & qu'elle en est toute remplie, & comme enivrée; ce qui adoucit toutes les peines qu'on y souffre d'ailleurs, & les rend agréables: *Superabundant gaudio in omnibus tribulationibus meis*, disoit S. Paul. La joye du monde n'a jamais fait parler de la sorte; au contraire, l'homme qui en a le plus goûté, qui est Salomon, n'a pû s'empêcher de dire: *Vidi in omnibus vanitatem, & afflictionem animi*. Par tout du vuide & de la douleur; du vuide dans la jouissance même, & un moment après de la douleur & du repentir. 3°. D'où peut venir dans les plus voluptueux cette inconstance effroyable, qui les fait passer d'un plaisir à un autre, d'un objet à un autre objet avec tant de legereté & d'inquiétude? Ne me dites point que c'est un effet de la foiblesse de l'esprit de l'homme, qui est fort changeant de sa nature, & que nul bien ne peut arrêter. Car nous ne remarquons point qu'au service de Dieu, les personnes

Tome IV.

solidement affermies dans le bien changent de la sorte: nous les voyons durant les quarante, les cinquante années, adonnées & assidués aux mêmes pratiques de devotion, aux mêmes bonnes œuvres, aux mêmes exercices de charité & de mortification, sans jamais s'en lasser, ni s'en dégoûter; mais y perseverer toujours avec un goût tout nouveau, un plaisir plus exquis, une satisfaction entiere. Ne faut-il pas de grands plaisirs, pour surmonter le penchant presque incroyable que nous avons au changement? *Le Pere de la Colombe, Sermon de la Transfiguration.*

C'est une illusion bien pernicieuse que celle où sont la plupart des gens du monde sur le sujet de la vie chrétienne, & du service de Dieu. On ne peut leur persuader qu'il ait ses douceurs & ses plaisirs; l'embrasser, c'est comme ils le pensent, se plonger dans un abîme de melancolie, il vaudroit autant s'enterrer tout viv. Mais si cela étoit, Chrétiens Auditeurs, comment se pourroit-il faire que tant de personnes de toutes conditions, de tout âge, de tout sexe, se devoiassent au service de Dieu, par une profession publique? Scavez-vous bien qu'ils y goûtent des plaisirs plus purs, que ne sont ceux des sens, qu'ils y trouvent un contentement plus solide, & une joye plus profonde... C'est pour cela, qu'Isaïe parlant au peuple d'Israël, lui dit de la part de Dieu: *Vtinam attendisses ad mandata mea, fuisset utique quasi flumen pax tua*. Plût à Dieu que tu te fusses appliqué à l'observation de mes préceptes, & que par ce moyen tu eusses été fidele à mon service; ta paix, ton bonheur, ta joye auroit ressemblé à un fleuve qui est toujours plein, & qui ne tarit jamais. La joye des méchans est plus semblable à un torrent, non seulement parce qu'elle est impetueuse, dissoluë, qu'elle est injuste & malfaisante; mais encore parce qu'elle est courte & passagere; que le cœur qui en regorge à present, se trouvera à sec un moment après, rempli seulement de bouë, d'épines, & d'amertume. *Le même.*

Illusion des mondains qui ne peuvent croire qu'on trouve du plaisir à servir Dieu.

Isaïe 48

Appellez-en, pecheurs, de tout ce que je vous dis à l'experience, mieux que toutes mes raisons elle vous persuadera qu'il n'est point de véritable joye, point de solides plaisirs hors du service de Dieu. On dit que le joug du Seigneur est insupportable; qui le dit? Un libertin, un homme livré à la volupté, & aux plaisirs des sens, & qui n'en a jamais goûté d'autre: & quand son témoignage seroit de quelque poids, devriez-vous le croire, puisque Jesus-Christ a dit tout le contraire: *Jugum meum suave est, & onus meum leve*. *Tollite jugum meum super vos, & invenietis requiem animabus vestris*. En doutez-vous encore? Consultez tous les saints Peres, qui rendent ce témoignage à la misericorde de Dieu, que le simple desir de servir un si bon maître, fait jouir d'un bonheur qu'ils n'auroient pas voulu changer pour tout ce que le monde peut offrir de plus doux: *Quam bonus Israël Deus his qui recto sunt corde!* O Israël, si tu connoissois combien ton Dieu est bon, combien il est liberal! Il est envers ses ennemis mêmes, à qui il ne refuse pas les biens de cette vie, quoi qu'ils en abusent, & s'en servent contre lui-même; mais à l'égard de ceux qui le servent, ce sont des profusions, des caresses, des douceurs qu'on ne sauroit exprimer. *Le même.*

On ne goûte de véritable joye que dans le service de Dieu.

Psal. 72

Je sçai que c'est Dieu qui a fait le cœur de

Hhh 3

Nous ne pouvons trouver de joye & de repos qu'en Dieu.

l'homme, & qu'il ne l'a pas fait pour les créatures, qui ne peuvent en remplir la vaste étendue: *Fecisti nos ad te Deus, & irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* C'est pour vous, ô mon Dieu! que vous l'avez fait ce cœur, & c'est en vain qu'il cherche son bonheur & son repos hors de vous & de votre service. Il a beau courir après les biens d'ici-bas, il a beau effleurer tout ce qu'il y a d'objets sensibles sur la terre, il sera inquiet en cherchant ces biens, & quand il les aura trouvés, il trouvera que son inquiétude sera encore augmentée: non, il n'aura jamais de repos, qu'il ne se repose en vous: *Irrequietum est cor nostrum, donec requiescat in te.* Dérivez donc, Seigneur, tous ces vains desirs qui nous troublent, & qui nous agitent inutilement, & substituez à leur place le desir de vous plaire, de vous connoître, de vous aimer, de vous servir. Ce desir ne troublera point notre repos; au contraire, plus il sera ardent, & plus nous serons tranquilles. *Le même.*

Il faut servir Dieu toujours, & en tout temps.

Pour être véritablement Chrétien, il faut toujours vivre en Chrétien; si c'est donner des bornes à l'autorité de Dieu, que de ne croire pas aveuglément tout ce qui est appuyé par son témoignage: n'est-ce pas limiter en quelque sorte son éternité, que de nous retirer pour quelque temps de son service? Il ne veut point de votre cœur, s'il ne le possède toujours; & vous croyez qu'il agréera des années que le monde partage avec lui? Il vous declare que tous vos services l'irritent & le deshonnorent, pour peu qu'un autre maître y ait de part; & vous osez prétendre qu'il s'estime honoré d'une vie, dont tant de beaux jours sont destinés au démon? Vous vous trompez, Chrétien, il n'est pas possible qu'un seul homme contente ces deux maîtres, même en des temps différens. Ce Dieu, qui merite tous vos services, ne les merite pas moins en un temps qu'en un autre, il les exige en toutes saisons, & ne peut souffrir que le monde lui en dérobe un seul moment. *Le même, Sermon 48.*

Il est honorable & glorieux d'être au service de Dieu.

Quel honneur & quelle gloire d'être au service d'un si grand & d'un si bon Maître! La condition du dernier de ses serviteurs est meilleure que celle des Rois de la terre; car enfin leurs grandeurs & leurs prospérités finissent avec la vie, & les serviteurs de Dieu finissent avec leur vie les peines & les travaux qu'il y a à souffrir à son service; après quoi, ils trouvent un bonheur éternel, & des couronnes immortelles. C'est donc avec raison que le Prophete Royal nous assure, qu'un seul jour passé dans sa maison & à son service, vaut mieux que mille par tout ailleurs. Il est vrai que l'on estime, & que l'on aime les grandeurs; mais on ne les met pas où elles sont véritablement. On se fait honneur d'être au service des Rois: on achete bien cher les charges de leur maison, & on fait peu d'état d'être serviteur de Dieu; & ce qui est déplorable, souvent on rougit des devoirs qu'on lui doit rendre. Le grand Apôtre y mettoit le haut point de la gloire, dans un temps où les Chrétiens passaient pour les baillies du monde: *Tanquam purgamenta hujus mundi;* & nous avons confusion souvent, quand il s'agit des pratiques de son service, dans les siècles où la Religion Chrétienne est dominante, & dans lesquels les plus grands Monarques font gloire de la suivre. Heureux les Chrétiens qui reconnoissent l'honneur &

ad Cor.

la grace que Dieu leur fait, de les recevoir au nombre de ses serviteurs!... O que nous avons un bon maître! qu'il est magnifique en ses promesses! fidele à les effectuer! liberal en ses recompenses! Qu'heureux est celui qui le sert, & que celui-là a fait un bon choix, qui a pris ce parti! O si tous les hommes sçavoient ce que c'est que d'être serviteur de Dieu, ils n'auroient jamais d'autre desir, d'autre prétention, & n'aspireroient point à une autre gloire, que d'être du nombre de ceux qui le servent... O mon Seigneur, & mon Dieu! ici mon cœur se sent pénétré d'une douleur bien amere, quand je repasse devant vous toutes les années de ma vie; hélas! bien loin de les avoir routes employées uniquement à vous servir, je suis du nombre de ces serviteurs infideles, qui se sont servis eux-mêmes, & qui n'ont eu en vûe que leurs propres intérêts. Cependant, comme vous êtes mon Seigneur & mon Roi, je vous prête aujourd'hui le serment de fidelité pour jamais, & je proteste que je veux vivre & mourir à votre service. *M. Boudon, livre intitulé: Le Chrétien inconnu.*

A considérer les choses, dans lesquelles Dieu fait consister le service qu'il exige de ses créatures, c'est avoir mauvaise opinion de lui, que de le croire un maître dur, qui n'ait pas soin d'affaiblir le travail de ses serviteurs, de quelque douceur qui les soutienne, pendant qu'ils soutiennent eux-mêmes le poids du jour & de la chaleur. Car que veut dire le Saint Esprit, lorsque parlant de l'homme de bien, il dit que Dieu l'a prévenu par les bénédictions de sa douceur? Que veut dire le Roi Prophete, quand il invite à goûter Dieu, & à faire experience de sa bonté? Que veut dire Saint Paul, quand il prie le Dieu de consolation, de remplir le cœur de ceux qui croient en lui, de joye & de paix dans l'exercice de leur foi? Que veut dire le Sauveur même, quand invitant à prendre son joug, il assure qu'il est doux & leger, & qu'on y trouve le repos du cœur? Ni le Prophete, ni l'Apôtre, ni Jesus-Christ même en ces passages, ne parlent ni de la joye, ni de la douceur, ni du repos de l'autre vie, puis qu'ils parlent d'une joye dont ici-bas on peut même faire experience, puisqu'ils parlent d'une douceur qui souvent même nous prévient, puisqu'ils parlent d'un repos que l'on trouve sous le joug, & lors même qu'on le porte. *Le P. d'Orleans, Sermon sur la severité de l'Evangile.*

Dieu ne garde pas à ses serviteurs toutes les douceurs pour l'autre vie, il en a aussi pour celle-ci, qui n'appartiennent pas à la couronne de gloire, mais qui nous tiennent lieu de solde dans la milice temporelle, comme dit Saint Bernard: voulant que non seulement celui qui moissonne, mais aussi celui qui sème, le fasse avec joye: *Ut & qui seminat, simul gaudeat, & qui merit,* ainsi que l'assure le Fils de Dieu même. Je sçai bien, le Prophete l'a dit, qu'on ne sème gueres sans larmes ce qu'on doit recueillir avec joye: je sçai que ce joug de Jesus-Christ, qu'il appelle doux, est pourtant une croix, qu'il faut porter, & porter toujours: je sçai que ce chemin où Dieu prévient par les bénédictions de sa douceur, est un chemin herissé d'épines, puisque c'est ce même chemin, que le Sauveur dit être si étroit. Mais je n'ai pas plus de peine à comprendre, comment par l'onction de la grace, qui fait que les choses les plus difficiles, sont

Dieu est un maître doux & plein de bonté, qui fait adoucir les peines de ceux qui le servent.

Psal. 20.

Psal. 53.

Ad Rom. 15.

Suite du même livre.

Joann. 4.

seulement deviennent aisées, mais agréables & délicieuses: je n'ai pas, dis-je, plus de peine à comprendre, comment par l'onction de cette grace, parmi ces croix, parmi ces larmes, parmi toutes ces difficultés, on trouve de la joye & de la douceur, que j'ai de peine à concevoir comment Dieu par sa toute-puissance, fit trouver autrefois aux Hebreux, parmi l'horreur, la sterilité, & les incommoditez du desert, jusqu'aux delicieuses & aux delices. Je comprends aussi-bien, comment la croix que l'on porte à la suite de Jesus-Christ, dans une vie chrétienne, adoucit les travaux des justes, & remplit leur cœur de plaisir, que je comprends comment ce bois, que Moïse jeta dans la mer, en rendit les eaux douces & potables. Je comprends aussi-bien, comment Saint Paul sentoit une joye surabondante au milieu de la tribulation, que je comprends comment les trois enfans dans la fournaïse de Babylone sentoient un vent rafraichissant, au milieu des feux & des flammes. *Le même.*

La joye qu'on goûte au service de Dieu est toute autre, & toute opposée à celle qu'on goûte dans le monde.

Eccle. 2.

Dans le monde tout rit, tout brille, tout ne respire que la joye; & souvent on est obligé d'avouer avec Salomon, que ce ris n'est qu'un ris de grimace, & cette joye, qu'illusion: *Risum reputavi errorem, & gaudio dixi, quid frustra deciperis?* Dans le service de Dieu au contraire, tout rebute, tout fait horreur; & c'est parmi cette horreur sacrée qu'on trouve les solides douceurs. C'est ce desert qui fit tant de peur aux timides Liéaélites: à peine eurent-ils marché quelques jours, que ces vastes & brûlans sablons leur devinrent plus agréables, que les plus fertiles campagnes de l'Egypte, qu'ils avoient si indistinctement regrettées; ces tristes & steriles rochers leur produisirent l'eau & l'huile; ce ciel ardent & allumé se distilla sur eux en douces rosées, avec lesquelles tous les matins descendoit cette manne celeste, qui les nourrissoit si délicieusement. C'est ainsi que peut-être à la sortie du monde, la premiere vûe d'une vie si différente de celle des mondains vous paroît bien triste: car c'est une tentation ordinaire à ceux qui sortent de l'agitation & de la dissipation du monde, pour entrer dans la vie tranquille du service de Dieu. Mais avancez, marchez hardiment; tout ce qui vous effraye d'abord, à la fin vous deviendra doux. Cette separation du monde, cette assiduité à la priere, cette pratique des bonnes œuvres, cet attachement à vos devoirs, qui vous fait maintenant tant de peur, vous deviendront des sources de joye & de consolations infinies. *Le même.*

La douceur qu'on goûte au service de Dieu, est un fruit du Saint Esprit.

La douceur de la vie chrétienne que l'on mene au service de Dieu, n'est pas seulement le fruit naturel d'une Philosophie raisonnable: elle est encore beaucoup plus le fruit de cette onction toute celeste, que produit immédiatement le Saint Esprit dans le cœur des veritables serviteurs de Dieu, & par laquelle ordinairement il leur fait sentir sa presence. Onction, dont la vive impression surpasse de telle maniere celle que font les objets créés sur notre cœur & sur nos sens, comme Saint Paul nous en assure, qu'elle en ôte le sentiment. *Le même.*

En joye des impies est toujours troublée.

1ste. 15.

C'est avec raison que Saint Bernard compare le monde à la region, où se trouva l'Enfant prodigue après avoir quitté son Pere: *Facta est fames valida in regione illa.* Region toujours désolée par une famine qui y cause

une avidité fatigante: region toujours obscure de mille noirs & cuisans chagrins, dans lesquels les mondains imprudens troublent la douceur de leur vie, ou par le dégoût de ce qu'ils ont, ou par le regret de ce qu'ils perdent, ou par l'attente de ce qu'ils desirerent: region toujours agitée par les haines qui les enflamment, par les émulations qui les piquent, par les jalousses qui les rongent, & qui les portent à se contrarier dans leurs plaisirs les uns les autres, comme si le plaisir de l'un étoit un vol qu'il en fît à tous: tant leur faim est insatiable. O que les cœurs des serviteurs de Dieu, se trouvent dans une situation différente de celle-là, quand l'onction du Saint Esprit s'est une fois fait sentir à eux! On ne l'a pas plutôt goûtée, que bien loin de souhaiter autre chose, toute autre douceur devient fade, & ne donne que du dégoût. S. Augustin, qui ne croyoit pas pouvoir se passer des plaisirs de la chair, n'eut pas plutôt reçu dans son cœur cette onction du divin Esprit, que ces plaisirs lui devinrent à charge, & qu'il compra d'en être privé, non pas comme une privation, mais comme un grand soulagement. *O quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus nugarum! Et quas amittere metus fuerat, amisisse gaudium fuit.* *Le même.*

Saint Paul disoit que la joye surabondoit toujours en lui dans toutes les tribulations: *Superabundo gaudio in omni tribulatione.* Elles étoient souvent si grandes, que les considerant en elles-mêmes, il regardoit la mort comme une chose souhaitable; mais lorsqu'il les consideroit comme jointes avec la joye & la consolation interieure, dont la grace les assaisonnait, il sembloit perdre le sentiment de tout ce qu'elles avoient de dur, & ne goûter que le plaisir, que l'onction de l'Esprit de Dieu lui faisoit ressentir au cœur. Saint Augustin se souvenant des premieres agitations, que lui avoit causé son changement de vie, regardoit les larmes qu'il versoit alors, comme les sources d'une consolation que le monde ne connoît pas. On croit malheureux ceux qui pleurent: je pleurois, dit-il, je fondois en larmes, dans les troubles que causoit à mon cœur l'esprit de penitence qui s'en emparoit: mais je me trouvois bien avec ces larmes, & je les préférerois à tous les plaisirs, auxquels jusques-là le monde & la chair m'avoient si fortement attaché: *Currebant lacrymae, & mihi bene erat cum eis.* De là ce saint Penitent conclusoit, combien la pure joye, que Dieu fait goûter à ses serviteurs en l'autre vie, produit un bonheur parfait; puisque leurs larmes mêmes ici-bas sont capables de les rendre heureux. *Le même.*

La joye des serviteurs de Dieu, jusques dans leurs disgraces & leurs tribulations.

2. ad Cor. 7.

Prenez-y garde, & vous trouverez que dans le monde il n'y a de gens proprement contents, que les veritables serviteurs de Dieu. Les mondains sont de bonne foi là-dessus: ils se plaignent tous qu'ils ne le sont pas. Quelques esprits Philosophes se vantent de l'être; mais je me défie de leur Philosophie. Leurs frequentes investives contre la fortune, qu'ils ont la plupart eue contraire, marquent mieux un cœur dépité qu'un cœur content; Philosophes pour la plupart, parce qu'ils n'ont pas pu être Courtisans. Non, il n'y a que le cœur Chrétien, qui plein de l'onction du Saint Esprit, quoi qu'il lui arrive, est toujours content. Je dis, quoi qu'il lui arrive, parce que c'est encore une vertu de cette divine onction,

Il n'y a que les gens de bien & les serviteurs de Dieu, qui soient proprement contents.

de se faire sentir au cœur parmi la douleur & les chagrins mêmes. C'est un autre foible des plaisirs du monde, que quelque grands qu'ils soient en eux-mêmes, il ne faut qu'un peu de douleur, un peu de chagrin pour les corrompre : témoin le superbe Aman, qu'un petit manquement de respect, de la part de Mardochée, empêchoit d'être content, dans l'affluence de tant de biens, & comblé de tant de faveurs de son Prince. *Le même.*

Dieu est un bon maître, qui n'est ni farouche, ni difficile à contenter, comme quelques-uns se l'imaginent.

C'est une erreur & une illusion dont il faut se défabufer ; sçavoir, que quelques-uns se représentent Dieu comme un maître farouche & inhumain, qui se nourrit de nos larmes, qui se baigne dans notre sang, qui n'a point de plus agréable musique que celle de nos plaintes & nos soupirs : ils se l'imaginent toujours armé de tempêtes & d'éclairs ; ils l'appellent le Dieu terrible, le Seigneur des vengeances : en un mot, il n'est point de vérité dans l'Écriture, qu'ils ne fassent servir pour s'affermir dans cette créance, que Dieu est un maître fâcheux, & severe, & qu'il faut renoncer à son repos & à toutes sortes de plaisirs, & faire état de vivre misérable pour vivre à son service. Il faut renverser cette idole, qu'ils substituent à la place d'un Dieu de bonté, d'amour & de miséricorde... Ce qui nous montre clairement les desirs qu'il a de nous traiter avec douceur, quand nous le servons : c'est qu'il prend tous les noms les plus tendres & les plus affectueux que l'amour puisse inventer, d'ami, de pere, d'époux ; il emprunte même le nom des animaux qui semblent exprimer quelque tendresse particulière ; comme celui d'agneau... Il déclare même que la joye qu'il répandra dans le cœur de ses fideles serviteurs, ne sera pas semblable à celle des mondains, qui n'est que sur le bout des lèvres : ils ont le visage riant, & le cœur rempli de chagrin & de tristesse ; ils chantent & rient souvent, tandis que des passions cruelles & déréglées les tyrannisent & les déchirent. La joye de ses serviteurs penetrera jusqu'au fond du cœur, & en remplira toute la capacité. *Le P. Texier, dans sa Dominicale, troisième Sermon d'après Pâque.*

Suite du même sujet.

Si Dieu dans l'Ancienne Loi, qui étoit une loi de rigueur, pendant laquelle il ne se faisoit voir que parmi les feux & les flammes, & ne parloit que parmi les tourbillons & les tempêtes ; si dans cette loi, dis-je, il ne laissoit pas de faire ressentir des douceurs, & de témoigner des caresses à ceux qui s'attachoient à son service ; que ne doit-il point faire dans la Loi Nouvelle, qui est une loi d'amour ? Que ne devons-nous pas attendre en le servant fidelement, nous qui avons le bonheur de vivre dans un temps, auquel, dit Saint Paul, la benignité & l'humanité de notre Dieu a paru visiblement sur la terre : *Apparuit benignitas, & humanitas salvatoris nostri Dei.* Je ne veux point alleguer ici cet Apôtre, qui promettait de la part de Dieu à tous ses serviteurs une paix qui surpasse tout sentiment ; j'aime mieux représenter notre charitable Sauveur, lequel touché de compassion pour ces infortunés esclaves du monde, qui gemissent sous le fardeau de leurs pechez, & de leurs passions, les presse de secouer ce joug tyrannique, pour recevoir le sien, qui est, comme il proteste, doux & agréable : *Venite ad me omnes qui laboratis, & onerati estis, & ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, jugum enim meum suave est, & onus meum leve.*

Mat. II.

O Dieu ! qu'il faisoit beau voir ce Sauveur, lorsqu'au jour d'une grande fête, il élevoit sa voix, afin de faire entendre à une multitude innombrable de peuple ces amoureuses paroles : *Si quis sitit, veniat ad me, & bibat.* Si quelqu'un est pressé de la soif, qu'il vienne à moi, je suis prêt de le defalterer. *Le même.*

La divine Providence, qui fait naître la lumiere des tenebres, & couler l'huile des cailloux, sçait trouver le moyen, comme dit le Saint Esprit, de rendre l'amertume de la mer douce comme le lait : *Inundationem maris quasi lac fugent.* Qu'est-ce que l'inondation de la mer, demande un sçavant Interprete ? sinon les eaux ameres des tribulations ; car c'est le nom que leur donne l'Écriture : & nous voyons que la bonté divine y fait trouver à ses serviteurs un mets délicieux. Témoin ceux qui étoient tellement enyvrez de joye au milieu des plus affreux supplices, dit Saint Augustin, qu'ils étoient hors d'eux-mêmes, & sembloient avoir perdu le jugement : ils quittoient peres & meres, leurs enfans, & leurs proches, pour courir aux supplices : ils abandonnoient leurs maisons pour s'enlever dans l'obscurité d'un cachot : dans les flammes & sur les charbons ardens, ils étoient comme les Enfans dans la fournaise de Babylone, rafraichis d'une douce rosée : ils trouvoient un festin délicieux sur les rouës & sur les chevaux. Ah ! ne vous étonnez pas, dit ce saint Docteur, de cette maniere d'agir, & de parler, une petite goutte des joyes du Ciel les avoit entierement enyvrez. Or si Dieu a mis tant de plaisir dans les souffrances & dans l'exercice des vertus les plus rudes à la nature, & s'il fait enforte que les Penitens, & les Martyrs trouvent de la joye parmi les haïres, les cilices, les jeûnes, & même sur les rouës & les chevaux : jugez quelle douceur produira dans notre cœur la pratique de la charité, des bonnes œuvres, & de tout ce que nous entreprendrons pour son service ? Que sera-ce lorsque nous entrerons en conversation avec lui par la priere ; lorsque nous goûterons la paix d'une bonne conscience, qui est un festin continuel ; & que nous jouirons de ce repos interieur que Dieu a donné en partage à ses serviteurs ? *Le même.*

La qualité de serviteur de Dieu est préférable à tous les Royaumes, & à tous les Empires de la terre. Les Rois & les autres Souverains commandent aux peuples & se font servir ; mais comme il est plus glorieux de rendre quelque signalé service à son Roi, que d'être servi par un villageois : il y a de même plus de gloire à servir le Roi des Rois, & le Souverain Monarque du ciel & de la terre, que de commander à toutes les nations ; comme répondit sagement Sainte Agathe au Préfet de Sicile, qui lui demandoit si elle n'avoit point de honte d'avoir la noblesse de sa naissance par la basse servitude du Christianisme, dont elle faisoit profession : *Multo præstantior est, dit-elle, Christiana servitus, regum opibus & præstantia.* *Le P. Dumeau, Sermon pour le quatorzième Dimanche après la Pentecôte.*

Pour porter la qualité de vrai serviteur de Dieu, il faut être en cette disposition d'esprit & de cœur, que l'on préfère en toutes choses les intérêts de ce divin Maître aux nôtres propres ; qu'on cherche & qu'on embrasse toutes les occasions de lui plaire par une prompte & fidelle exécution de toutes les volontés. Celui-là est véritablement serviteur de Dieu,

Joann. 7.

Dieu fit sentir de la joye à les serviteurs, jusques dans les supplices qu'ils souffrent pour son amour. Deut. 33.

L'éminent qualité d'être serviteur de Dieu.

Quel doit être un véritable serviteur de Dieu.

Dieu, qui n'a rien plus à cœur que de lui rendre service; qui est dans la résolution de perdre plutôt mille fois la vie, l'honneur & les biens, que de démentir cette profession; qui fait gloire de s'acquitter des devoirs de sa Religion, sans se mettre en peine des railleries du monde, ni de tout ce qu'on pourra dire de lui; qui porte volontiers les livrées de son maître, qui sont les souffrances, les humiliations, & le mépris de toutes les choses de la terre. Celui-là est vrai serviteur de Jesus-Christ, qui est toujours prêt à exécuter les commandemens de son maître, toujours attentif aux moindres signes de sa volonté; qui est toujours disposé à le recevoir quand il viendra, portant le flambeau des bonnes œuvres & du bon exemple; qui ne s'endort ni à la première veille de la nuit, ni à la seconde, ni à la troisième, attendant la venue de son Seigneur, pour aller au-devant de lui. Le fidele serviteur de Dieu, ayant reçu de lui des talens pour les multiplier, il ne les dissipe point, il ne les met point en réserve; mais il les augmente tant qu'il peut par son industrie & par son travail: & pour dire tout en un mot, le vrai serviteur de Dieu est un instrument animé, qui n'a point d'action, ni de mouvement que celui qu'il reçoit de son maître, à qui il rapporte tout ce qu'il a, tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il est. *Le même.*

Ceux-là ne font pas serviteurs de Dieu, qui préfèrent le service des hommes au sien.

Il est bien étrange qu'il se trouve des hommes, qui préfèrent le service d'un autre homme à celui de Dieu: l'homme commande ce que Dieu défend, & on obéit à l'homme contre Dieu; l'homme défend ce que Dieu commande, & on désobéit à Dieu. Les Apôtres mieux instruits ne se comporterent pas de la sorte après l'Ascension de leur Maître, ils annonçerent hautement l'Evangile au peuple de Jerusalem. Les Princes des Prêtres l'ayant sçu, le leur défendirent sous de graves peines & de terribles menaces; mais S. Pierre & S. Jean leur répondirent avec une liberté d'Apôtres & de véritables serviteurs de Dieu: Jugez vous-mêmes s'il est raisonnable de vous obéir plutôt qu'à Dieu: *Si justum est in conspectu Dei vos potius audire quam Deum, judicate.* *Le même.*

Act. 4

La gloire de Dieu, est d'avoir des serviteurs qui le servent avec joye, & qui trouvent leur avantage à son service.

Il est de la grandeur des Souverains, d'avoir droit de commander aux hommes de grandes choses, & d'exiger d'eux des services considerables; mais il est de la grandeur de Dieu, que ces grandes choses & ces grands services qu'il exige des hommes, non seulement ne les accablent pas par le poids de la difficulté; mais qu'elles leur deviennent aimables, & leur fassent trouver de la douceur dans leur exécution: car, comme dit Cassiodore, la gloire d'un maître aussi grand que Dieu, est d'avoir des serviteurs, qui se fassent un avantage & un bonheur particulier de le servir. *Le P. Bourdaloue, dans ses premiers Sermons, Sermon pour le 2. Dimanche de Carême.*

Ce qu'il faut faire & observer, pour être véritable serviteur de Dieu. S. Bernard. Ser. 2. in capitule Jesu-mi.

Vous voulez-vous donner tout de bon à Dieu, & sincèrement être du nombre de ses serviteurs, demande Saint Bernard? Prenez garde à ce que vous aimez, à ce que vous craignez, à ce qui vous réjouit, à ce qui vous afflige. N'aimez que Dieu, ou si vous aimez quelque autre chose, ne l'aimez que pour lui. Ne craignez que de déplaire à Dieu, ou si vous appréhendez quelque autre chose, que ce soit par rapport à lui. Ne vous réjouissez qu'en Dieu, ou si quelque autre objet vous donne de la joye, regardez-le comme un at-

trait dont il se sert pour vous attacher à lui. Ne vous affligez que de la perte de Dieu, soit par vos pechez personnels, soit par ceux de vos freres; ou si quelque autre perte vous touche, regardez-la comme une épreuve qu'il ménage, pour vous purifier; & vous unie plus intimement à lui. Par là, vous ne servirez pas deux maîtres, vous n'en aurez qu'un à qui vous sacrifierez ce que vous avez de plus cher, vos compagnies, vos amitez, vos petites commoditez, vos passions, vos douceurs mêmes. *Pris du Dictionnaire Moral, 2. Sermon sur la devotion.*

Est-il aucun maître, qui merite d'être servi comme Dieu? Il est le souverain maître de toutes choses; il est le Dieu Créateur de toutes choses; mais par-dessus tout cela, il est particulièrement, & par un titre qui lui est uniquement propre, notre Souverain, & notre Dieu. Que cela renferme d'obligations & de mysteres! *Qu'y a-t-il dans le Ciel? Qu'y a-t-il sur la terre qui soit à moi, & pour moi, si ce n'est vous, ô Dieu de mon cœur!* s'écrioit le Roi Prophete. En effet, hors Dieu, rien n'est à nous. Les richesses & les dignitez ne sont point à nous; la mort nous les ravira bientôt. Notre reputation n'est point à nous, une méchante langue peut y répandre des raches que nous n'effacerons jamais; l'honneur, le credit, le pouvoir; la santé, & tous les autres biens, dont par une erreur populaire nous nous croyons les maîtres, ne nous appartiennent pas. Qu'est-ce donc qui nous appartient? Vous seul, ô mon Dieu! qui voulez bien vous donner à nous; vous seul qui voulez bien que nous comprions sur vous comme sur notre Souverain, & notre unique Maître. Or s'il est lui seul notre Seigneur & notre Dieu, c'est lui seul que nous devons servir: car comment pourrions-nous compter sur lui, comment pourrions-nous dire qu'il est à nous, & qu'il nous appartient, si nous refusions d'être tout à lui? Il se donne à nous: quelle gloire d'avoir un tel maître? Nous devons nous donner à lui: quelle obligation de le bien servir? *Le même, dans le premier discours du service de Dieu.*

Nous appartenons à Dieu, & il est tout à nous; d'où il s'ensuit que nous lui devons tous nos services. *Psalm. 72.*

Etrange sort de ceux qui servent le monde, & qui en attendent quelque recompense! Le maître a peu de choses, le serviteur ne reçoit rien. Le monde est pauvre; que donneroit-il à ceux qui s'attachent à son service? Le monde souvent est ingrat; quand il auroit plus de biens qu'il n'en a, il oublie aisément les peines qu'on se donne, pour se le rendre favorable. Que de serviteurs mécontents! que de gens qui par d'amers, quoi qu'inutiles repentirs, regrettent leurs assiduites; & rappellent avec un triste souvenir les humiliations rebuts qu'ils ont essuyez; celui-ci auprès d'un homme puissant, de la protection duquel il se flatoit; celui-là auprès d'une miserable créature, qui s'est moquée de ses complaisances après avoir mangé son bien. Bien différent est le partage de ceux, dont la grande application est de servir Dieu. Il veut qu'on leur dise de sa part; que tout ira à leur avantage, qu'ils jouiront des fruits que leur ingénieuse vigilance à lui rendre de bons services, leur a meritez. L'affliction, la honte, le desespoir accablent l'ame de tous les mauvais serviteurs de Dieu; mais la paix, l'honneur, la gloire, sont le partage de celui qui pour plaire à ce souverain Maître, fait tout le bien qu'il est obligé de faire. *Le même.*

Le monde est un maître ingrat, qui reconnoît mal les services qu'on lui rend.

Ad Rom. 2.

Nous devons à Dieu, à plus forte raison, ce que les serviteurs doivent à leurs maîtres.

Parmi les differens devoirs, dont les serviteurs sont chargez envers leurs maîtres, on en distingue particulièrement deux, l'honneur & l'obéissance. Ils doivent l'honneur à leurs maîtres, parce qu'ils représentent la personne de Dieu: ils doivent l'obéissance à leurs maîtres, parce qu'ils sont établis de Dieu pour leur commander. Or si l'honneur & le respect sont dûs aux maîtres, parce qu'ils représentent la personne de Dieu, il faut conclure que Dieu en merite donc lui-même infiniment davantage; & si les maîtres, à cause qu'ils ont en main l'autorité de Dieu, sont en droit de se faire obéir par leurs serviteurs, il faut aussi conclure que cette autorité venant originairement de Dieu, lui donne encore plus de droit de se faire obéir, & servir. Il n'est personne qui ne convienne de ce grand principe de Religion, & des conséquences qu'on en tire: mais, ô corruption du cœur humain! il en est peu qui s'assujettissent à ces deux devoirs, peu qui adorent & qui honorent Dieu comme il veut être adoré & respecté, peu qui obéissent à Dieu, & qui soient dans la sujétion & la dépendance où ils doivent être. *Le même.*

De quelle maniere il faut servir Dieu.

Pour prendre la qualité de serviteur de Dieu, & lui rendre l'honneur qu'il merite, je voudrois qu'on l'adorât, & qu'on le servit en esprit & en verité, comme il le demande; avec un cœur humilié & contrit; avec une ame exempte de toute affection au péché; avec une intention droite & simple de sacrifier à son service tout ce qui ne peut comparir avec le respect, & l'amour qu'on lui doit. Mais beaucoup de Chrétiens font-ils dans cette disposition? Y êtes-vous vous-mêmes? Examinez-vous là-dessus, j'en appelle à votre propre témoignage. *Le même.*

Si nous ne servons Dieu de bon cœur, nous contribuons à sa gloire malgré que nous en ayons.

Qu'on prenne le parti de servir Dieu, ou qu'on se retire de son service, il n'y a que la créature qui y gagne ou qui y perde. Refuse-t-on de le servir? Il sçaura bien se glorifier dans sa Justice, par la vengeance qu'il en tirera. Le sert-on de bon cœur? On le glorifiera dans sa bonté; mais il n'en fera ni plus grand, ni plus glorieux en lui-même. Quoi qu'il arrive, dit Saint Augustin, la gloire est un bien seur à Dieu, & un domaine inaliénable. Il lui est aussi glorieux de pouvoir rendre ses ennemis misérables par la punition de leurs crimes, que de rendre ses amis éternellement heureux, par la recompense qu'il accorde à leur fidélité. Sa premiere volonté étoit, qu'on lui rendit des services qu'il eût recompensés: sa seconde volonté est, qu'on lui en rende malgré soi d'une maniere qui ne peut être que funeste à de mauvais serviteurs. Qu'on fuyé le chemin qu'il a marqué, qu'on en prenne même de contraires, on retournera toujours à lui, & jamais on ne pourra lui échapper: on voudroit se soustraire à son souverain domaine; mais que cette entreprise est vaine, & que ces efforts entraînent de malheurs! *Le même, dans ses Reflexions.*

Dieu est indépendant de nous, & de nos serviteurs.

Les maîtres & les serviteurs sont nécessaires les uns aux autres. Que seroit un serviteur pauvre, sans le bien de son maître, dont il tire sa nourriture? Mais aussi que seroit un maître, sans le secours de ses serviteurs? Cultiveroit-il seul ses terres? Se procureroit-il seul dans ses maladies, ou dans les fâcheux accidens qui lui arrivent, les remedes, & les adoucissimens dont il a besoin? Vous êtes seul, ô mon Dieu! un Souverain absolu, qui ne dé-

pendez de personne: vous êtes seul ce maître infiniment grand & liberal, qui répandez avec profusion tous les biens que vos créatures peuvent avoir: vous êtes seul ce maître plein de compassion & de tendresse, qui ne nous exposez aux miseres & aux disgrâces de la vie, qu'afin que notre pieté languissante se ranime, & que nous recourions à vous. *Le même.*

Pour bien servir Dieu, il faut se faire de la violence; mais cette violence est agréable à ceux qui le servent bien. C'est un maître jaloux de son autorité; mais c'est un maître condescendant, qui sçait en temperer la rigueur. L'engagement à son service, & ce qu'on attend de lui, si l'on s'acquitte fidelement de son devoir, est un engagement qui nourrit notre foi, qui soutient notre esperance, qui anime & augmente notre charité. Il n'en est pas de même des chaînes qui nous attachent au monde: leur pesanteur est réelle, & leur douceur n'est qu'imaginaire. Rien de plus certain que la douleur qu'elles font souffrir, & rien de plus incertain que le plaisir qu'on s'en promet. Rien de plus dur que la peine qu'on a à les porter, & rien de plus fragile que le repos qu'on y trouve. Enfin, rien de plus effectif que la misere qu'on y endure, & rien de plus seduisant que le bonheur dont on se flate. Ce sont là cependant les chaînes dont on se charge, quand on aspire aux honneurs, & aux biens du siècle. *Le même.*

Difference du service de Dieu, & du service du monde.

Voluptueux! combien es-tu abusé de croire que la volupté se trouve dans les excez? elle en est autant éloignée, que tu l'es de la felicité de la vie. Tu traînes ton malheur en tous les endroits où tu vas, & quoique tu fasses, tu ne sçauras te dérober un moment à ta conscience. Couvre, si tu veux, ta table des mets les plus delicieux; souille-toi dans tout ce que la débauche peut inventer de plus honteux, tu n'y trouveras rien qui te satisfasse; fais ce que tu voudras, tu seras toujours malheureux, tu porteras ta douleur par tout; & comme s'exprime Saint Augustin, tourne-toi de tous les côtés, comme un malade, pour trouver un peu de repos; jamais tu ne le trouveras que dans le service de Dieu, & dans la pratique de la vertu. Dieu ayant fait le cœur de l'homme pour lui seul, lui seul aussi est capable de le contenter, & de lui faire ressentir une veritable joye, & un solide plaisir. *Auteur anonyme.*

Le vrai plaisir n'est que dans la vertu, & dans le service de Dieu.

Ceux qui se représentent le joug du Seigneur rude & insupportable, ou qui s'imaginent qu'ils ne pourront vaincre les difficultez qui se rencontrent au service de Dieu, sont semblables à ces espions, qui furent envoyez pour visiter la Terre promise; étant de retour, ils firent leur rapport devant tout le peuple, & dirent qu'ils avoient vû à la verité la terre la plus fertile du monde: mais qu'à même temps ils avoient trouvé des villes, dont les fortifications étoient élevées jusqu'au Ciel, & dont les habitans étoient des monstres en grandeur, qu'ainsi c'étoit une temerité de penser à se rendre maître de ce pais, & d'en faire la conquête. C'est la figure de ceux qui pour détourner les ames du service de Dieu, & les porter à mener une vie molle en suivant les maximes du monde, leur font paroître tout difficile, tout insupportable, de fâcheuses tentations qu'il faut vaincre, des mortifications affreuses, les moindres contraintes, & les plus petites difficultez comme autant de monstres,

Difficultez imaginaires dans le service de Dieu.

monstres, ou comme des montagnes inacces-
sibles; c'est ce que leur imagination s'est for-
mé sur quelques austérites extérieures qui leur
ont fait peur. *Autre Auteur anonyme.*

Témoigna-
ge de Saint
Augustin,
& de Saint
Cyprien,
en faveur
de la dou-
ceur qu'on
goûte au
service de
Dieu.

O Seigneur! s'écrioit Saint Augustin, après
en avoir fait l'expérience, qui pourroit dire
combien je sentis de plaisir à me priver de
toutes les voluptez sensuelles, & combien je
demeurai convaincu de ce qui me paroissoit
incroyable; car en chassant de mon cœur tous
les vains amusemens du monde, vous entriez
en leur place, vous qui êtes mille fois plus
délicieux que toutes les delices du monde, &
j'éprouvai dès-lors que quand il vous plaît de
faire tomber dans une ame une goutte de
vos douceurs, vous lui rendez ameres ou in-
sippides toutes les douceurs des sens. C'est
aussi ce que le glorieux Martyr Saint Cy-
rien témoigna de lui-même écrivant à son
cher ami Donat, & lui confessant l'erreur
qui lui mettoit dans l'esprit qu'un homme ac-
coûtumé aux emplois, aux compagnies, aux
divertissemens, & à tout ce qui accompa-
gne une fortune éclatante; ne pourroit ja-
mais embrasser une vie contraire, & que tous
les desordres de la vie passée se presenteroient
en foule pour demander d'être maintenus.
Mais, ô mon Dieu! ajoûte ce Saint, aussi-tôt
que par une seconde naissance je fus devenu un
nouvel homme, la lumiere d'en haut entrant
dans mon esprit & dans mon cœur, je ne trou-
vai plus que de la facilité en ce qui m'avoit sem-
blé auparavant impossible. Ce sont des Saints
qui rendent ces témoignages à la grace, & des
Saints qui avoient été de grands pecheurs.
La grace n'a pas changé de nature depuis ce
temps-là; n'est-ce pas elle qui arrache encore
aujourd'hui au monde tant de jeunes gens,
pour les faire marcher après le Sauveur, &
se consacrer à son service, chargez de son
joug, & portant sa croix, ou qui ne leur per-
met de vivre au milieu du monde, que pour
en souffrir les persecutions? Tant de joye, tant
d'égalité, tant de constance dans la privation
de ce que le monde a de plus charmant, ne
fait-il pas l'Apologie de la grace du Sauveur,
& la condamnation de notre malice? Mais le
dégout d'une douceur si charmante, ne mar-
que-t-il pas en nous une étrange intemperie?
*Le Pere Dozenne, livre de la Divinité de JESUS-
CHRIST.*

Grand Dieu! est-ce ainsi que l'on vous
sert, ou est-ce ainsi que l'on sert le monde?
L'homme n'est-il vis & sensible que pour le
crime? & croit-il donc se dégrader en vous
servant? Son cœur si grand, si magnanime
dans la passion, n'est plus qu'un cœur abat-
tu dans la pieté: s'il sert le monde, rien ne
lui coûte, il court, il vole à l'impossible, il
se dévoué, il brûle & se consume aux pieds
de ses idoles; & devant vous, Seigneur, sa
force l'abandonne, tout son feu s'éteint, &
il semble qu'il lui suffise de vous aimer, & de
vous servir pour montrer toute sa foiblesse.
*L'Abbé Mongin, qui a remporté le prix, au ju-
gement de l'Académie Française.*

Les peines
qu'il y a à
souffrir au
service du
monde,
sont plus
grandes
que celles
qui sont
dans le
service de
Dieu.

Que ne souffrent pas ceux qui marchent
dans les voyes du peché? Quelle peine n'a
pas un Courtisan toujours attentif à poursui-
vre une grace, qui souvent lui est refusée?
Combien de mépris faut-il endurer? Com-
bien de bassesses faut-il faire? Combien de
complaisance faut-il avoir? Combien d'affi-
dité souvent même ennuyée à ceux qui la
reçoivent? Mais quand il fait un chemin si

difficile, quelle en est la recompense? les pas
en sont presque toujours inutiles, & quand
ils produisent quelque grace, le temps qu'il
en jouit est si court, qu'on peut dire avec
Saint Augustin; que ce sont des graces ste-
riles. Quels sont les soins d'un homme d'aff-
aires, qui ne songe qu'à enrichir sa famille?
Quelle peine n'y prend-il pas avant que d'y
réussir? Et quand après des fatigues infinies,
il a amassé un bien considerable, un revers
que Dieu permet souvent, pour punir l'in-
justice avec laquelle il a acquis ce bien, lui
fait voir le peu de fond qu'il y a à faire sur la
fortune, qui ne peut donner que des biens
perissables. Un homme d'étude est-il plus heu-
reux, quand animé d'un desir de gloire, il
travaille à se distinguer dans sa profession?
Il passe les jours & les nuits sur les livres, &
quelle est la recompense de tant de travaux
& de veilles? Le foible plaisir d'acquérir l'es-
time de quelques habiles gens, qui même
souvent par envie la refusent. Quels perils n'a
pas à essuyer un homme de guerre? &c. Con-
cluons donc que toutes les voyes que le siècle
nous ouvre, sont des voyes difficiles; &
quand même nous y trouverions le bien que
nous y cherchons, toutes ces fausses lueurs
d'un bonheur apparent n'empêcheroient pas
que nos travaux ne fussent steriles, parce que
Dieu n'en est pas le principe. Mais en quit-
tant les voyes du siècle, pour suivre celles de
Jesus-Christ, & pour être à son service, elles
sont non seulement plus sûres, mais encore
plus faciles, & on apprend par une heureuse
expérience, qu'il y a beaucoup plus de pei-
ne à se perdre qu'à se sauver. Oui, j'ose le
soutenir dans la chaire de verité. Un avare
a beaucoup plus de peine à amasser de l'ar-
gent; qu'il n'en a de vivre dans le détache-
ment; un orgueilleux a plus de peine à se
faire rendre des honneurs, qu'il n'en a de
pratiquer l'humilité; & se contenter de son
rang; & en un mot, il y a incomparable-
ment plus de peine à servir le monde qu'à
servir Dieu. *Le P. de la Rue, dans les Ser-
mons qui lui sont attribuez.*

Vous vous trompez, quand vous vous
imaginez que toutes les rigueurs viennent de
la vertu, & du service de Dieu; c'est de vous-
mêmes qu'elles partent: ce n'est point le calice
de Jesus-Christ qu'il faut accuser d'amertume,
dit Saint Augustin; c'est votre goût qui est
dépravé. Tout paroît amer & dégoûtant à
un pecheur malade: rendez à votre cœur le
goût que le peché lui a ôté, & vous goûterez
combien le Seigneur est doux; laissez le
monde, & vous sentirez bientôt combien le
service de Dieu est doux & agréable. Voyez
si les ames justes trouvent dans la voye du sa-
lut, & dans le service de Dieu le même dé-
goût que vous y trouvez; interrogez-les pour
sçavoir laquelle de leur condition ou de la
vôtre, est la plus digne d'envie; & ils vous
répondront qu'ils ne changeroient pas leurs
souffrances contre toutes les joyes du mon-
de, leur pauvreté contre toutes les richesses,
leurs humiliations contre toute la fausse gloire
du siècle; ils vous répondront que les jours
les plus heureux sont ceux qu'ils passent avec le
Seigneur; qu'ils sentent mille douceurs dans la
vertu & dans la retraite; tandis que vous vous
la figurez comme un joug insupportable; qu'ils
goûtent enfin mille consolations au service de
Dieu, tandis que vous n'y découvrez qu'un
barrement & que tristesse. *Le P. Massillon.*

La douleur
qu'il y a
au service
de Dieu.

Les peines
qu'il y a à
souffrir au
service du
monde,
sont plus
grandes
que celles
qui sont
dans le
service de
Dieu.

Pour goûter les joies qui sont au service de Dieu, il faut y être fidele & constant.

Les plaisirs de la terre n'ont d'aimable que les premieres impressions; si l'on pousse plus avant, l'on n'y goûte que le fiel & l'amertume: mais la vertu n'est pas de cette nature: c'est une manne cachée, il faut l'approfondir pour en goûter les saintes & aimables douceurs. Ainsi plus vous avancez dans cette voye penible en apparence, plus les consolations & les delices naissent sous vos pas: mais tandis que vous ne faites que passer du monde à la retraite, du crime à la vertu, & que vous ne demeurez pas fidele au service de Dieu, & dans la voye de la justice, vous ne goûtez plus les consolations qui y sont attachées, & que le juste y goûte. *Le même.*

Les serviteurs de Dieu ont bien de quoi se dédommager des peines qu'il y a à souffrir à son service.

Justitia Domini recte laxiscantes corda, dit le Roi Prophete. Ne croyez pas que les larmes de la penitence soient toujours ameres; le juste qui souffre & qui se fait violence, trouve toujours mille dédommagemens secrets dans le service de son Dieu. Son deuil se change en joye, ses chagrins en plaisirs. Vous ne voyez au dehors que des ronces & des épines dans le juste; mais vous ne voyez pas la grace de Dieu qui en comble de douceurs au dedans. Vous ne voyez que violence, que contrainte, qu'amertume dans la fuite du monde & de ses plaisirs; mais vous ne voyez pas les consolations secretes qui rendent au juste le commerce des hommes insupportable, dès qu'il a goûté les plaisirs qui se trouvent au service de Dieu. *Le même.*

Suite du même sujet.

Le service de Dieu a deux faces bien differentes, l'une affreuse, triste, mortifiante; l'autre douce, aimable, riante; d'un côté il n'offre que de lourds fardeaux à porter; de l'autre il nous presente une joye sainte, une paix durable, une douce liberté, une gloire solide, des richesses abondantes, & des delices secretes que le cœur de l'homme n'a jamais goûtées. Prétendre donc quele parti des serviteurs de Dieu ne renferme pas ses douceurs & ses consolations; s'imaginer qu'on ne trouve dans la pratique de la justice ni tranquillité, ni repos, ni calme; & enfin croire que le calice du Fils de Dieu soit si amer, qu'il ne renferme aucune douceur, ce n'est pas connoître la valeur de cette manne cachée, dont le Seigneur nourrit ceux qui s'attachent à son service. *Le même.*

Les peines qui sont au service du monde, sont plus grandes qu'au service de Dieu, & les travaux moins nobles.

Est-ce que le pecheur nage toujours dans les plaisirs & dans la joye? N'a-t-il pas ses inquietudes, ses soins, & ses chagrins? Ne le voit-on pas souvent pâle, triste, inquiet à la porte des Grands, à la poursuite d'un gain fordide? Malheur pour malheur, inquietude pour inquietude, ne vaut-il pas mieux prendre celle qui est sanctifiée, & qui aura sa recompense, que celle qui cause un travail sans consolation, & sans fruit? Les occupations du monde sont-elles plus nobles & plus relevées que celles des serviteurs de Dieu? On court après une grandeur qui nous fuit, au lieu de recevoir un Dieu qui nous cherche. Que fait-on ordinairement dans le monde? On déchiffre des contrats, on dispute les droits d'une terre, l'on commence, ou l'on poursuit un procès, qui ôte le repos, & ruine une maison; on demande des charges, & on souffre après d'autres dès le moment qu'on les a obtenus; on va sacrifier sa vie, c'est-à-dire, ce qu'on a de plus précieux pour la querelle d'autrui, ou pour une offense imaginaire; une femme employe la meilleure partie du jour à ranger ses ajustemens, l'autre à des

visites frivoles. Voilà les occupations des mondains. Quand les choses seroient égales d'ailleurs, oseroit-on dire qu'elles sont aussi nobles & aussi excellentes, que celles d'une ame qui sert Dieu, qui fait son devoir, & qui pratique les vertus chrétiennes? *Auteur anonyme.*

Voilà l'image des plaisirs du monde: tout est penible, amer, rebutant pour y arriver; les possède-t-on? on y trouve mille dégoûts, mille ennuis; enfin tout y coûte, & personne ne s'en plaint: une passion naît d'une autre, si vous satisfaites un desir, vous voulez encore en satisfaire un autre; un plaisir vous engage dans un autre plaisir, & votre experience même vous fait connoître que vous n'avez pas plutôt obtenu ce que vous souhaitiez, que vous formez de nouveaux projets. Quand les difficultez qu'on se forme dans la vertu, seroient réelles & veritables, devroit-on pour cela se dispenser du service de Dieu? S'il n'y avoit rien à souffrir à son service, à quel droit prétendrions-nous la recompense qu'il promet à ceux qui l'auront suivi? ... Quand il vous en devroit coûter quelque chose pour servir Dieu, seriez-vous plus que vous ne lui devez? le Ciel ne merite-t-il rien? & le monde seul merite-t-il qu'on fasse tout pour lui? Ne vous a-t-il rien coûté pour vous conformer aux maximes du monde? Ah! vous le sçavez, que tous vos biens, vos plaisirs, vos honneurs, vous ont plus coûté de maux, de peines, de confusion, que vous n'en auriez jamais essuyé dans le service de Dieu. A présent que vous êtes lassé de marcher dans ses voyes rebutantes, que vous êtes dégoûté de ses charmes trompeurs, & que vous en avez connu par vous-mêmes l'amertume, peut-il vous paroître difficile de le quitter pour Dieu? *Le P. Massillon.*

Considerons combien le service du Seigneur est doux. Le porter, c'est vouloir le bien, éviter le mal, aimer tous nos freres, n'avoir de haine pour personne, acquérir les biens éternels, ne se point laisser attirer par les biens presens & temporels: ce joug ne s'appesantit point sur le col de ceux qui s'en chargent; mais il les soulage. Nous voyons au contraire combien le joug du monde est rude & fâcheux. Le porter, c'est poursuivre des biens perissables; c'est s'attacher à tout ce qui flate; c'est vouloir s'assurer la possession stable des biens qui n'ont aucune stabilité; c'est souhaiter toujours des biens passagers, & ne vouloir point passer avec eux. Nous voyons avec combien de douceur la charité nous conduit à une vraie felicité, tandis que la cupidité nous entraîne à un malheur inevitable par des routes penibles & difficiles. Nous voyons enfin par combien de perils, les amateurs du siècle se font un chemin à un peril encore plus terrible. Le fardeau du monde est insupportable, le fardeau de Jesus-Christ est doux & leger: le fardeau de Jesus-Christ nous soulage, le fardeau du monde nous accable. *Pris de l'Homelie de Notre Saint Pere le Pape Clement XI. dans le Journal de Treux du mois de Juillet 1706.*

Un esclave du monde fondé sur le témoignage qu'il se rend de sa propre conduite, peut souvent dire en gemissant & déplorant son sort: Je sçai que par rapport au monde, j'ai fait mon devoir; mais je ne sçai pas pour cela, si le monde m'en tiendra compte; je ne sçai si le monde reconnoîtra mes services; *je*

Continuation du même sujet.

Combien le service de Dieu est doux.

Le monde est infidele à recompenser les services qu'on lui rend; mais Dieu est fidèle.

je ne sçai pas même si mes services lui ont été agréables. Pour ce qui regarde les récompenses du monde, il peut dire sans présomption, je suis seigneur de moi; mais je ne suis pas seigneur de ceux qui sont les maîtres & les distributeurs des grâces; je ne sçai pas même qu'il y en ait d'équitables. Je sçai, & je ne sçai que trop, quel est ce monde à qui je me suis malheureusement attaché, & opiniâtrément confié; mais c'est pour cela, qu'après l'avoir long-temps servi, je ne suis encore seigneur de rien, parce qu'une expérience funeste m'a appris malgré moi, & m'a convaincu, que le monde étant ce qu'il est, je n'ai pu, ni n'ai dû faire aucun fond sur lui. En effet, par ce seul principe, combien dans le monde de merites perdus? combien d'ignozes, combien d'oubliez, combien d'effacez par le temps, combien de détruits par les mauvais offices, combien d'étouffez dans la foule & dans la multitude? Je serois infini, si je voulois pousser cette induction. Mais avec Dieu nous n'avons rien de pareil à craindre, de quelque nature que soient les services que nous lui rendons, il les connoît, il les distingue, il en fait le discernement, il les pese dans la balance du sanctuaire, il en conserve le souvenir: & nous devons être seurs que nous en recevrons un jour la récompense. *Auteur moderne.*

Poit le monde nos travaux sont ordinairement inutiles, au lieu que pour Dieu rien n'est perdu.

Que ne faisons-nous pas tous les jours dans le monde pour y obtenir des grâces, que le monde est en possession de vendre bien cherement? des grâces ardemment désirées, & impatientement attendues, que l'on aperçoit enfin dès qu'on les a, ne valoir pas à beaucoup près ce qu'il en a coûté pour les avoir. Quelles peines, quelles fatigues ne supporte-t-on pas pour parvenir dans le monde à des établissemens, où l'on s'étoit figuré des avantages considérables, mais dont on commence à se desabuser, & à se dégoûter du moment qu'on y est parvenu? A quoi ne s'expose-t-on pas? Et sans y épargner sa vie, que ne risque-t-on pas pour s'acquiescer dans le monde, une gloire qui n'est qu'un phantôme, & dont on ne jouit pas long-temps sans en reconnoître la vanité & le néant? Quels empressements n'a-t-on pas, & quels mouvemens ne se donne-t-on pas, pour se procurer auprès des puissances du monde, un degré de faveur, qui souvent ne conduit à rien, & pour lequel on sacrifie son repos & sa liberté? A combien de mondains dans le Christianisme ne pourroit-on pas dire avec raison, ce que Dieu par un Prophete disoit aux Israélites, en leur faisant considerer les funestes suites de leur infidelité à son service: *Aggai I. Seminaſtis multum, & inſulſiſtis parum*: Vous avez beaucoup semé, & vous avez peu recueilli; c'est-à-dire, vous vous êtes bien tourmentez, & vous avez bien fait des efforts, il vous en a coûté bien des bassesses, & tout cela s'est terminé à une vaine & miserable fortune, qui n'a pas répondu à votre attente, & qui s'est trouvée bien au-dessous de vos intentions; parce qu'en travaillant pour le monde, & dévouez à son service, vous avez semé dans une terre ingrate, dont vous n'avez dû vous rien promettre, & qui n'a pu vous rapporter que peu de fruit: *Seminaſtis multum, & inſulſiſtis parum*. Il n'en est pas de même du service de Dieu, &c. *Le même.*

Votre conduite, Seigneur, est bien diffé-

Tome IV.

rente de celle du monde. Le monde cache le mal sous l'apparence du bien; & vous nous cachez le bien sous l'apparence du mal. Le monde ne parle que de richesses; que de grandeurs, que de plaisirs; mais il y a dans ses richesses une véritable pauvreté, dans ses plaisirs une véritable amertume; & dans ses grandeurs un véritable abaissement. Vous ne nous promettez au contraire, Seigneur, que pauvreté, amertume & tristesse, & vous nous cachez en même temps, des richesses éternelles sous cette pauvreté, les plaisirs du Ciel sous les amertumes de la terre, & la véritable grandeur, qui est celle des Saints, sous la bassesse d'un homme qui n'a point d'autre titre que celui de serviteur de tout le monde.

Auteur anonyme.

Vous le sçavez, Messieurs, & vous le pourriez mieux dire que moi, si l'on s'avance dans le monde sans de grands efforts. Vous le sçavez, vous qu'une espérance souvent trompeuse attache depuis long-temps peut-être auprès d'un maître impérieux, jaloux, chagrin, bizarre, dont vous avez essuyé déjà tant de rebuts, & dont vous supportez toutes les humeurs. Vous le sçavez, vous que votre ambition, votre fortune exposée à tant de courses sur la mer, à tant de perils dans la guerre, à tant de soins dans le ministère, ou à de si fatigantes études dans le Barreau. Y a-t-il sur la terre un état, une maison, une famille; y a-t-il presque une personne qui réussisse sans un travail pénible & assidu? Combien d'intrigues & de ressorts à remuer? Combien d'accidens & de pertes à réparer? Combien de contestations & de procès qui surviennent? Combien d'ennemis & de concurrens qui vous traversent? Combien de ménagemens nécessaires, de vûes & de revûes, de persévérance & de patience? C'est une maxime générale, qu'on ne peut parvenir à rien, ni se maintenir, sans qu'il en coûte. Y a-t-il rien de si fâcheux, de si gênant, de si pénible dans la pratique de la vertu, & dans le service de Dieu? Je conviens qu'il y a de rudes attaques à soutenir de la part des sens; que ce n'est pas une guerre aisée à finir, que celle de la chair contre l'esprit; que la religion, & la piété exige des devoirs qu'on ne peut accomplir sans peine & sans contrainte; qu'il faut s'assujettir quelquefois à des choses rebutantes, se priver des choses les plus conformes à nos inclinations: mais compte-t-on pour rien l'opération de la grace, qui adoucit ce joug, & qui rend ce fardeau plus léger, & qui fait même trouver de la douceur dans les travaux qui nous paroissent les moins supportables? N'est-ce pas ce que nous entendons dire tous les jours aux personnes qui paroissent les plus contraires à la piété, & qui s'en formoient une image plus affreuse? Dès que Dieu les a touchés, & qu'ils se sont mis en état de suivre la voix de Dieu, qui les appelle à son service, ils en goûtent bientôt la douceur; ils sont surpris de leurs vaines imaginations, & des chimeres qu'ils se faisoient: *Quam suave mihi subito factum est carere suavitatibus! Et quas amittere meus fuerat, jam dimittere gaudium erat*, dit Saint Augustin. Je ne l'eusse jamais crû; mais quel plaisir est-ce tout d'un coup pour moi, de me priver de tous les plaisirs? Et nous voyons qu'à mesure que Dieu s'insinue dans leur cœur, le monde, & toutes les bagatelles qui les amusoient, perdent pour eux leur

Conduite de Dieu envers les serviteurs; bien différente de celle du monde envers les siens.

Le joug & le service de Dieu est plus doux que celui du monde.

agréments. *Le Pere Giroult, Sermon sur la douceur du service de Dieu.*

Plus l'on avance dans la vertu, & dans le service de Dieu, plus on en goûte la douceur.

Plus on avance dans la sainteté, & dans le service de Dieu, plus on en goûte la douceur, plus on devient maître de soi-même, & l'on s'affermir dans le repos. Tantôt ce sont des écoulemens de la grace, laquelle survient, ou comme une rosée agréable, qui s'infinuë doucement & qui penetre, ou comme une pluie abondante, qui se répand à grands flots, & qui inonde. Dieu donne à l'esprit certaines lumieres, qui en chassent tous les nuages, & qui y portent la serenité. Il fait naître dans le cœur certains mouvemens qui le flatent & qui le ravissent. Ce n'est pas toujours, ni à tous momens; mais, comme un bon jour en fait passer plusieurs mauvais, un moment de ces goûts interieurs soutient une ame durant des semaines & des mois entiers... Le monde a beau traiter tout cela de chimeres: ces douceurs sont veritables... O que l'esprit de Dieu est doux! Et que vous êtes bon, ô Dieu d'Israël, s'écrie le Prophete Royal, à ceux qui vous cherchent en verité!... Vous m'avez dilaté le cœur, ô mon Dieu; vous m'avez rempli de consolation; & j'ai couru dans la voye de vos commandemens avec une sainte allegresse. C'est ainsi que le Roi Prophete s'en expliquoit. *Le même.*

On voit peu de personnes contentes au service du monde.

Il est vrai que dans le monde on voit des personnes dans une florissante fortune, & qui sont recompensez même au-delà de leurs merites; mais en voit-on de contents? Ils regorgent de biens & d'honneurs, je le veux, & il semble que le monde se soit épuisé pour les élever à une prosperité complete. Mais cependant leur cœur est-il satisfait? Ne desirent-ils plus rien? Se croient-ils heureux? Et dans leurs prosperitez mêmes, dans ce bonheur apparent, trouvent-ils en effet leur felicité? N'est-ce pas au contraire, dit Saint Chrysostome, dans ces fortes d'états, qu'il est plus rare, ou plutôt moins possible de la trouver? N'est-ce pas dans les grandes fortunes que se trouvent les grands chagrins? Et qui pourroit dire le nombre de ceux qui n'y sont parvenus, que pour être plus malheureux, & pour le sentir plus vivement? Le monde n'avoit pourtant rien épargné pour contenter leur ambition, & pour les combler de ses faveurs; mais en même temps le monde n'avoit pas manqué de mêler parmi ces faveurs, des semences d'amertume, qui en étoient inseparables, & qui devoient bientôt produire des fruits de douleur. Le monde en les rendant puissans & opulens, leur avoit donné tout ce qui étoit de son ressort; mais il n'avoit pu leur donner ce rassasiement, cette paix du cœur, sans quoi, ni l'opulence, ni la puissance n'empêchoient pas que leur état ne fût un état affligeant. Quelque heureux qu'ils parussent, combien leur manquoit-il de choses pour l'être? Vous me direz, qu'ils ne devoient s'en prendre qu'à eux-mêmes, puis qu'ils n'étoient malheureux, que parce qu'ils étoient insatiables. Mais moi je réponds, pourquoi étoient-ils encore insatiables, sinon, ajoute Saint Chrysostome, parce que c'est une verité reconnue, constante, & éternelle, que jamais les faveurs du monde ne peuvent rassasier le cœur humain. *Le même.*

Joye & bonheur anticipé

Combien de fois, Seigneur, m'est-il arrivé de goûter avec abondance les consolations celestes, dont vous êtes la source, &

qui sont déjà sur la terre un paradis anticipé? Combien de fois rempli de vous, ai-je méprisé tout le reste, & compté le monde pour rien? Vous bannissiez de mon cœur les vains plaisirs; mais pour empêcher que mon cœur ne les regrettât, vous y entriez à leur place, dit Saint Augustin de lui-même: *Et intrabas pro eis.* Et déjà, Seigneur, la privation de ces plaisirs étoit pour moi plus delicieuse, que n'en auroit jamais été, ni n'auroit pu être la possession. Or si dans ce lieu de bannissement & d'exil, où je ne vous vois qu'à travers le sombre voile de la foi, vous remplissez déjà mon cœur; que sera-ce dans cette bienheureuse patrie, où je vous verrai face à face: *Quid erit in patria, si tanta est copia delectationis in via?* Si en vertu de la profession que j'ai faite, quand j'ai quitté le monde pour m'attacher à votre service, je me tiens déjà si riche de votre pauvreté; que sera-ce, & que dois-je esperer des richesses de votre sainte demeure? *Qualem me facturus es de divitiis tuis, quem divitem jam facis de paupertate tua?* *Le même.*

d'une ame qui est toute à Dieu.

Aug. l. II. Confess. c. 1.

Il n'y a rien sur quoi l'on se forme de plus fausses idées, que sur la pieté & le service de Dieu. On croit qu'il faut quitter tout, dès qu'on prend le parti de servir Dieu; qu'il faut se confiner dans le fond d'une solitude, & mener une vie tout-à-fait retirée & inconnue. Il y a des ames que Dieu appelle à ce degré de perfection: & ce sont des vocations particulieres, qu'il ne manque point d'adoucir, & qu'il sçait bien assaisonner, lorsqu'il les donne. Mais ce n'est pas à tousjours, Chrétiens, ce que nous vous demandons, quand nous vous parlons du service de Dieu. L'Evangile vous défend-il de veiller à la conservation de vos biens, de travailler même à les accroître par des voyes permises, & avec un soin moderé? L'Evangile vous défend-il de pourvoir à votre famille, de placer vos enfans, de recueillir les fruits de vos terres, ou de soutenir votre dignité avec honneur, & selon les regles de la justice? L'Evangile vous défend-il de vous rendre les uns aux autres les devoirs ordinaires de la vie civile, de voir vos parens, de ménager vos amis, de s'entretenir, de converser, pourvu que vous vous renfermiez dans l'espace du temps qui y peut être employé? L'Evangile vous fait-il un crime d'une recreation honnête? Dieu ne condamne point tout cela; ce qu'il veut donc que vous retranchiez, c'est l'excès. *Le même, Sermon sur ce sujet.*

On ne trouve de veritable contentement que dans Dieu.

Biens, honneurs, plaisirs, tout nous charme; Dieu seul n'a point d'attraits pour nous. Cependant, où peut-on trouver un veritable plaisir qu'en Dieu seul? Vous nous avez faits pour vous, Seigneur, disoit Saint Augustin, & notre cœur sera toujours dans l'agitation, & dans l'inquietude jusqu'à ce qu'il se repose en vous. Ne l'avons-nous pas expérimenté mille fois à l'égard des choses que nous avons le plus passionnément souhaitées? A-t-on été content quand on les a obtenues? n'a-ce pas été bien souvent assez d'en jouir pour en avoir du dégoût, & pour les mépriser? Nous avons beau nous étourdir pour errer avec moins de crainte; ce dégoût même, cette inquietude interieure est une voix secreta, qui nous dit que nous ne sommes pas faits pour les créatures; qu'il n'y a que vanité, qu'amusement, & qu'affliction d'esprit sur la terre, & que nous ne sommes faits

que pour Dieu. *Le P. Croiset, dans ses Retraites, pour un jour de chaque mois, Tome 1.*

Dévouement au service de Dieu. *Psal. 76.*

C'en est fait, Seigneur, je ne partage plus mon cœur, vous ne m'avez fait que pour vous, je serai désormais tout à vous : *Dixi nunc capi, hac mutatio dextera Excelli.* C'est à votre miséricorde que je dois ce changement; je commence tard de vous servir, il est vrai; mais enfin, vous ne laissez pas d'agréer le service de ceux qui ne sont venus qu'à la onzième heure; j'espère qu'avec le secours de votre grace, ma ferveur & ma fidélité vous dédommageront en partie de mes infidélités passées, & quelque part, & en quelque temps que je meure, j'aurai du moins la consolation d'avoir commencé à vous servir. *Le même.*

La facilité qu'il y a de servir Dieu.

La bonté d'une action pour le service de Dieu, prise en elle-même, la rend aisée. La preuve en est au fond de vos cœurs; quels remords, quelles allarmes le cœur ne sent-il pas, lorsque l'injustice connue d'une action, luit à notre esprit, & trouble ensuite notre cœur. La grace, la raison, tout combat contre le pecheur. La raison lui fait comprendre la honte de son crime; elle lui représente l'injustice de son procédé, les suites honteuses de son déreglement. La grace de son côté, les jugemens & les vengeances de Dieu; quel sujet de troubles & d'agitations pour lui? Mais au contraire dès-là qu'une action est bonne, vertueuse, un cœur s'y porte avec je ne sçai quel plaisir. Plus de soulevemens intérieurs, plus de craintes, plus de remords. Jugez-en, Messieurs, par les intervalles de piété que vous avez senti de temps à autre. N'est-il pas vrai que la vertu alors ne vous coûtoit rien? la rectitude de vos actions étoit pour vous un sujet de consolation, qui vous tenoit lieu de plaisir. *Le P. Carrou, dans un Sermon manuscrit.*

Pour être véritable serviteur de Dieu, il faut haïr le monde.

Matt. 6.

Il y a deux maîtres sur la terre qui semblent contester à qui aura l'homme à son service; sçavoir Dieu, & le Prince du monde. Il faut être esclave nécessairement de l'un ou de l'autre; car il est impossible de n'être à aucun des deux, ou d'être tout ensemble à tous les deux. Or comment se conduisent les véritables Chrétiens à l'égard de ces deux maîtres? Ecoutez là-dessus le Fils de Dieu: *Unum odio habebit.* Il haïra l'un qui est le démon, qu'il appelle lui-même le Prince du monde: de sorte que nous voyons par le témoignage du Sauveur, qu'il faut prendre Dieu pour maître, l'aimer & le servir; & que pour marque qu'on l'aime sincèrement, c'est qu'on est attaché à son service. Ainsi, voulez-vous voir si vous êtes vraiment Chrétien & serviteur de Dieu; voyez dans le fond de votre cœur, si vous l'aimez. Que si vous l'aimez, vous haïrez sans doute le monde, qui est son ennemi; car celui qui aime une personne, aime tous ceux qui l'aiment, & haït tous ceux qui la haïssent. Voilà ce qui trompe une infinité de personnes: on s'imagine, ou qu'étant plein de l'amour du monde, ou que se dégageant seulement de quelque commerce visiblement mauvais, qu'on avoit avec lui, on sert vraiment Dieu. C'est un abus, selon l'Evangile. Non seulement on ne doit pas l'aimer, mais on le doit fuir, on le doit mépriser, on le doit haïr: *Unum odio habebit, & alterum diliget.* C'est ce que veut dire le Prophète Royal; si vous aimez le Seigneur, haïssiez le mal, haïssiez l'auteur du mal, le Prince du monde;

Tome IV.

qui est son ennemi. *Livre intitulé: Instruction Chrétienne, pour le quatorzième Dimanche après la Pentecôte.*

La première & la plus illustre de vos qualités, c'est d'être comme David, les serveurs de Dieu: qualité dominante, que vous devez avoir à toute heure devant les yeux, pour sçavoir si vous répondez aux obligations dont elle vous charge. Qualité que vous devez prendre seule, comme Jonas, pour la marque de votre engagement, pour l'ame de vos actions, pour la règle de vos occupations & de votre conduite. Ce Prophète ayant trouvé un vaisseau qui faisoit voile à Tharse, y entra avec plusieurs autres; le Pilote qui ne le connoissoit point, lui demanda, que faites-vous? de quel pays êtes-vous? ou allez-vous? Je suis serviteur de Dieu, répondit Jonas; mon emploi est de le reverer & de le servir: *Servus Dei ego sum, & Deum celi ego colo.* Admirable réponse! & digne d'un grand Prophète; car c'est comme s'il eût dit: toute ma profession, tout mon exercice, toutes mes qualités ne consistent qu'en ce point. Dans quelque pais que je sois, j'y trouve Dieu, & je le sers: dans quelque contrée du monde que j'aille, mon Dieu y est, & je m'applique à lui rendre mes hommages; quelque ouvrage que je fasse, je le fais pour Dieu; & dans la vue de lui plaire. *Pris des Discours Moraux, Tome 8.*

C'est notre gloire & notre plus noble qualité d'être serveurs de Dieu.

Jona 1.

Qu'est-ce à votre avis être serviteur de Dieu, & le servir comme il veut qu'on le serve? C'est préférer son service à tout autre service; ne servir aucun maître, ne s'attacher à aucun objet, que par rapport à lui, qu'au-dessous de lui, que dépendamment de lui, & par ses ordres. Il ne nous défend pas de servir les créatures, de nous acquitter de nos fonctions & de nos emplois: au contraire, il nous commande d'y être fideles; mais il veut, dit S. Augustin, que nous leur rendions un service inférieur au sien, sans le faire entrer en comparaison avec cette entière servitude que nous lui devons. C'est renoncer entièrement & absolument à tout autre service, quand il est incompatible avec le sien; c'est s'exposer à souffrir les dernières persécutions des hommes, plutôt que de condescendre à leurs mauvaises volontés; c'est distinguer dans les commandemens qu'ils nous font, & dans ceux que Dieu nous fait, le différent pouvoir de ces différens maîtres, afin d'apprehender d'offenser celui qui est le plus grand, & qui a plus de droit sur nous. On aime & on sert les maîtres par intérêt, les amis par inclination, les bienfaiteurs par reconnaissance, les Rois par un principe de justice & de conscience, comme parle S. Paul. Or Dieu est le plus généreux de tous les maîtres, le plus fidele de tous les amis, le plus liberal de tous les bienfaiteurs, le plus grand de tous les Rois; par conséquent, si nous servons avec tant d'empressement & de zèle les créatures, qui n'ont que quelques bonnes qualités qui nous attachent à elles, quel plaisir ne devons-nous pas nous faire de servir le Créateur qui les renferme toutes? *Les mêmes.*

Ce que c'est qu'être serviteur de Dieu, & comment on doit en remplir les devoirs.

Ecoutez les tristes paroles que le Sage met en la bouche des reprouvés, qui les prononceront pendant toute l'éternité malheureuse avec de si lugubres accens: *Ambulavimus vias difficiles, lassati sumus in via iniquitatis.* Infortunez que nous sommes! nous nous sommes lassés dans la voye de l'iniquité au service du monde, après avoir quitté le service de Dieu;

Plaintes des reprouvés sur les péchés qu'ils ont souffertes sans fruit au service du monde. *Sap. 5.*

l'ii z

nous a vons beaucoup travaillé, & nous avons souffert mille maux véritables pour acquérir quelques biens imaginaires. En vain nous avons tâché de contenter nos passions, tous nos efforts se sont réduits en fumée; d'une peine nous sommes entrez dans une plus grande, & après nous être donné mille tourmens pour exécuter nos injustes desseins, il ne nous reste que des supplices, qui ne finiront jamais. *M. de la Volpilliere, Tome 2. de ses Sermons.*

On ne peut servir deux maîtres tout à la fois, Dieu & le monde.

L'une des plus dangereuses, & cependant des plus ordinaires illusions du siècle, est celle de la plupart des Chrétiens, qui conservant encore au dehors quelques sentimens de Religion, croyent, pour ne point tomber dans un entier relâchement, pouvoir composer avec Dieu, en lui donnant une simple préférence de superiorité, & d'estime dans leur esprit au-dessus du monde, servir en même temps ces deux maîtres. Prévenus de cette fatale erreur, ils se font une morale au goût de leurs passions: ils ne veulent pas entièrement quitter le service de Dieu; mais ils ne veulent pas aussi abandonner tout-à-fait celui du monde. Ils viennent à l'Eglise, ils fréquentent les Sacremens, ils font quelques prières & quelques aumônes; mais ils conservent toujours un secret attachement aux créatures, & se livrent sans scrupule à tous les objets, vers lesquels leurs affections déréglées se portent: méprisent-ils le monde par un certain endroit, qui ne flate pas leur cupidité; ils croyent pour se dédommager de ce prétendu mépris, pouvoir l'aimer en d'autres choses; penitens, mais sans se faire violence; humbles, mais sans humilier; devots, mais sans renoncer à leur amour propre; temperans par bienfaisance; zelez par vanité; ardens quand il faut servir Dieu; plus ardens quand il faut servir le monde, par une alternative de vices & de vertus; par un flux & reflux perpétuel de bonnes & de mauvaises actions. *Pris de l'Auteur des Ser. Mor. Tome 8.*

Nulle affaire ne nous peut dispenser de servir Dieu: & c'est une vaine excuse de les alleguer.

Je demande ici à tous ceux qui nous opposent leurs grands emplois, & leurs occupations continuelles, pour s'exempter du service de Dieu; je leur demande, dis-je, si tous ces emplois les empêchent de s'appliquer à une infinité de choses, qui ne sont d'aucune nécessité dans la vie? Les visites, les conversations inutiles, les livres profanes, les nouvelles du temps, le jeu, tous les plaisirs en un mot, ne trouvent-ils pas quelquefois leur place parmi ce grand nombre d'affaires? Ils sont libres pour tout ce qui peut flater la cupidité, & ils ne le sont jamais pour ce qui peut édifier la charité: ils ont du temps pour servir le monde, & ils n'en ont point pour servir Dieu. Où est la raison, où est le bon sens, mais où est la prudence?... Je ne vois point de raison de ceci, si ce n'est qu'on n'est pas persuadé de la nécessité ou de l'extrême importance qu'il y a de servir Dieu. On croit que la Religion n'est qu'une profession particulière, comme toutes les autres, & qu'elle ne regarde que les gens d'Eglise, ou ceux qui n'ont point d'autre emploi dans la vie; on se flate du moins, que Dieu n'exige autre chose de nous, que de satisfaire à nos devoirs particuliers, chacun dans sa condition & dans son état: & sur ce fondement, la plupart des gens se font une seule Religion de leur seule profession; les uns de bien faire leur cour; les autres leur charge; ceux-ci leur commerce: ce qui est une étrange erreur; puisque la Religion est composée de deux sortes de devoirs; des devoirs parti-

culiers qui sont differens, & des devoirs généraux, qui sont communs à tous les Chrétiens. Ces deux sortes de devoirs & de vocation, sont tellement liez l'un à l'autre, qu'il est impossible d'accomplir la volonté de Dieu, sans les accomplir tous deux. Car s'il n'est pas permis, sous prétexte du service de Dieu, de négliger entièrement les devoirs de notre vocation particulière, il est encore moins permis, sous prétexte des affaires du monde, de négliger les devoirs de notre vocation générale. Il faut qu'il y ait du temps pour tous les deux; & en tout cas, l'un doit céder à l'autre. Vous jugez bien qu'il y a bien plus de raison & de justice, de prendre sur notre vocation particulière ce peu de temps que nous lui devons, que de l'ôter à Dieu pour nos affaires temporelles. *Monsieur de Saint Martin, Sermon sur le 4. Dimanche de Carême.*

Si vous demandiez, ô mon Dieu! pour votre service & pour notre salut, ce que le monde exige de ses serviteurs, il nous paroîtroit impossible. La vie d'un Courtisan, qui paroît plus agréable que celle qui se passe à la guerre, est-elle dans le fond moins incommode? Renoncer à sa liberté sans en avoir fait vœu; contraindre toujours ses passions sans pouvoir les vaincre, & sans vouloir les mortifier; ne dire jamais ce qu'on pense, ne faire jamais ce qu'on veut, n'oser aimer ce qu'on doit, blâmer ce qu'on estime, louer ce qu'on méprise, se soumettre à tout le monde, & vouloir être au-dessus de tous; souffrir des injures sans oser s'en plaindre, & sans vouloir les pardonner, mourir de chagrin, paroître content, flater tous les gens, se défier de tous, craindre toujours, espérer peu, hasarder beaucoup, n'obtenir rien; n'est-ce pas la vie d'un Courtisan? Et Dieu nous demande-t-il rien de si difficile? Dieu demande-t-il des devoirs aussi gênans, des assiduez aussi grandes, des assujettissemens aussi pénibles, une obéissance aussi aveugle que le monde les exige de ses partisans? Tout ce qu'il nous demande se réduit à l'aimer de tout notre cœur, & notre prochain comme nous-mêmes: *Qui diligit, legem implevit.* Quoi de moins difficile? Ce que souffre un soldat, ce que fait un Courtisan pour le monde, est votre condamnation, ô vous qui ne voulez rien faire, ni rien souffrir pour Dieu. *Le P. Neveu, Tome 3. de ses Reflexions Chrétiennes.*

Il est moins pénible de servir Dieu, que de servir le monde.

Ad Rom. 13.

Quel sensible regret n'aura-t-on pas à la mort, de n'avoir pas servi Dieu? Y avoit-il quelque chose qui dût entrer en concurrence avec un Dieu? quelle raison avois-je de ne le pas aimer? quelle raison n'avois-je pas de l'aimer de tout mon cœur? qu'est-ce qui me rebutoit de son service? Mais avois-je deux maîtres, pour délibérer lequel des deux je devois servir? & quand il y en auroit eu deux, à qui devois-je la préférence? Celui-là est bien malheureux, à qui un Dieu ne suffit pas. A qui dois-je la vie, & qui est mort pour moi? de qui puis-je attendre une éternité bienheureuse, & qui peut me condamner à un supplice éternel? O Dieu! je n'ignorois rien de tout cela, & je me suis fait un autre maître... Mais au service de qui ai-je passé mes jours? au service du monde; c'est-à-dire, d'une multitude de gens oisifs, vains, étourdis, la plupart libertins, presque tous sans mérite. Leurs bizarres idées m'ont tenu lieu de loix. Quelle attention pour n'en point violer! quelle contrainte pour ne pas

Regret qu'on aura à la mort, de n'avoir pas servi Dieu.

déplaire ! Le P. Croiset, Tome 2. des Retraites pour un jour de chaque mois.

Le service du monde n'adoucit pas le joug de Jésus-Christ, mais le rend insupportable.

Le joug du Seigneur nous paroît fâcheux, quand il est seul, & nous croyons pouvoir l'adoucir en prenant encore celui du monde, comme si un fardeau ajouté à un autre fardeau étoit capable d'en diminuer le poids. D'ailleurs le joug du monde est honteux, & de plus il y a du danger à le porter. Or nous nous persuadons qu'en donnant à Dieu une partie de nos soins, nous nous sauverons aisément & de cette infamie & de ce peril. Nous nous trompons, il est certain que le service de Dieu, lequel est si doux, lorsqu'on s'y donne tout entier, devient insupportable à qui veut encore dépendre du monde en quelque chose, & il n'y a personne à qui il soit & moins honnête, & plus dangereux de servir ce monde, qu'à ceux qui font profession d'être en quelque sorte à Jésus-Christ. Le P. de la Colombiere, Sermon 58.

Le tour de l'homme ne peut être satisfait d'un bien etc.

Quelque récompense que le monde nous donne pour nos services, cela ne nous satisfait point; nous prétendons toujours quelque chose de plus. C'étoit pour Rachel qu'on avoit sacrifié sept années de service, & il se trouve enfin qu'on n'a que Lia. C'est pourquoi le desir bien loin de s'éteindre, se rallume plus que jamais; au lieu de songer au repos, il faut s'exposer à de nouvelles fatigues, pour avoir ce qu'on aime; & ainsi le cœur passe d'un desir à un autre, d'un bien à un autre bien, cherchant vainement son Créateur; se dégoûtant de tout ce qu'il a, n'estimant que ce qu'il n'a pas; parce qu'il sent fort bien, que tout ce qu'il a est borné, & qu'il ne voit pas ce que qu'il veut avoir, l'est encore. Le même.

Celui qui quitte le service de Dieu, est comparé à l'enfant prodigue.

Un homme, dit l'Evangile, avoit deux fils: le plus jeune dit à son pere, mon pere donnez-moi ma legitime; & le pere y consent. Quel sujet avoit ce jeune homme de quitter son pere? Nourri délicieusement, servi par un grand nombre de domestiques, cheri, respecté, il vivoit dans l'abondance, & sans souci, dans la maison de son pere; on prévenoit les plus petits besoins, tout concouroit à le rendre heureux & tranquille, & l'esperance d'un riche heritage mettoit le comble à sa félicité; lorsque par un caprice insensé, il renonce à tous ces avantages; & ennuyé d'une dépendance, qui faisoit tout son bonheur, il quitte la maison de son pere, & veut être seul l'ouvrier de sa fortune, & de son sort. Ainsi agit le pecheur; las d'être trop heureux au service de Dieu, il s'ennuye de mener une vie réglée, une trop longue tranquillité le dégoûte, il croit trouver dans le trouble un plaisir d'un nouveau goût. Quel sujet à ce pecheur de se plaindre de Dieu, lors qu'il renonce à son service. Fut-il jamais un meilleur pere? fut-il jamais un maître plus digne de nous commander? Voilà cependant celui qu'on s'ennuye de servir & d'aimer. Le P. Croiset, second Tome de ses Retraites.

Quand on quitte le service de Dieu, on donne bientôt dans tous les excès de la débauche.

On ne s'éloigne jamais de Dieu, qu'on ne s'égare bien loin; le premier pas est un naufrage; l'ame qui n'est créée que pour Dieu, ne peut trouver son repos & sa félicité qu'en lui; on est bientôt entraîné par le torrent, dès qu'on ne se tient plus à cette pierre ferme & immobile; la descente est rapide, le penchant est violent, dès qu'on a fait le premier pas, on ne marche plus, on court, on se précipite dans l'abîme... Les personnes qui ont été les plus pieuses, si elles viennent à le perver-

Tome IV.

tir, & à quitter le service de Dieu, donnent dans de plus grands excès; on oublie Dieu, on s'oublie soi-même; la foi s'éteint, la raison s'affoiblit, la seule passion regne; & quels desordres ne cause-t-elle pas dans une ame, quand elle y a établi son empire! Une personne religieuse se dégoûte-t-elle de son état, se dément-elle de sa profession, s'éloigne-t-elle de Dieu par une vie peu régulière? quels égaremens, grand Dieu, en peu de jours! l'aveuglement, l'insensibilité, l'abandon, suivent de près les premiers desordres: *Abiit in Luc. 151 regionem longinquam*; comme il est dit de l'Enfant prodigue. On se trouve bien éloigné du Seigneur, quoi qu'on reste encore dans sa maison; délicatesse de conscience, ferveur, sentimens de piété, tout s'éteint. A l'oubli de Dieu, succede l'insensibilité, & à l'insensibilité, l'endurcissement: *Ecce qui elongant se a te, peribunt*. Que devient-on, & que peut-on devenir, quand on s'éloigne de la source de tous les biens? Le même.

Luc. 151

Quelles inquiétudes d'une vie tumultueuse? Quelles alarmes d'une fortune chancelante? Jamais austerité de vie n'exigea de si durs, ni de si continuel travaux, des plus austeres Penitens: Il n'est pas jusqu'aux divertissemens qui ne coûtent; les plaisirs des mondains ne sont pas la plus paisible partie de leur vie; & le vice, en se permettant tout, est-il plus tranquille que la vertu, lorsqu'elle est la plus sévère, & qu'elle ne s'accorde rien? Quand dira-t-on du monde, ce que l'on dit de Dieu, qu'il y a trop de peine à son service, & qu'il en coûte trop d'être mondain? Quand, rebuté par de si réelles, & toujours plus infructueuses difficultez, s'aviserait-on de secouer ce joug pesant, pour servir un meilleur maître, qui merite tout & exige si peu; qui adoucit toutes nos peines, & qui récompense au centuple le peu qu'il exige. Il y a de la peine au service de Dieu: Hé, Seigneur! trouveriez-vous beaucoup de serviteurs, si pour vous plaire il falloit essuyer & souffrir tout ce que le monde exige des mondains? Le même, premier Tome de ses Reflexions.

Suite de même tit. jet.

Il y a, dites-vous, de la peine au service de Dieu: & qui vous a dit que cette peine vient de la loi de Dieu, & de la qualité des choses qu'il vous demande? Ces difficultez qu'on attribue injustement à la vertu chrétienne, viennent de notre cœur, elles naissent dans notre fond. La loi du Seigneur est trop raisonnable, pour n'être pas aisée; mais un malade trouve tout poids trop pesant. Le cœur est corrompu par le vice; il n'est pas surprenant, qu'il n'ait pas du goût pour la vertu. Tout paroît difficile dans les voyes de Dieu, parce que tout ce qui se presente est nouveau, à qui a toujours suivi une route opposée. Ce ne sont point les choses que Dieu demande qu'il faut changer, c'est notre cœur. Quand nous aurons repris sur les sens ce que nous leur avons laissé gagner; ce qui nous fait maintenant horreur, sera nos delices. Ne disons plus, la vertu est difficile; mais disons, les passions vicieuses que j'ai nourries, les perverses maximes du monde que j'ai suivies, les mauvaises habitudes que j'ai prises, me rendent la vertu difficile. Le même.

La difficulté que nous sentons au service de Dieu, vient de nous, & non pas de ce que Dieu demande de nous.

La vertu, toute austere qu'elle paroisse, fait goûter de véritables plaisirs; & il n'y a de bonheur parfait en ce monde, que pour les gens de bien qui servent Dieu fidelement. Dût-on marcher dans un desert, on n'en est

Dieu seait le moyen d'adoucir toutes les peines qu'il y a à son service.

fuyera point les ardeurs ni les sécheresses; le maître qu'on sert manque-t-il de moyens pour rendre son service doux & aisé? La vertu chrétienne ne dût-elle habiter que dans la plus sterile solitude, Dieu sçait y faire descendre la manne du Ciel pour ses serviteurs. Il sçait faire sortir des rochers, des sources d'eau vive. Les sables brûlans, les sentiers les plus raboteux, les antrès, & les fournaïses même; tout peut fournir à leur rafraîchissement. Enfin, tout est doux, rien ne coûte à qui aime véritablement Dieu. *Le même.*

Ce qui arrête la plupart des personnes dans le chemin de la vertu, c'est un manque de fidélité, de sincérité, & de droiture au service de Dieu. Certains petits attachemens, certains liens qu'on ne rompt jamais, & qu'on ne veut pas même rompre; un certain fond d'amour propre, qui se déguise toujours sous le prétexte spécieux de bon sens, de modération, d'honnêteté, de prudence. Un orgueil secret qui gêne, qui corrompt les meilleures actions: enfin, un ménagement éternel avec un Dieu qui veut tout notre cœur, qui ne peut pas même se contenter de moins, puisque le moindre partage le deshonne. . . Que de retours sur soi-même; mais des retours qui ne servent qu'à lasser & à retarder. Dès qu'on regarde derrière soi dans la voye de la perfection, on devient peu propre pour le royaume de Dieu, on se décourage. Dieu veut être servi avec une simplicité de motifs, avec une droiture de cœur, sans quoi la piété la plus apparente n'est souvent qu'un spécieux amusement, qui ne sert qu'à nourrir l'ame dans de grossières imperfections. Projets, propos, tout se réduit en vœux & en idées; une certaine ostentation de piété en soutient les dehors pendant quelque temps; mais tout édifice bâti sur un sable mouvant, s'éboule tôt ou tard; la multiplicité des soutiens étrangers sert de peu, si le fondement n'est pas solide. Quand on cherche Dieu avec droiture, & avec simplicité, on le trouve. Tous ces détours de l'amour propre, sont de vrais égaremens. *Le même.*

Avez-vous pris le parti de servir Dieu sans ménagement, & sans réserve, dit l'Ecclesiastique, attendez-vous à beaucoup de rudes épreuves; & c'est parce qu'on ne s'y attend pas assez, qu'on les sent un peu trop. Mais on a tort de regarder ces peines qu'on trouve dans la voye de la perfection, comme des obstacles fâcheux, qui rendent le chemin plus mauvais; ce sont des épines qui servent de hayes, & qui écartent tout ce qui est ennemi, & qui peut nuire. C'est une chose étrange: chacun croit être en droit d'exercer la vertu d'un homme de bien. Fait-on profession de piété; il n'est pas jusqu'au plus vil de ces sortes de censeurs, qui n'ose prendre la liberté de mettre votre vertu à l'épreuve. On pèse toutes vos paroles; on examine sans miséricorde toutes vos actions; on interprete vos intentions; on se fait même juge de vos pensées: & tandis qu'on dissimule les défauts des gens imparfaits, & peu réguliers, on relève tout, on ne pardonne rien à une personne devote. *Le même.*

Quel plaisir d'être au service d'un si grand maître! & qui se repent jamais de l'avoir servi! en dût-il coûter la vie, comme à tant de Martyrs, qui sont à présent l'objet de notre veneration & de nos vœux; y auroit-il à

délibérer? Helas, Seigneur! vous n'en exigez pas tant, vous demandez plutôt mon cœur que mon sang; ce cœur que je donne, que je prodigue à tout autre, & que je ne refuse qu'à vous. Certainement à voir la peine qu'on a à se déclarer pour serviteur de Dieu, on diroit qu'il n'y a rien à gagner à suivre son parti, qu'il y a même beaucoup à perdre. Tout fait peur, tout arrête, tant on a peu d'idée du bonheur de la vie chrétienne; on craint de passer pour devot, on a honte de l'être; & tandis que les mondains se déclarent hautement pour impies, & font gloire de suivre les maximes du monde, les Chrétiens rougissent de l'Évangile. *Le même, second Tome de ses Re- traites.*

Croit-on que Jesus-Christ soit notre Dieu & notre maître? qu'il n'est point d'autre voye pour aller au Ciel, que celle qu'il nous a montrée; que nul n'y est reçu, s'il n'est de son parti; que pour être sauvé il faut le suivre? & si l'on croit ces veritez, comment peut-on délibérer sur le parti qu'on a à prendre? Comment le monde peut-il partager avec Dieu nos vœux? comment peut-il faire un parti? A qui devons-nous l'être? qui nous rachetez? & qui est-ce qui doit être l'arbitre de notre sort éternel? Est-ce ce monde, dont on suit si servilement les maximes, & à qui on craint tant de déplaire? est-ce l'ennemi de notre salut, qui engage tant de gens dans sa revolte? & si Jesus-Christ seul est notre Créateur, notre Redempteur, notre Roi, notre Juge, pourquoi servir un autre maître que lui? *Uquequò claudicatis in duas partes,* disoit autrefois le Prophete Elie à tout le peuple: pourquoi tant de ménagemens & de détours? pourquoi tant de délibérations sur le choix qu'on doit faire d'un maître? *Le même.*

Il est impossible, dit le Sauveur, de servir deux maîtres. Voulez-vous sçavoir la véritable cause de cette impossibilité? C'est que tout est dû au véritable Dieu, & qu'après lui avoir donné ce que sa Majesté infinie exige de nous, il n'est pas possible qu'il reste rien pour une autre divinité. Il seroit difficile d'accorder le service de deux maîtres, dont le mérite ne seroit pas infini; cependant il ne seroit pas absolument impossible, & l'on pourroit enfin rendre à l'un & à l'autre tout ce qu'ils auroient droit de prétendre. Mais supposé que l'un des deux soit infiniment adorable, tout ce qu'on aura de respect & de déférence pour le second, doit passer pour un mépris formel de l'autorité souveraine du premier: *Uni adbarebit, & alterum contemnet.* *Matth. 6.* En lui donnant toutes choses, vous ne laisserez pas d'être un serviteur inutile; mais en lui refusant la moindre chose, vous êtes un serviteur infidèle, un serviteur qui mérite de s'attirer la rigueur de sa justice. *Le P. de la Colombiere, Sermon 48.*

Si la peine nous arrête dans le service de Dieu, & que les difficultez nous fassent reculer, il faut renoncer non seulement au service de Dieu, mais à toutes les conditions de la vie, & même à toute la société humaine: car quelles bienséances du monde ne portent pas avec elles un caractère de gêne & de sujétion? Que seroit-ce dans le commerce de la vie, qu'un homme qui auroit pour principe de ne se faire violence en rien? Ce n'est même qu'en se faisant violence pres- que en tout, qu'on passe pour honnête hom-

qu'on s'i-
magine.

Il faut ser-
vir Dieu,
qui est le
maître, au-
quel nous
apparte-
nons par
tant de ri-
tuelles.

On ne peut
servir deux
maîtres, &
pourquoi.

Matth. 6.

Il ne faut
pas se rebu-
ter pour les
peines qui
se trouvent
au service
de Dieu.

Ce qui empêche de servir Dieu comme on devroit.

Il faut servir Dieu avec simplicité de cœur.

Il faut s'attendre à de rudes épreuves dans le service de Dieu. *Ecclesi. 2.*

Ce que Dieu exige de ses serviteurs n'est point si difficile.

me dans le monde. On ne veut se dispenser de cette loi qu'à l'égard de Dieu; tout est trop gênant; tout est trop pénible à son service. On a beau représenter que c'est un Dieu qu'on sert; & que notre devoir essentiel, que notre bonheur éternel, sont inseparables de son service; on se plaint, on languit, on se dégoûte. Faut-il se vaincre, souffrir, céder, dissimuler; pourvu que ce soit un usage reçu dans la vie civile, rien ne coûte. Le même devoir devient impossible, dès que c'est un devoir de religion. S'avance-t-on beaucoup dans le monde sans de si grands efforts? Et avec tous ces pénibles & puissans efforts, fait-on toujours fortune? Est-il aisé, est-il fort doux de dépendre de cent sortes de gens, tous plus imperieux, tous plus bizarres, dont il faut souffrir toutes les humeurs, & essuyer souvent tous les rebuts? A quels fatigans devoirs, à quelles humiliantes civilitez, à combien de liberalitez forcées n'engage pas un procès, un point d'honneur, un emploi, une affaire importante? Que de perils à l'armée, que de coursis sur mer, que de gênes, que de travaux par tout, pour satisfaire l'ambition & la cupidité! Y a-t-il sur la terre un état, une maison, une famille; y a-t-il presqu'une personne qui réussisse sans un travail accablant & assidu? Combien d'intrigues & de ressorts à remuer; combien de menagemens & de bien-séances à garder; combien d'affronts, de déplaisirs & de travaux à dévorer dans le commerce de la vie civile? Et rien de tout cela ne coûte, rien du moins ne rebute. Pourquoi donc dans le service de Dieu se rebutera-t-on des peines & des difficultés beaucoup moindres qui s'y rencontrent? *Le P. Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Reconnoît-on dans une Communauté une personne d'une piété singulière, c'est-à-dire, plus humble, plus mortifiée que les autres, prête à se soumettre à tout sans réplique, elle doit s'attendre à tous les emplois de rebut. S'il y a quelque chose de pénible, & de déagréable; si les imparfaits refusent un emploi, ce sera son partage. L'idée qu'on a de la mortification, fait qu'on ménage peu la vertu. On a des égards infinis pour les imparfaits, & Dieu permet qu'on n'en ait presque point pour les plus vertueux. Un homme de bonne volonté est souvent surchargé, tandis que ceux qui ne veulent faire que ce qui leur plaît, sont oisifs, & critiquent à leur aise tout ce que font ceux qui travaillent. L'amour propre souffre étrangement d'un partage si inégal, mais la vertu y trouve son compte; & quelque incommode que soit cette distinction, elle fait honneur à la piété. *Le même.*

Les gens de bien ne sont pas exposez à cette vicissitude odieuse de joye, & de tristesse, ni à ces cruels remords qui troublent toutes les fêtes des mondains, & ne leur laissent jamais un jour calme. Attentifs à ne plaire qu'à Dieu, ils trouvent dans leur fidélité une joye, une félicité parfaite. Si le devoir leur paroît quelquefois difficile, ils éprouvent bientôt que le vrai plaisir d'un homme d'honneur, est de remplir les obligations de son état. Si ce n'est pas un plaisir si piquant qui flate la corruption du cœur humain, c'est un plaisir solide qui n'a point de retours fâcheux. Ce n'est pas un plaisir d'un moment qui finit avec une fête, & une réjouissance publique, & qui dépend souvent du caprice & de la bizarrerie

de bien des gens; c'est un plaisir pur, qui dure, & qu'on peut goûter tous les momens de la vie. Ce n'est pas un plaisir qui consume l'argent, qui flétrisse l'honneur, qui use, qui altère la santé; c'est un plaisir souvent utile, toujours honorable, & qui sert à la santé, par la satisfaction qu'il donne à l'esprit. *Le même.*

Les gens de bien font-ils à plaindre, & sont-ils moins heureux, pour n'avoir à servir qu'un maître? Mais quel maître! en fut-il jamais un plus digne de nous commander? En peut-il être un qui mérite plus nos services? Dieu n'est pas seulement le meilleur de tous les maîtres, il est encore le plus aimable, & le plus liberal. Avec quelle tendresse de pere exige-t-il les devoirs de ses serviteurs; mais avec quelle liberalité récompense-t-il le peu qu'il exige? Il veut que l'éternité bienheureuse qu'il nous promet, suive inseparablement le centuple qu'il nous donne dès cette vie. S'il nous ordonne de travailler à la gloire, oublie-t-il nos intérêts? On est toujours leur de lui plaire dès qu'on le veut, leur de la grace dans le besoin, leur de la protection dès qu'on l'implore, leur de le posséder éternellement dès qu'on perseveré à l'aimer, & à le servir. *Le même.*

On aime, on recherche la gloire: c'est là le mobile, c'est là l'objet de nos pensées & de nos desirs. Hé, Seigneur! où peut-on la trouver cette gloire qu'a vous servir constamment avec fidélité? n'est-elle pas même, dès cette vie, l'appanage de vos fideles serviteurs? Les mondains ne courent qu'après une gloire vaine, & imaginaire; la solide, la véritable est inseparable de la vraie piété. Malgré l'envie, & la malignité des libertins, l'épithème est un tribut, pour ainsi dire, que la raison est forcée de payer à la vertu chrétienne; on peut noircir les gens de bien par des calomnies atroces; les déchirer par des médisances secretes; s'en moquer par de sanglantes railleries: leur vertu a toujours son mérite: quelque malin que soit le cœur humain, l'esprit ne peut pas s'empêcher de leur rendre justice; on les persecute, & on les estime, & on les respecte au milieu même de la persecution. *Le même, second Tome de ses Reflexions spirituelles.*

Pour servir Dieu est-il donc nécessaire que tous quittent absolument le monde? C'est l'objection que font les mondains, quand on leur représente les obligations d'un Chrétien. Faut-il donc tous quitter le monde? Nullement: mais on ne peut nier qu'il n'y ait un monde, dans le monde même, auquel tout Chrétien est obligé de renoncer; un monde reprobé, & maudit de Dieu; un monde pour lequel le Sauveur n'a pas prié; un monde ennemi déclaré de Jesus-Christ, & irreconciliablement opposé à ses maximes. Y a-t-il à douter, qu'il ne faille quitter ce monde? & à moins que contre l'oracle même de Jesus-Christ, on ne se flate de pouvoir servir en même temps Dieu & le monde, il faut nécessairement qu'on quitte ou ce monde ou Jesus-Christ. *Le même.*

Ces personnes si adroites, & qui font profession d'être fideles, n'ont-ils point trouvé l'art de servir tout à la fois ces deux maîtres, en suivant servilement les maximes du monde, sans cesser de vouloir être les disciples de Jesus-Christ? Nullement: tous ces expediens en matière de mœurs; cette politique en fait

Dieu est le meilleur & le plus doux de tous les maîtres.

La véritable gloire est de servir Dieu.

Faut-il absolument quitter le monde pour servir Dieu.

On ne peut servir deux maîtres, Dieu & le monde.

Suite du même sujet.

On goûte une joye pure & solide au service de Dieu.



de Religion ; ces ménagemens de morale , tout cela s'appelle erreur , illusion , libertinage. Notre Religion ne peut souffrir cette diversité de scènes & de personnages ; Dieu veut qu'on l'aime de tout son cœur ; il a en horreur tout partage , & il ne sçauroit rien relâcher de ses droits sur ce point. Il a toujours compté parmi les rebelles , & regardé comme des apostats tous ceux à qui la vue des tourmens avoit arraché le moindre signe d'idolâtrie. Il ne veut point de serviteurs à deux livrées. Vous suivez les maximes du monde ; vous avez l'esprit du monde , vous voulez plaire au monde : vous êtes au service d'un maître , c'est de lui seul que vous devez attendre votre salaire : inutilement l'attendriez-vous de Dieu. *Le même.*

Le service du monde est rude , & celui de Dieu est doux ; & cependant on préfère l'un à l'autre.

Chose étrange ! on s'engage dans le parti du monde , sans délibération ; on le sert en esclave toute la vie avec opiniâtreté ; quelque bizarres , quelque dures que soient ses maximes , on se fait un mérite de les suivre ; on est attentif aux moindres bienveillances , & à tous les devoirs ; on est exact jusqu'au scrupule à ce maître capricieux , chagrinant , inconstant & fatigant. Au lieu que c'est une vérité de foi , que le joug du Seigneur est doux , & son fardeau léger ; rien de plus indispensable que sa loi : quel honneur plus réel ? où peut-on trouver de plus grands avantages que d'être à son service ? Douce tranquillité durant la vie ; confiance pleine de joie à l'heure de la mort ; bonheur éternel après cette vie : tel est le sort des serviteurs de Dieu ; & cependant on préfère le service du monde au service de Dieu. Du moins avec quelle nonchalance , & avec quel dégoût est-il servi ? tandis qu'on sert le monde avec une ponctualité , avec une ardeur & un empressement incroyable. *Le même.*

Sur ce que le Fils de Dieu dit , que son joug est doux.

Vous nous dites , Seigneur , que votre joug est doux , & que le fardeau , dont vous chargez ceux qui vous servent , est léger ; c'est-à-dire , que la condition de ceux qui vous appartiennent , n'a rien que d'aimable , & que ceux qui l'ont embrassée , n'y trouvent ni dureté , ni amertume ; mais le moyen , Seigneur , que cette déclaration puisse s'accorder avec le commandement que vous faites à tous ceux qui veulent vous suivre , lorsque vous dites que celui qui veut venir après vous , doit porter sa croix : *Si quis vult venire post me , abneget semetipsum , & tollat crucem suam quotidie , & sequatur me . . . Qu'il faut qu'il haïsse , pere , mere , & soi-même , s'il veut être votre disciple.* Car qu'y a-t-il de plus opposé aux consolations que vous promettez à ceux qui embrassent votre joug , que ces séparations , ces divisions , ces renoncemens , que vous proposez comme des conditions nécessaires à ceux qui veulent être du nombre de vos serviteurs & de vos disciples. Qu'il y a de gens , Seigneur , qui sont arrêtés par cette difficulté , qui faute de pénétrer que ces deux vérités n'ont rien qu'une opposition apparente , & qu'elles conviennent parfaitement ensemble , n'y voyent rien qu'un joug de fer , qu'une pesanteur accablante , & qu'une dureté insupportable. Il n'en faut point d'autres preuves que l'expérience , qui fait voir tous les jours que vos paroles sont d'une vérité infinie. Témoin celui qui assuroit que les larmes des pénitens étoient mille fois plus douces que les plus sensibles joyes des pécheurs , & qu'il s'en est trouvé qui ont sou-

Luc. 9.

Luc. 14.

haité la croix avec plus d'ardeur , & qui y ont trouvé plus de joye & de consolation , que dans tout ce que le monde a de plus agréable & de plus charmant. *Le même.*

La plupart de ceux qui prétendent d'être à Dieu , & de le servir , se sont tellement mis dans la tête d'adoucir le joug de Jesus-Christ , sous prétexte qu'en le rendant plus léger , ils le rendront plus supportable , qu'ils ne font point de scrupule d'en retrancher tout ce qu'il y a de pénible , de laborieux & d'humiliant. Ils n'osent pas dire , qu'on doive se dispenser de porter sa croix ; mais ils en ruinent les obligations , par l'opiniâtreté avec laquelle ils veulent persuader que les dispositions qui sont comprises dans ce devoir , peuvent comparir avec la vanité , les amusemens , l'abondance , l'amour du luxe , la recherche des plaisirs , & de la gloire du monde. On peut écouter ceux qui parlent de la sorte ; mais on ne doit pas les croire. Dieu ne veut pas que les Chrétiens disputent ; mais il veut bien qu'ils résistent. Il défend les contestations ; mais il ordonne la fermeté , lorsqu'il s'agit d'exécuter les commandemens , & d'observer sa loi. *L'Abbé de la Trappe , Tôme 1 de ses Maximes Chrétiennes.*

Dans le service de Dieu , il ne faut pas prétendre adoucir le joug qu'il nous ordonne de porter.

Le Fils de Dieu ne fait point de distinction de l'état , de la qualité , & de la condition des personnes. La vocation à son service est un pur effet de sa grace & de son bon plaisir. Pourvu que la volonté soit pleine & entière , & qu'on abandonne toutes choses pour le suivre , sans restriction , sans ménagement , sans réserve , il n'en demande pas davantage. Quelle instruction , Seigneur , ne trouve-t-on point dans la manière dont un Publicain écoute votre parole , & reçoit l'ordre que vous lui donnez de vous suivre. Cet homme qui , selon toutes les apparences , n'avoit aucune éducation , occupé dans un emploi tout humain , tout terrestre , & beaucoup plus propre à étouffer les lumières , s'il en eût eu , qu'à lui en donner , voit dans un coup d'œil que tout le mieux qu'il peut faire , c'est d'écouter votre parole , & de vous suivre. S'il y a rien qui demandât quelque délai , quelque temps avant que de se déterminer ; c'est cette occasion. Il étoit question de changer d'état , de profession , & d'abandonner toute la suite de sa fortune ; cependant rien ne l'arrête ; il prend sa résolution sur le champ , & le bonheur qu'il envisage à vous obéir , lui tient lieu de toutes choses. S'il n'eût été fidèle à la vocation ; s'il n'eût écouté votre voix , & s'il n'eût été prompt à vous obéir , eût-il jamais eu l'honneur d'être de votre suite , & d'être un de vos Apôtres , & le premier Ecrivain de votre vie & de vos actions ? *L'Abbé de la Trappe , dans ses Reflexions Morales sur l'Evangile.*

L'exemple de S. Matthieu montre combien l'obéissance à la vocation de Dieu doit être prompte.

Il n'est que trop vrai , Seigneur , qu'il y a tres-peu de personnes capables de vous suivre ; mais c'est qu'il y en a tres-peu qui le veulent : car ceux qui ont une volonté effective , en ont le pouvoir. Quand la plus grande partie de ceux qui auroient envie de vous suivre , apprennent ce qu'il faut qu'ils fassent , ils en perdent aussitôt le goût & la pensée. Les renoncemens , les dépouillemens , & les privations dans lesquelles il faut qu'ils entrent , les étonnent , & leur volonté qui est encore foible , ne sçauroit s'accorder d'une abnegation d'une si grande étendue. C'est ce qui arriva à ce jeune homme , qui vous étant

Ce que Dieu exige de ceux qu'il appelle à son service , en détourne la plus grande partie des Chrétiens mêmes qui s'y sont loialement engagés.

venu

venu trouver, afin d'apprendre de vous ce qu'il falloit qu'il fît, pour acquerir la vie éternelle; & ayant connu par vos paroles, que pour être parfait, il falloit vendre ses biens, les distribuer aux pauvres, & tout abandonner pour vous suivre, cette déclaration le jeta dans la tristesse. C'est ce que font encore la plupart des Chrétiens, à qui Dieu ne demande pas une renonciation réelle & effective, mais seulement de cœur & d'affection à tous les biens de ce monde. *Le même.*

Dieu a coutume d'éprouver les serviteurs en différentes manières.

Les ames qui servent Dieu, changent souvent d'état & de situation. Elles sont quelquefois dans les tenebres, dans les abattemens, dans les dégoûts, dans les insensibilitéz, & dans les sécheresses. Il les éprouve en cent manieres différentes; mais pourvû qu'elles demeurent fermes, & que les deux principaux fondemens subsistent, qui sont la confiance & la soumission, elles sont beaucoup plus de chemin dans cette disposition, qui leur paroît une désolation véritable, que si elles jouissoient d'une serenité constante. *Le même, Tome second de ses Maximes Chrétiennes.*

Suite du même sujet.

Les contradictions & les peines se rencontrent dans tous les états, & quand on veut se délivrer de celles-ci, il y en a d'autres qui leur succedent. Dieu ne permet pas que ceux qui veulent vivre dans un affranchissement entier de toutes tribulations, & de toutes peines, soit interieures, soit exterieures, en viennent à bout. Souvent même ce que l'on rencontre est plus dur, & moins supportable que ce que l'on quitte. La croix de Jesus-Christ suit par tout ceux qu'il aime. Ce seroit résister à ses ordres, & se rendre indigne de son amour, que de vouloir s'en décharger. *Le même.*

La lumiere naturelle, qui nous enseigne qu'il y a un Dieu, nous apprend conséquemment qu'il le faut servir, & lui rendre le culte qu'il demande. *Psal. 4.*

Dieu illumine tout homme qui vient au monde, dit le Disciple bien-aimé. Cette lumiere generale qu'il communique à tous les hommes, c'est la raison; ce rayon immortel de l'intelligence divine qui brille dans nos ames; ces caracteres lumineux & ineffaçables, dans lesquels Dieu a gravé sur notre front l'éclat de sa face divine, comme parle le Prophete: *Signatum est super nos lumen vultus tui Domine.* Ces connoissances infuses de l'existence d'un Dieu, de l'obligation de le servir; cette Religion, pour ainsi dire, ébauchée & préparée qui nous conduit à la Religion connue & parfaite: car l'homme connoissant par ces lumieres generales qu'il y a un Dieu qui demande nos adorations & nos hommages, tire une seconde verité de cette premiere, à sçavoir, que Dieu doit nous avoir prescrit la maniere de le servir & de l'honorer, aussi-bien que le genre de culte qu'il veut recevoir de nous; puis-que ce souverain Etre est trop grand pour agréer une autre maniere de le servir, que celle qu'il nous a marquée lui-même. La connoissance de cette seconde verité conduit l'homme raisonnable à la recherche de ce culte legitime, & de la maniere dont il veut être servi. Or ce premier usage de la droite raison, qui nous instruit de l'existence de Dieu, nous apprend pareillement l'obligation de le servir, & la maniere digne de lui, dont nous le devons faire. *Essais de Sermons pour La Dominicale, Sermon pour le jour de l'Epiphanie.*

Les consolations qu'on goûte au service de Dieu, en adoucisent les peines.

Un homme entierement dévoué au service de Dieu, souffre avec joye toutes les peines qui s'y rencontrent, & quelques disgrâces qui lui arrivent, il les reçoit comme des coups favorables d'une main qui le console au

moment même qu'elle le frappe: *Virga tua & baculus tuus ipsa me consolata sunt;* & il ne peut oublier qu'il y a un bonheur éternel qui doit être la recompense de ce qu'il endure pour Dieu en cette vie. Dieu, dit-il en lui-même, me tiendra compte de ce mépris que je souffre, de cette raillerie que je dissimule, de ce ressentiment que j'étouffe, de cette confusion que j'embrasse, de ce rebut que j'esluye: c'est l'expiation de mes offenses: c'est le prix du ciel. En faut-il davantage pour adoucir les petits chagrins qu'il permet qui nous arrivent pour éprouver notre vertu, & même les plus grandes amertumes? Les consolations des hommes endorment la douleur pour un temps: mais celle-ci en adoucit l'amertume jusques dans sa source: & quoi qu'elle nous laisse quelque sentiment de nos maux, pour exercer notre patience, elle remplit le fond de notre ame d'une joye interieure, qui lui fait dire avec le Prophete: *O mon Dieu! vous avez épanouï, & dilaté mon cœur: In tribulatione dilatasti mihi.* Il en est tout au contraire de ceux qui au service du monde souffrent pour satisfaire des passions criminelles; la voye de l'Enfer est souvent plus épineuse pour eux, que celle du Ciel même, & leur damnation leur coûte plus de peines qu'il n'en faudroit pour les sauver: car dans les traverses que Dieu leur suscite pour vaincre leur obstination ou pour la consumer, quel soulagement peuvent-ils avoir? S'ils étoient dans la grace de Dieu, ils se consoleroient avec lui des mauvais traitemens qu'ils reçoivent de la part des hommes; & s'ils étoient heureux, selon le monde, ses douceurs & ses caresses, toutes trompeuses qu'elles sont, leur donneroient du moins quelque plaisir passager: mais étant tout à la fois dans la disgrâce de Dieu, & dans celle des hommes; troublez au dedans par les remords d'une conscience qui les bourelle, affligés au dehors par les persecutions qui leur surviennent, ne pouvant tourner leur cœur obstiné vers Dieu qui les invite à revenir à lui, & soupirant malgré eux en secret pour un monde qui les fuit & qui les méprise; sans consolations ni humaines ni celestes; n'est-ce pas là un commencement d'enfer? *L'Abbé du Jarry, Sermon pour le jour de l'Ascension.*

Psal. 27.

Psal. 4.

Consolation dans les peines que nous souffrons, en vûe des recompenses que Dieu donne à ceux qui le servent.

Les peines que nous souffrons, dit l'Apôtre, ne peuvent être comparées à la gloire qu'elles nous meritent. Il eût fallu, dit Saint Augustin, une éternité de maux pour une éternité de biens: mais quand est-ce que notre bonheur eût commencé, si nos miseres n'eussent jamais fini? Dieu a bien voulu se contenter d'une vie aussi courte que la nôtre, pour nous y éprouver; il y a mêlé même une infinité de douceurs parmi quelques amertumes. Au lieu donc de nous plaindre de la longueur de nos peines, nous devrions le remercier sans cesse de ce qu'il a voulu attacher une felicité sans bornes à des travaux passagers qu'il y a à son service. La voye que vous suivez est penible, il est vrai; mais elle conduit au Ciel: le chemin vous semble long; mais quand vous serez une fois arrivé au terme, vous verrez que tout ce qui passé est bien court à l'égard de l'éternité. *Le même.*

La grandeur & l'excellence de la nature de Dieu nous

Pour nous appliquer comme nous devons au service de Dieu, il faut y appliquer toutes nos puissances; la raison se prend de la nature de Dieu même, & de son éminente grandeur, qui est telle, qu'elle comprend tout

Apprend de
quelle ma-
niere nous
le devons
servir.

ce qui se peut imaginer de grand. C'est une grandeur non seulement infinie, mais infiniment infinie, qui renferme tout en soi, qui réduit tout à soi, & qui domine tellement sur tous les êtres, que ce qui n'est pas contenu éminemment en elle, n'est rien; sa dignité absorbe toutes les grandeurs & toutes les dignitez; sa bonté, toutes les bontez; son honneur, tous les honneurs; son intérêt, tous les intérêts: de sorte qu'il ne demeure rien qui doive être considéré hors d'elle. De plus, le domaine de Dieu est tel, & les droits qui le suivent sont si grands, qu'en vertu de ses droits, il s'approprie tout, il possède tout. Cela étant ainsi, n'est-il pas juste que nous soyons tout à lui; que nous le servions de toutes les puissances de notre ame, & que nous lui rendions tous les servi-

ces dont nous sommes capables, puisque nous ne sommes au monde que pour cela. *Tiré des lettres du P. Surin, Tome 1.*

Tout ce que les Sages ont dit de la nécessité de bien employer le temps, qui étant une fois perdu ne se repare plus, se peut appliquer à ce sujet, plus qu'à tout autre; puisque toute autre occupation comparée à celle du service de Dieu, n'est que vanité. Il faut donc qu'un Chrétien pese bien cette considération, & se souvienne que tout le temps, qui n'est point employé au service de ce souverain Maître, est absolument perdu. Au contraire, quel meilleur ménagement peut-on faire d'une chose si précieuse que celui qui se fait pour l'éternité, en travaillant continuellement pour Dieu. *Le même.*

Tout le
temps qui
n'est point
employé
au service
de Dieu,
est perdu.

SPECTACLES, COMEDIES, BALS, DANSES, &c. AVERTISSEMENT.

Nous avons parlé des jeux de hazard, au Titre des Divertissemens; & en celui-ci nous ne parlerons que des jeux publics, accompagnés de spectacles; tels que sont les comedies, bals, danses, & autres semblables, qui choquent la piété, la pudeur, & la modestie chrétienne. Spectacles blâmés par les Payens mêmes, proscrits par les loix des Empereurs Chrétiens, & condamnés par les Conciles; sur quoi il y a trois choses à remarquer pour ceux qui prendront cette matière pour sujet d'un discours.

La première est, qu'il y a bien de la différence entre ces spectacles, tels qu'on les représente aujourd'hui, & ceux des Anciens, contre lesquels les Saints Peres se recrient avec tant de zèle: parce qu'on a banni du théâtre les impietez sacrileges, les obscenitez honteuses, & tout ce qui est ouvertement contre la bienséance & la Religion; & que le Christianisme a entièrement aboli les cruautez des amphithéâtres, & les combats des Gladiateurs, où l'on répandoit le sang humain, & l'on se jouoit de la vie des hommes: mais que cependant dans ceux de ce temps, il n'y a gueres moins de danger pour la pudeur, & pour d'autres passions, que les spectacles peuvent faire naître; parce que le vice, qui y est souvent caché sous l'apparence de quelque vertu, se glisse plus imperceptiblement dans le cœur, & que les passions ménagées avec artifice, font plus d'impression.

La seconde chose à quoi il faut prendre garde, est de ne point comprendre sous ce nom de jeux & de spectacles dangereux, ceux qui sont en effet innocens; tels que sont les tournois, courses de bagues, carrouzels, combats de bestes, de lions contre des taureaux, & d'autres semblables spectacles, qui se donnent aux peuples dans les réjouissances publiques.

La troisième enfin est de ne point outrer ce sujet, en condamnant absolument de péché mortel, tous ceux qui vont au bal, & à la comédie, sans réserve & sans restriction; veu qu'il y a des personnes qui ne peuvent se dispenser de s'y trouver par bienséance, & pour le respect qu'ils doivent aux personnes qui les y obligent; mais on ne peut trop exagerer le danger auquel s'exposent ceux qui en font coutume. Il ne faut pas pourtant se servir des expressions trop fortes des Saints Peres, que nous avons été obligés de rapporter, sans quelque modification.

PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Dessins, & Plans de Discours sur ce sujet.

SUR les divertissemens dangereux en general, comedies, bals, danses, jeux publics, spectacles, représentations bouffonnes ou mal-honnêtes.

On ne prétend pas blâmer les divertissemens honnêtes, ils sont même quelquefois nécessaires pour délasser l'esprit des occupations sérieuses, & soulager le corps des travaux fatigants qui l'affoiblissent: mais aussi on ne peut approuver ceux qui portent au crime, & qui corrompent les mœurs. Tels que sont ceux,

qui par le relâchement de la piété, se sont introduits dans le Christianisme, comme bals, comedies, & certains spectacles, qui ne sont que pour le plaisir. Sur quoi l'on peut considérer trois choses, qui peuvent faire les trois Parties d'un Discours. 1°. Que ces divertissemens sont prophanes, opposez aux maximes de l'Évangile, & aux devoirs d'un Chrétien. 2°. Qu'ils sont funestes à l'innocence, & contraires aux bonnes mœurs. 3°. Qu'ils sont scandaleux, & autorisent le vice.

Première-